



HAL
open science

Attracteurs

Alain Degenne

► **To cite this version:**

| Alain Degenne. Attracteurs. 2014. halshs-01081801

HAL Id: halshs-01081801

<https://shs.hal.science/halshs-01081801>

Submitted on 11 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Attracteurs

Alain Degenne

Mais vale ser criança que querer
compreender o mundo
(Fernando Pessoa, alias Álvaro
de Campos, Poemas)

Avant propos¹

« Mieux vaut être un enfant que de chercher à comprendre le monde » dit Fernando Pessoa. Il se trouve que j'ai choisi d'avoir une activité scientifique, c'est-à-dire de chercher à comprendre le monde, au moins le monde social. A la lumière de cette expérience, il m'arrive parfois de me dire que Pessoa, le poète, avait bien raison, mais j'ai quand même envie de livrer ici quelques réflexions suscitées par une longue pratique de recherche. C'est un essai, c'est-à-dire que l'imagination peut y remplacer la rigueur. Mon propos vise la sociologie, mais je mobilise des réflexions et des travaux de chercheurs et d'essayistes d'autres domaines.

Cet exposé balaie un champ très vaste, de notions qui ne sont pas souvent enseignées. Peut-être sera-t-il utile à quelques étudiants

1 Introduction

Les premiers observateurs du monde social dans lequel ils étaient plongés ont décrit les règles, ce que l'on transmet aux générations qui viennent, qui est supposé nécessaire à la reproduction du groupe. Les États, les Églises ont perpétué pendant des siècles un type de discours qui à défaut d'être suffisant, s'imposait avec assez de force et de violence pour ne pas être contesté. Cette conception strictement normative (toujours présente aujourd'hui) peut être considérée comme une première couche de ce que j'appellerai le millefeuilles sociologique.

1. Je remercie très amicalement Michel Grossetti dont les remarques et les conseils m'ont été précieux dans cette rédaction. Ma reconnaissance s'adresse également à Anic qui a observé et supporté avec bienveillance mes différentes phases d'incertitude.

Peu à peu est apparue une volonté analytique. Les observateurs se sont attachés à exercer leur esprit critique sur les faits de nature (le système solaire, l'univers) mais aussi sur les institutions. Certains l'ont payé cher (Giordano Bruno, Galilée), d'autres ont réussi à ce que cela n'apparaisse pas comme un contre discours. Ibn Khaldun² est peut-être le premier à avoir « regardé les faits sociaux comme des choses ». Cela constitue une seconde couche du millefeuille.

Lorsqu'on a commencé à comprendre comment fonctionne un corps vivant et qu'on a osé regarder comment il était construit, d'autres notions se sont imposées comme base de réflexion et ont permis une extraordinaire avancée cognitive à peu près dans tous les domaines : structure et fonction constituent toujours des repères d'analyse extrêmement féconds du social, tout simplement parce qu'il y a des institutions et qu'elles fonctionnent. On peut dire que c'est la troisième couche d'un millefeuille sociologique en perpétuelle construction.

En proposant d'expliquer le lien de causalité qu'il entrevoyait entre la religion protestante et le capitalisme par une convergence dans les rationalités individuelles, Max Weber a fait un véritable coup de force : il imposait l'individu doté d'une rationalité universelle comme point de départ de l'explication des faits sociaux. L'homme n'était plus un atome emporté par le flux de l'histoire, il en devenait l'acteur. L'objet de la sociologie devenait la découverte des bonnes raisons qui expliquent son action et la modélisation du passage de l'ensemble de ces actions individuelles aux faits sociaux. Ainsi se définit une quatrième couche du millefeuille de l'analyse sociologique, celle du choix rationnel. Chaque couche correspond à une certaine logique cognitive, à certains rapports de force etc. Mais peu à peu, la logique scientifique s'impose ; quand une théorie résiste aux observations, elle devient suspecte. La causalité directe cède la place à des processus. La théorie de l'évolution inspire le matérialisme dialectique. L'idée que les interactions entre les hommes peuvent être le point de départ d'une nouvelle explication des faits sociaux prend forme (Simmel, Bouglé). On abandonne l'idée que plus une explication est simple, plus elle a des chances d'être vraie. On revendique même la nécessité de prendre à bras le corps la complexité des phénomènes (Edgar Morin³). C'est donc une nouvelle couche du millefeuille de l'analyse sociologique. Mais qu'on ne se méprenne pas, ceci se passe parallèlement avec le développement du fonctionnalisme et de la théorie de l'acteur rationnel. Ces couches du millefeuille sociologique ne sont pas

2. Ibn Khaldun, (1402, [1967]) Al - Muqaddima, Discours sur l'histoire universelle, The-saurus Sindbad.

3. Morin E., La complexité humaine, Paris, Flammarion-Champs, 1994.

assimilables à des périodes. Elles s'empilent les unes sur les autres et constituent une boîte à outils intellectuels dans laquelle les analystes puisent en fonction de leurs besoins.

Au centre de cette cinquième couche, il y a l'idée d'émergence qui différencie radicalement ce type de raisonnement des précédents. C'est de cela dont je veux parler ici.

Tous ceux qui ont fait un peu de physique/chimie au cours de leurs études secondaires ont le souvenir de cette expérience dans laquelle on mélange deux volumes d'hydrogène et un volume d'oxygène dans un flacon, mélange qui, mis au contact d'une flamme explose et produit de l'eau. Ce phénomène est souvent pris en exemple pour parler de l'émergence. On a en effet deux gaz, l'oxygène et l'hydrogène, qui ont des propriétés de gaz. Ils sont compressibles, ils ne deviennent pas solides à 0 degrés etc. Ils produisent un nouveau corps, l'eau, incompressible, qui se solidifie à 0 degrés et qui a une foule de propriétés qui ne peuvent pas se déduire des propriétés de l'oxygène et de l'hydrogène⁴. Il faut donc bien distinguer l'émergence de la simple conséquence du fait de mettre ensemble les éléments de base.

En sociologie, on comprend qu'une dyade relationnelle est autre chose que deux individus séparés, que le couple que forment un homme et une femme qui veulent vivre ensemble est encore autre chose car il a un autre statut social que la simple dyade; de même, une organisation n'est pas seulement un ensemble d'individus, ni un ensemble de couples, ni un ensemble de règles (Crozier, Friedberg).⁵

Pour autant les parties ne disparaissent pas. Si nous regardons la description de la composition qui apparaît sur certaines bouteilles d'eau minérale, ce sont des ions qui y apparaissent et non de l'eau et des minéraux, et pourtant c'est bien un mélange à base d'eau et de sels minéraux qui est contenu dans la bouteille. Cette formulation exprime que les ions en question peuvent à tout moment se recombiner sous différentes formes. De la même manière, les individus qui se mettent en couple ne disparaissent pas. Ils agissent par eux mêmes et l'on doit les considérer aussi bien qu'on doit considérer le couple qu'ils forment. Le couple est une entité sociale qui est à la fois totalement encadrée dans les autres entités sociales dont il est issu, mais qui cependant en est découplé, c'est-à-dire jouit d'une autonomie et d'une identité.

4. Kim J., 2006, *Trois essais sur l'émergence*, Paris, Les Éditions d'Ithaque.

5. Crozier M., Friedberg E., 1981. *L'acteur et le système : Les contraintes de l'action collective*. Paris, Éditions du Seuil, 1981.

En appliquant ce mode d'analyse aux formes sociales, nous nous rapprochons très nettement de la façon dont Harrison White conçoit sa sociologie⁶. Il n'y a pas pour lui de distinction fondamentale entre les efforts de contrôle, les formes sociales et les acteurs, ce sont des concepts descriptifs d'une seule et même réalité. En fait, dire comme il le fait qu'une forme sociale émerge des efforts de contrôle des acteurs, c'est construire une théorie dans laquelle on englobe à travers les deux processus d'encastrement et de découplage la forme sociale et les efforts de contrôle des acteurs. C'est ce qu'écrit Michel Grossetti dans le développement qu'il consacre aux concepts d'encastrement et de découplage⁷.

« Pour White, l'encastrement n'est pas un état de fait, mais plutôt un processus, tout comme sa réciproque, le découplage. L'encastrement est la dépendance d'une identité (ou d'une forme d'ordre), vis à vis des liens qu'elle a avec les autres, autrement dit la contrainte qu'exercent sur elle les tentatives de contrôle des autres identités. Le découplage est, au contraire, l'autonomisation de l'identité, et donc son affirmation en tant que telle, mais cette affirmation va de pair avec la création de nouveaux liens et donc l'établissement d'un nouvel encastrement, situé à un niveau différent. »(p. 130) « On voit bien ici que la perception de la dynamique de l'encastrement est liée à la perception d'échelles d'action différentes »(p.128)

L'enjeu est donc de théoriser l'émergence des formes sociales, et pour cela il faut abandonner la logique de la causalité directe. Il faut admettre qu'une même conjonction de faits peut avoir des conséquences différentes et éventuellement imprévisibles. L'objet de cette démarche ne peut pas être de chercher des lois à partir d'un ensemble d'observations ou d'expériences mais de dégager de nouveaux réflexes expérimentaux correspondant à de nouvelles hypothèses.

Que nous disent les travaux sur l'émergence ?

Dans l'histoire des connaissances, on peut observer deux courants opposés ; l'un qui veut que l'apparition d'un état nouveau dans un système suppose l'intervention d'un agent particulier, et l'autre qui considère que l'émergence d'un nouvel état plus complexe peut se produire sans intervention extérieure. Dans la première logique, on reconnaît la thèse selon laquelle le corps humain matériel ne peut engendrer seul l'esprit et la conscience et qu'il y faut l'intervention divine à travers l'âme. De même, tant qu'on n'a pas découvert que le feu était simple-

6. White H. C., 2011[1992], Identité et contrôle, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

7. Grossetti M., Sociologie de l'imprévisible, Paris, PUF, 2004, p. 126-146.

ment la combinaison d'un corps avec l'oxygène, on faisait appel à un principe appelé phlogistique pour l'expliquer. L'apparition de la vie est de la même manière attribuée à un principe appelé le vitalisme, d'origine divine. A l'inverse, les tenants de l'émergentisme posent que d'un système d'états donné peut émerger un état plus complexe sans nécessité d'aucune intervention extérieure. Suivant les auteurs, on parle d'auto-organisation (Atlan)⁸, d'auto-poïèse (Varela)⁹ ou d'auto-catalyse (Padgett et Powell)¹⁰. Jaegwon Kim a tenté de rassembler les caractéristiques de l'émergence sur les quelles les différents auteurs semblent se rejoindre, même s'il subsiste toujours de nombreux débats (Kim, 1999).¹¹ Il distingue les propriétés émergentes des propriétés résultantes :

1- L'émergence d'entités complexes de niveau supérieur : des systèmes avec un niveau supérieur de complexité émergent de la conjonction d'entités de plus bas niveau sous forme de configurations structurales nouvelles.

2- Emergence de propriétés de niveau supérieur : Toutes les propriétés de niveau supérieur surviennent des propriétés et relations qui caractérisent leurs parties constituantes. Certaines propriétés de ce niveau supérieur sont émergentes, d'autres sont résultantes.

3- Non prédictibilité des propriétés émergentes : Les propriétés émergentes ne sont pas prédictibles à partir de l'information exhaustive concernant les conditions de base. Par contre les propriétés résultantes sont prédictibles à partir du niveau inférieur d'information.

4- L'inexplicabilité/ irréductibilité des propriétés émergentes : Les propriétés émergentes, contrairement à celles qui sont seulement résultantes ne sont jamais explicites, ni réductibles dans les termes des conditions de base.

5- Efficacité causale émergente : Les propriétés émergentes ont des pouvoirs causaux qui leur sont propres et qui sont irréductibles aux pouvoirs causaux de leurs constituants de base.

Ces propositions appellent un premier commentaire : le terme de propriétés est important. Il manifeste qu'on ne parle pas ici de structures mais de processus. Je vais tenter de proposer des illustrations qui soient associées à des phénomènes sociaux émergents. Il ne suffit pas de rassembler des personnes pour faire émerger une action organisée. Mais il est des cas où cela se produit

8. Atlan H., 2011, *Le vivant post-gémonique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.

9. Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil.

10. Padgett J. F., Powell W. W., 2012, *The emergence of organizations and markets*, Princeton University Press.

11. Kim, J. 1999, *Making Sense of Emergence*, *Philosophical Studies*, 95, 3-36.

puisqu'on constate qu'il en existe et qu'on en voit émerger. Lorsqu'il y a eu des mouvements étudiants en France, on a vu des rassemblements de jeunes qui affirmaient leur désaccord avec avec certaines propositions gouvernementales. Mais une foule, même si un événement la rassemble, ne fait pas une organisation. Or on a vu « émerger » ce qu'on a appelé des coordinations, c'est-à-dire des jeunes qui prenaient l'initiative, en dehors de toute référence syndicale, d'organiser le mouvement, de lui donner une continuité, d'éviter qu'il soit récupéré par des partis politiques etc. En un mot la coordination a mis en place un processus de contrôle qui a donné une identité à ce mouvement ; des représentants sont apparus, qui ont pu être considérés comme des interlocuteurs valables, par le pouvoir. Dans un tel phénomène, ce qui est résultant, c'est l'effet de foule, le nombre des manifestants qui expriment leur désaccord et des processus qui peuvent résulter d'un tel rassemblement. Mais la coordination est un phénomène émergent, un niveau supérieur de complexité car elle fait passer de la foule à une forme sociale identifiée qui agit en tant que telle et qui met en place des efforts de contrôle. Il existe d'autres types de foules, par exemple dans un stade où se déroule un match. Ces foules peuvent même, en fonction du déroulement du match engendrer des bagarres entre les supporters des deux équipes, mais ce n'est pas un effet émergent, c'est un effet résultant parce qu'il s'explique totalement par la composition initiale du public. Cela ne crée aucune identité nouvelle. Seules s'expriment les identités présentes avant le match, identités nationales s'il s'agit d'un match international ou régionales. Rien ne permet d'attendre qu'émerge une identité de niveau supérieur puisqu'on est dans un contexte qui cristallise ces identités de départ autour de la compétition.

En revanche, Coleman¹² prend un exemple voisin, celui d'une salle de spectacle dans laquelle retentit une alerte incendie. Ce qui est prévisible, et ne sera donc pas considéré comme une propriété émergente, c'est le fait que les spectateurs se ruent vers la sortie et qu'il en résulte un mouvement de panique. Si quelqu'un à ce moment là prend la parole pour calmer les spectateurs et organiser l'évacuation, là il y a un phénomène émergent à condition bien sûr que ce ne soit pas un membre du personnel de sécurité. Si c'est un spectateur comme les autres que rien ne destine a priori à jouer ce rôle, son action n'est pas prédictible, elle ne s'explique pas par la composition de la foule. Son identité de leader est émergente.

Ce que l'on appelle les mouvements sociaux constituent des phénomènes

12. Coleman J.-S, 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.

émergents, mais des circonstances identiques ne vont pas nécessairement faire émerger un mouvement identifiable. C'est pourquoi je pense qu'il faut ajouter aux cinq propositions précédentes une proposition 6.

6- le caractère imprévisible ou aléatoire de l'émergence d'un processus à partir de conditions présentes dans un contexte donné : Au moins en sociologie, la reproduction de l'émergence d'un processus à partir d'une situation dans laquelle existent les mêmes conditions initiales n'est en rien garanti.

J'évoquerai aussi deux autres questions qui sont débattues dans les différentes disciplines qui ont à connaître des phénomènes émergents.

La première est ce que l'on peut appeler la causalité descendante ou plus simplement les effets en retour. Supposons un parti politique qui se constitue comme fédération de mouvements préexistants. Il y a bien émergence d'une nouvelle forme sociale qui ne se réduit pas à celles qui l'ont fait naître, qui a une identité, qui agit pour elle même. On ne peut pas exclure le cas où elle va agir pour faire en sorte de détruire les formations dont elle est issue de façon à avoir les mains totalement libres et de ne plus avoir à négocier avec elles. On voit souvent de telles évolutions dans le cadre des fusions d'entreprises. On est ainsi amené à considérer qu'une entité complexe de niveau supérieur peut transformer les unités dont elle est issue. Elle agit ainsi en retour sur son environnement et le transforme.

Dans le cas des systèmes vivants, Francisco Varela pose le principe d'autopoïèse :

« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits et qui b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau »¹³. Pénélaud, qui résume la pensée de Varela, définit un système autopoïétique par quatre propriétés :

« 1- Il est autonome : ses changements sont subordonnés au maintien de sa propre structure, son fonctionnement est autoproducteur, il produit ce qu'il est ;

2- il exprime une individualité par le maintien de son invariance organisationnelle, il produit qui il est ;

3- il procède d'une unité délimitée par sa clôture opérationnelle, à la frontière spécifiée par son fonctionnement et son rapport à l'environnement :

13. Varela, F. J., Maturana, H. R. & Uribe, R. (1974). Autopoiesis : The organization of living systems, its characterization and a model. *Biosystems*, 5(4), pp. 187-196. (cité par Olivier Pénélaud, *Plastir*, 2010, 1-18)

4- Les systèmes autopoïétiques peuvent être compris comme un assemblage de systèmes allopoïétiques selon que l'observateur analyse les éléments du tout à partir de réponses mises en oeuvre suite à des perturbations »

Dans le chapitre suivant j'aborderai la théorie sociologique d'Harrison White et il y aura lieu de confronter sa vision de l'émergence des identités sociales à ces autres visions qui ont été proposées par des physiciens ou des biologistes. S'il y a indéniablement des similitudes, il y a aussi des différences. L'idée qu'une propriété émergente représente toujours un niveau de complexité supérieur à celui des composants initiaux est en effet souvent présente, en particulier chez Kim. Juignet ¹⁴ cite également la théorie élaborée par Alexander et Morgan :

« Au début des années vingt, Samuel Alexander et Lloyd Morgan bâtirent une théorie connue sous le nom d'évolutionnisme émergent. Le monde se développerait à partir de ses éléments de base en faisant apparaître des configurations de plus en plus complexes. Lors de cette croissance et lorsque la complexité franchit certains seuils, des propriétés réellement nouvelles émergent et ce processus conduit à des niveaux d'organisation hiérarchiques successifs. Selon Alexander quatre niveaux sont à distinguer dans l'évolution de l'univers : tout d'abord l'apparition de la matière à partir de l'espace-temps, puis l'émergence de la vie à partir des configurations complexes de la matière, puis celle de la conscience à partir des processus biologiques et enfin l'émergence du divin à partir de la conscience. »

Pour ma part je pense qu'il faut se garder d'une vision évolutionniste de l'enchaînement des phénomènes en fonction de leur complexité surtout dans l'analyse des processus sociaux.

2 L'émergence des identités sociales : Harrison White

2.1 Interactions, efforts de contrôle.

Le point de départ, ce sont les interactions entre des acteurs. Ce qui intéresse le sociologue c'est la façon dont ces interactions se déroulent. Il n'y aurait pas de sociologie si toute interaction était imprévisible, mais ce n'est pas le cas. Les parties prenantes dans une interaction, quelle qu'elle soit s'efforcent de contrôler

14. Juignet P., 2010, Le concept d'émergence, Philosciences.com.

la situation. S'il ne devait y avoir qu'un axiome dans cette théorie, c'est que les acteurs s'efforcent de réduire l'incertitude inhérente à leurs interactions avec les autres acteurs.

« Au delà de l'environnement physique et biologique, l'incertitude pour une identité donnée provient principalement des actions des autres identités. Il y a donc nécessité pour les identités de contrôler les autres identités afin de s'assurer d'un certain ancrage. Cet ancrage est le fruit d'une tentative de contrôle exercée sur les autres identités. Ces tentatives croisées de contrôle entre identités aboutissent à la formation de liens et de réseaux qui s'expriment dans des histoires ou dans des domaines de sens à travers le langage. Les réseaux de relation sont donc étroitement entrelacés avec les domaines de sens. Ces réseaux et ces domaines, constitués en « netdoms » sont la base de toute action et les identités, quelles que soient leur étendue et leur envergure, émergent de leur positionnement et de leurs mouvements au sein et à travers des différents netdoms. » (White H.C., Godart F.C., Corona V.P., 2008) ¹⁵

Avant d'aller plus loin, il me paraît nécessaire de mettre l'accent sur un parti pris scientifique de l'auteur. Les objets sur lesquels cette sociologie est fondée sont les récits (story). Les récits sont à la fois la manière dont les relations sont construites, reliées entre elles et combinées en réseaux, et le matériau sur lequel le sociologue travaille. Cette façon de définir le travail sociologique a un double avantage : d'une part elle évite toute réification des formes sociales, d'autre part elle inscrit dans la durée toutes les observations. Les relations par exemple ne peuvent pas être des formes instantanées. Elles n'existent qu'à travers leur histoire. Elles ne sont donc accessibles que comme des récits.

Prenons l'exemple d'une entreprise; nous supposons qu'elle fabrique des équipements pour la construction automobile. Elle a des fournisseurs, en amont de son activité, chez qui elle achète les matériaux qu'elle va transformer. Elle a d'autres fournisseurs auxquels elle achète des machines outils quand c'est nécessaire. Elle a des clients, les constructeurs de voitures, qui lui commandent et lui achètent ses produits. Tout cela constitue un réseau d'interactions commerciales. Mais elle a aussi affaire au fisc, aux instances de la commune dans laquelle se trouvent ses ateliers etc. Pour cela, elle doit développer une foule

15. White H.C., Godart F.C., Corona V.P., 2008, Produire en contexte d'incertitude ; La construction des identités et des liens sociaux dans les marchés. in : Liens et marchés ; Harrison White et les nouvelles sociologies économiques. Sciences de la Société, n° 73, p.26.

d'activités de contrôle qui sont des conditions pour qu'elle puisse exister. Certains événements sont prévisibles, d'autres non. Le soutien des banques, pour sa trésorerie est toujours aléatoire. Si les prix des matières premières augmentent et qu'elle n'en maîtrise pas les coûts, elle peut être obligée de déposer le bilan.

Elle n'est pas seule sur le marché, il y a d'autres entreprises qui peuvent fabriquer les mêmes produits. Elle doit donc sans arrêt s'informer pour contrôler à qui elles vendent, à qui elles achètent et les prix qu'elles pratiquent, faute de quoi elle peut se faire prendre des clients¹⁶. Le fonctionnement du marché l'oblige ainsi à un grand nombre d'efforts de contrôle, de mise en place d'indicateurs et de recherche d'informations. L'entreprise n'est pas non plus à l'abri des convoitises. Elle peut être victime de tentatives de rachat par de grands groupes, ses clients par exemple. Si cela se produit, elle disparaîtra en tant qu'entreprise, même si son activité perdure. Elle aura perdu son identité. L'entreprise est aussi un collectif de travailleurs. Si ceux-ci la quittent parce que les conditions de travail sont mauvaises ou les rémunérations insuffisantes, elle disparaîtra également. Dans ce cas ce sont les efforts de contrôle des travailleurs qui eux sont attentifs à leurs conditions de vie qui entrent en conflit avec ceux de l'entreprise.

Pour exister, l'entreprise doit donc agir, elle doit produire bien sûr, mais aussi contrôler ses échanges avec toutes les autres entités sociales avec lesquelles elle est en interaction, afin de se constituer ce qu'on appelle une niche, c'est à dire un réseau dans lequel l'incertitude sur le comportement de ses partenaires est faible ou au moins contrôlée.

Mais toutes ces entités sociales sont dans la même situation et contraintes à la même obligation de contrôler leurs interactions avec le monde extérieur. Aucune formation sociale ne peut exister sans agir en permanence dans le but de maintenir son existence. Le fait qu'elle existe plus ou moins durablement, même en se transformant nous impose de considérer qu'elle développe des efforts de contrôle.

J'ai pris l'exemple d'une entreprise mais on peut choisir l'exemple de tout type d'acteur. Le cas d'une personne est sans doute moins intuitif mais non moins important. La personne a une existence physique qui a priori ne dépend pas de ses relations. Ce que l'on perçoit au premier chef, c'est l'individu. Dire que la personne n'existe pour le sociologue qu'à travers les efforts de contrôle qu'elle fait pour contrôler ses interactions avec les autres ne va pas de soi. A

16. White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton University Press.

tel point que toute la théorie économique et la théorie de l'acteur rationnel sont fondées sur l'hypothèse de l'individualisme méthodologique dans lequel l'individu avec sa rationalité est un point de départ incontournable. C'est-à-dire que dans ces théories, il y a des axiomes du comportement des individus. Ici on ne se réfère pas à l'individu, la personne est un acteur comme les autres qui n'a d'existence sociologique qu'à travers ses interactions avec les autres personnes et les efforts qu'elle fait pour contrôler ces interactions. Si elle va faire des courses, elle va faire attention aux produits qui lui sont proposés, à la façon dont elle est servie, au prix qu'on lui demande; mais plus simplement elle va utiliser les codes de politesse en vigueur dans le pays. Elle agit pour contrôler ses interactions, faire valoir son point de vue, protéger ses biens et ses conditions de vie. Elle appartient à une famille, à un milieu de travail, à un voisinage, à des associations, à des cercles d'amis; tout cela constitue son entourage et fait partie intégrante de son identité¹⁷. Au delà de ce qui est nécessaire à sa survie biologique, sa survie en tant que personne sociale dépend de la façon dont elle agit dans un contexte donné et contrôle ses interactions avec son entourage. Quel que soit le niveau où l'on se place, celui d'une entreprise, celui d'une famille ou celui d'une personne, l'acteur est un être social qui n'existe pour le sociologue qu'à travers ses interactions avec les autres êtres sociaux.

2.2 Identités : agir pour exister

Pour marquer que sa théorie s'applique à tout type d'acteurs Harrison White les rassemble sous le terme d'identité qu'il définit ainsi : « toute source d'action à laquelle les observateurs peuvent attribuer du sens et qui n'est pas explicable par des régularités biophysiques ».[...] « Une identité émerge pour chacun d'entre nous à partir d'efforts de contrôle au sein de contingences et de discordances en interaction ».[...] « Les identités surgissent d'efforts de contrôle dans un contexte de turbulences » (p.43)

En français, le terme de contrôle a pris une connotation qui évoque la contrainte, la surveillance. En paraphrasant Michel Foucault, on pourrait dire que « surveiller et punir » constitue dans nos sociétés une logique centrale. Pourtant, le contrôle, tel que l'envisage Harrison White est un concept beaucoup plus vaste et qui recouvre des choses très variées. Toute forme d'échange induit un contrôle, qu'il s'agisse d'une conversation, de la participation à une manifestation quelconque ou d'une activité productive.

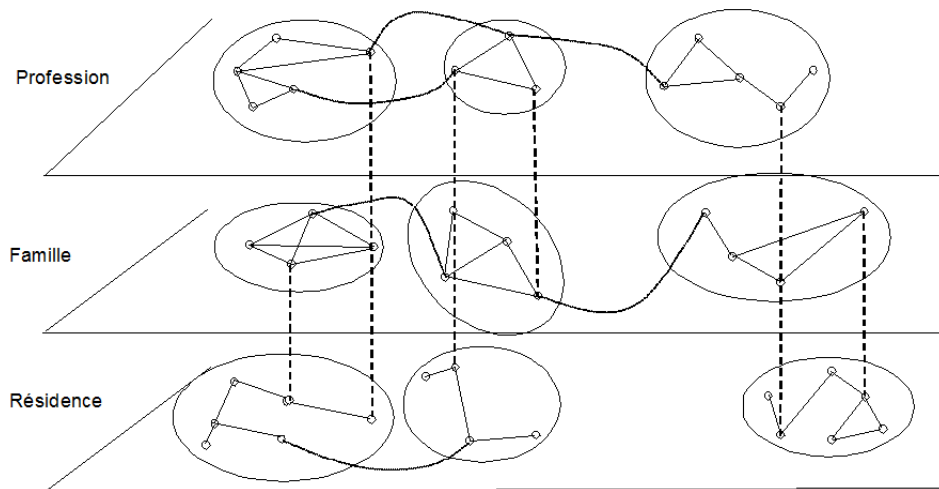
17. Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, La Vie en Réseau, Paris, PUF

On ne suppose aucune rationalité fondamentale aux acteurs de la théorie, qu'il s'agisse d'acteurs collectifs ou de personnes. Les acteurs émergent dans le double processus d'encastrement et de découplage. Ils sont le résultat de leurs efforts de contrôle de leurs interactions avec l'environnement. Ces efforts de contrôle sont la source unique de leur identité. Ils peuvent être très puissants et permettre une survie longue de l'acteur collectif - comme dans le cas des institutions - ils peuvent être plus limités et aboutir à ce que l'acteur en question soit fragile et puisse disparaître soit que le collectif se dissolve, soit qu'il soit absorbé dans un collectif plus large et perde son identité.

« je soutiens que tous les niveaux du processus social se présentent de la façon suivante : les identités sont déclenchées par les événements, c'est-à-dire par des commutations dans les environnements, recherchant le contrôle sur l'incertitude et ainsi sur d'autres identités. Les identités construisent et expriment des liens avec d'autres identités dans des domaines de réseau (network-domains), des « netdoms » pour faire vite. »(White, p. 44)

White fait ici référence aux environnements. Ils sont essentiels car ils conditionnent la forme que prennent les interactions. Le fait important c'est que toute interaction prend forme dans un environnement donné et à propos d'un domaine d'action. Les échanges ne sont pas les mêmes dans une famille et dans une entreprise ou dans la rue. Même dans une famille, les échanges ne prennent pas la même forme s'ils concernent l'affection entre les parents et les enfants ou s'il s'agit d'équilibrer le budget de la famille. Les domaines-réseaux ou netdoms sont multiples, variés, et chaque acteur passe sans arrêt de l'un à l'autre, ce qui le conduit à faire des efforts de contrôle différents. De cette complexité naît l'identité de l'acteur, personne, ou acteur collectif, qui est fondamentalement complexe.

Je propose, comme support intuitif de cette présentation, un graphique inspiré d'un exemple que prend White (Il représente trois domaines, la profession, la famille et la résidence). Ce sont des domaines d'intérêt, ce que Harrison White appelle des « netdoms », parce que, comme on le voit sur le graphique, ce sont aussi des réseaux.



Dans chaque domaine on distingue des réseaux. Un acteur est représenté par un trait pointillé vertical. On voit ainsi qu'il passe d'un domaine à l'autre et que, dans chaque domaine, il appartient à certains réseaux. Il est dans un certain domaine professionnel et cela l'amène à avoir certaines relations avec d'autres acteurs, mais il est aussi dans une famille, ce qui l'insère dans un réseau enfin il appartient aussi au milieu dans lequel il réside où il a des contacts. Dans chacun de ces domaines, il doit faire face à des événements, répondre à des sollicitations, contrôler ses relations et, ce faisant il ne peut ignorer ce qu'il fait dans les autres domaines. C'est l'ensemble de ces efforts de contrôle qui constituent son identité. Il y a aussi des relations entre les réseaux dans chaque type de domaine ; elles figurent sous forme de lignes courbes. Mais on peut difficilement imaginer qu'une identité émerge d'une unique interaction, qu'elle soit a-temporelle. Pour qu'il y ait identité, il faut des efforts de contrôle qui s'inscrivent dans la durée. S'il s'agit d'un lien, d'une relation, elle ne peut exister que si elle dure et construit ses efforts de contrôle pour assurer sa propre pérennité. C'est pourquoi la notion de récit est centrale dans cette théorie. Sur ce graphique, il manque donc une dimension : le temps. il faut voir chaque réseau, chaque domaine, chaque personne comme une histoire. C'est cette complexité là qui est l'objet de la sociologie, avec des questions : comment émergent les formes sociales, comment se maintiennent-elles, comment se transforment-elles ?

2.3 “ Netdoms ”, liens et réseaux

Je conserve ici le terme de netdom, néologisme aussi bien en anglais qu'en français, mais je vais le rapprocher du terme, bien français celui-là, de cercle au

sens où l'entend Célestin Bouglé. Les netdoms sont des domaines d'activité. Le fait que des identités passent d'un netdom à un autre et soient donc amenées à effectuer des efforts de contrôle différents, successivement, façonne les identités d'une part et les liens entre elles d'autre part. C'est à travers une recherche d'appui dans des contextes (netdoms) différents que les liens vont prendre de la consistance en tant que récits et qu'ils vont exister. Cela revient à dire qu'une interaction ponctuelle, fortuite, comme le fait de demander son chemin à quelqu'un dans la rue ne constitue pas un lien susceptible d'intéresser la théorie.

On voit donc apparaître le concept de lien, comme un récit constitué d'interactions entre des identités, c'est-à-dire d'une histoire qui se déroule dans des contextes variés. On rejoint ici l'acception commune du terme de lien ou de relation. Simplement alors qu'on a tendance à envisager les relations comme des faits instantanés, les liens sont ici recadrés comme des histoires, appréhendés comme des récits.

“ Chaque lien qui persiste résume des luttes pour le contrôle. Chaque lien est un équilibre méta-stable, donc fragile, entre des tentatives rivales de contrôle et induit, à ce titre des descriptions régulières. Si les liens décrivent les connexions, celles-ci ne sont pas pour autant éternelles de même que les identités qu'elles relient ne sont pas fixes. Les liens reflètent toujours l'activité telle qu'elle est perçue par les observateurs et les participants, mais ils sont aussi impliqués dans cette activité, comme peuvent le voir les observateurs aussi bien que les participants. ” (White, p. 74-75)

Le réseau est un ensemble de liens qui rassemblent des identités. c'est donc un ensemble de récits et lui même un récit complexe. Mais on aurait tort de réifier les réseaux comme on le fait trop souvent. Les réseaux sont le reflet des liens mais aussi le cadre dans lequel ces liens sont immergés et dans lequel ils subissent les efforts de contrôle des autres liens. Il faut alors revenir aux netdoms. Ce sont des domaines d'activité, pas des contextes figés. Ils influencent les récits qui constituent les liens et, comme leur nom l'indique, ce sont des réseaux. Même si nous serons amenés à y reconnaître d'autres choses que des liens (en particulier des médiations), ils ont cette dimension d'être des réseaux. c'est ce qui m'incite à les rapprocher du concept de cercle chez Bouglé. (Bouglé C., 1910)¹⁸

“ Faisons un rapide « tour de ville » ; [...] Énumérons les passants que j'ai aperçus cette après-midi, avec les épithètes que je leur ai at-

18. Bouglé C. 1910, Qu'est-ce que la sociologie, Paris, Félix Alcan.

tribuées. Deux hommes en bras de chemise, les mains blanches de plâtre : des « ouvriers ». Puis un homme vêtu de bleu et de rouge, avec des boutons de cuivre et des gants blancs, l'air à la fois désœuvré et inquiet : je l'ai qualifié (le « militaire ». Puis un « monsieur » avec un chapeau haut de forme : un « homme du monde ». Deux vieilles femmes, vêtues de noir, parlant bas et marchant sans bruit ; j'ai pensé : « quelques vieilles dévotes ». Puis une vision fugitive, un dos courbé, des roues : « bicycliste ». Enfin tout un vacarme de gens qui soufflent dans des choses en cuivre, une bannière en velours au milieu d'eux : « orphéon ». – Orphéonistes, bicyclistes, dévotes, hommes du monde, militaires, ouvriers, voilà donc, pêle-mêle, au milieu de la rue, les épithètes que j'ai décernées à mes concitoyens. Que signifient-elles ? Que je classe les individus en autant de sociétés. J'ai distingué mes passants les uns des autres en les assimilant à ceux avec lesquels des liens d'ailleurs bien différents les unissent, – communautés de travaux ou de manières, d'exercices ou de plaisirs, de pratiques ou de goûts. Ainsi me sont apparus quelques-uns des innombrables cercles qui s'entrecroisent dans le cercle, étroit pourtant, de Saint-Pol. Que, d'ailleurs, les individus ainsi classés ne soient pas seulement des exemplaires de ces classes, que la qualité de militaire ou de bicycliste n'épuise pas toutes leurs qualités, cela va de soi. Ils n'appartiennent pas à un seul cercle social, mais à plusieurs, qui se pénètrent : on peut être bicycliste, sinon orphéoniste, en même temps qu'homme du monde : il y a longtemps qu'on a remarqué que, pour être militaire, on n'en est pas moins homme. Il est rare qu'un individu ne ressortisse qu'à une société. Peut-être trouverait-on, en remontant jusqu'au déluge, un membre de tribu qui ne serait que membre de sa tribu, sans plus. Mais le progrès de la civilisation multiplie les groupes dont les individus dépendent ; et il semble que plus on est civilisé, plus on compte de ces dépendances. De combien de sociétés notre homme du monde ne fait-il pas partie, depuis l'Église dont il est un fidèle jusqu'à la Société d'Émulation dont il est le secrétaire, depuis la famille dont il est le père jusqu'à l'armée dont il est un soldat ? En même temps que le nombre infini, cette revue rapide nous laisse apercevoir l'infinie diversité des sociétés. Il y en a d'éphémères, comme celles qui réunissent des voyageurs autour d'une table d'hôte, et il y en a de séculaires, plus vieilles que les cathédrales où

elles réunissent leurs croyants ; il y en a d'étroites, comme celles des orphéonistes de Saint-Pol, et il y en a de larges, unissant, par-dessus les montagnes et par delà les mers, les classes ouvrières ou les corps savants. Cercles immenses ou minuscules, cercles rigides ou fluides, cercles de fumée, aussitôt évanouis que formés, cercles de pierres, scellés par les mains des prêtres, cercles de fer, forgés par les mains des guerriers, cercles de fleurs, tressés par les mains des poètes, les liens sociaux revêtiront à nos yeux les apparences les plus variées. ”

Il est remarquable que Bouglé, même s'il emploie le terme d'individu définit en fait des personnes complexes, à travers leurs appartenances multiples.

Les netdoms sont des réseaux que l'on considère selon un découpage lié à un domaine d'activité. Quand on parle d'un réseau, on fait forcément un découpage, sinon il faut parler du réseau global de tous les liens entre toutes les personnes, ce qui n'a guère de sens. Tout netdom, tout réseau, résulte donc d'un découpage qui définit un certain type de réseau. Il en va ici comme de l'activité du photographe documentaire qui, pour rendre compte de ce qu'il veut mettre en évidence découpe son plan, mais tout en gardant la complexité des liens avec l'environnement.

White utilise lui-même une citation de Tilly pour préciser sa pensée :

« Les explications efficaces requièrent une combinaison spécifique de scepticisme au sujet des récits qui sont faits et d'une attention toute particulière à la façon dont ceux-ci fonctionnent. [...] L'essentiel de la vie sociale est fait de transactions interpersonnelles dont les participants ne peuvent prévoir ni contrôler les conséquences. Toutefois, après coup les participants des transactions sociales complexes les enferment dans des récits. [...] Les identités sont des arrangements sociaux, renforcés par des récits socialement construits et continuellement renégociés [...] Nous pouvons contextualiser les récits ce qui signifie placer les récits centraux dans leurs contextes non narratifs et voir quel travail social ils accomplissent. »¹⁹

2.4 Encastrement, découplage

Les interactions, les formes de contrôle dont elles sont le cadre peuvent prendre n'importe quelle forme. Lorsqu'on considère l'ensemble de ces êtres sociaux, de toutes leurs interactions, de toutes les mesures de contrôle qu'ils

19. Tilly C., 2002, *Stories, Identities and political change*, Lanham, Rowman and Littlefield

mettent en place, on prend conscience de l'impossibilité d'en faire une théorie simple, de rendre compte de cette complexité par quelques règles. On se heurte sans arrêt au hasard, à l'imprévisibilité. Qu'est-ce qui fait que deux personnes particulières vont se mettre en ménage et fonder une famille? Elles se rencontrent au hasard de leurs activités et de leurs déplacements, nouent une relation ou bien se quittent et ne se reverront jamais. Si elles restent ensemble, elles vont devoir protéger leur couple, gérer leur relation et leurs relations avec les autres. Seules leurs décisions et leurs actions feront exister ce couple. L'imprévisibilité est inhérente au champ des actions sociales²⁰. C'est ce qui fait qu'on ne peut pas le voir comme entièrement descriptible. Il est plus fécond d'accepter que les interactions forment une sorte de chaos et de chercher à théoriser l'émergence, le maintien et la disparition des formes sociales, pour reprendre le terme utilisé par Simmel.

C'est une position contre-intuitive, parce que les phénomènes s'imposent à nous. Ce que nous observons est toujours cohérent et particulier. Mais c'est pourquoi l'idée centrale de l'interactionnisme structural qui consiste à voir l'univers social comme un chaos d'interactions plutôt que comme un système organisé est originale. Dans ce chaos des identités, des formes sociales émergent et cherchent à se maintenir à travers les efforts qu'elles font pour contrôler les interactions qu'elles ont avec les autres identités. Ce sont donc les efforts de contrôle qui sont premiers et qui caractérisent les acteurs (que White appelle des identités).

Le processus qui permet l'émergence des formes sociales est appelé le découplage. Découplage parce qu'il s'agit d'une prise de distance avec les contingences liées au contexte dans lequel ce processus prend forme. Pour autant, une forme sociale, qui est d'abord une identité, n'est pas une abstraction, elle est bien ancrée dans les interactions concrètes. Le processus inverse du découplage, qui met l'accent sur les interactions concrètes avec l'environnement est appelé l'encastrement. Encastrement et découplage sont les deux facettes d'une seule réalité, l'émergence d'une forme sociale.

Ceci donne une vision du social comme un monde en perpétuelle redéfinition, fait de remises en question et de reconstructions. En fait on trouve assez facilement une analogie de ce raisonnement avec la sociologie telle que la concevait par exemple Durkheim. Les faits sociaux ne résultent pas chez cet auteur de l'addition des volontés individuelles, elles les transcendent et, dans la mesure où ils précèdent l'existence des individus, ils les déterminent.

20. Grossetti M., *Sociologie de l'imprévisible*, Paris, PUF, 2004.

On peut alors se demander si l'émergence est une notion qui a à voir avec les phénomènes eux-mêmes ou avec la façon dont on se les représente et dont on en fait le récit. C'est le point de vue que développe Henri Atlan qui parle d'auto-organisation (Atlan H., 2011)²¹. Pour lui, le problème doit être déplacé au plan cognitif. Nous avons un modèle de l'être organisé et un modèle de ses composantes. C'est l'idée que nous nous faisons de l'être organisé qui émerge de l'idée que nous nous faisons de ses composantes mais il n'y a pas de relation causale, ni dans un sens ni dans l'autre entre l'être organisé et ses composantes car il s'agit d'un seul et même phénomène. Si nous regardons une image satellitaire d'une ville par exemple, nous voyons des taches de couleur ; si nous augmentons la résolution de l'image, nous allons distinguer des routes des places, des maisons et si l'image a une très haute résolution, nous distinguerons des personnages. Ces visions ne sont que des formes de perception d'une même réalité. Suivant l'échelle choisie, on perçoit des choses différentes.

De la même manière, les interactions entre personnes peuvent être vues à l'échelle élémentaire, elles prendront alors la forme d'une discussion, calme ou animée ; mais dans un cas cette discussion visera par exemple à classer les personnes comme lorsqu'un professeur classe des élèves en reçus et non reçus à un examen, dans un autre cas, il s'agira de reconnaître si l'on fait partie d'un même collectif, d'une même religion, dans un autre cas si l'on est d'accord pour entreprendre quelque chose ensemble. Même si au niveau élémentaire, les échanges interpersonnels sont du même type, voir même indistinguables, dans le premier cas, le processus est celui d'un tri, dans le second c'est la constitution d'une communauté, dans le troisième ce sera une équipe qui a un but qu'elle poursuit. Pour décoder la forme sociale il faut changer d'échelle, ne pas se limiter aux interactions dyades mais considérer le collectif et l'analyser à travers son identité. L'émergence d'une forme sociale s'apparente donc ici à un changement d'échelle dans le processus cognitif. Mais le changement d'échelle ne suffit pas, le paysage est le résultat d'une auto organisation ; il s'est construit dans le temps. De la même manière les identités sont le résultat d'une auto-organisation. Les processus se déroulent dans le temps. Il n'y a pas seulement changement d'échelle spatiale ou physique, il y a aussi changement d'échelle temporelle.

Si nous appliquons ce mode d'analyse aux formes sociales, nous nous rapprochons très nettement de la façon dont Harrison White conçoit sa sociologie. Il n'y a pas pour lui de distinction fondamentale entre les efforts de contrôle,

21. Atlan H., 2011, *Le vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.

les formes sociales et les identités, ce sont des concepts descriptifs d'une seule et même réalité. En fait, dire qu'une identité émerge des efforts de contrôle des acteurs, c'est construire une théorie dans laquelle on englobe à travers les deux processus d'encastrement et de découplage l'identité et les efforts de contrôle des acteurs. C'est ce qu'écrit Michel Grossetti dans le développement qu'il consacre aux concepts d'encastrement et de découplage.²²

« On voit bien ici que la perception de la dynamique de l'encastrement est liée à la perception d'échelles d'action différentes » (p.128).

Les processus de découplage peuvent prendre des formes très complexes.

Padgett et Powell introduisent une différence fondamentale entre l'innovation et l'invention. Pour eux ce dont parle la sociologie c'est de l'innovation²³ : « La création organisationnelle ne signifie pas une naissance à partir de rien. Toutes les nouvelles formes organisationnelles, quel que soit leur degré de nouveauté, sont des combinaisons et des permutations de ce qui existait déjà. C'est la transformation qui crée la nouveauté. L'évolution n'est pas un progrès téléologique vers une sorte d'idéal a-historique (et souvent egocentrique). C'est un épais taillis de branchements, recombinaisons, transformations et trajectoires canalisées, juste comme le disait Darwin. L'invention « brute » ne peut pas se concevoir comme une abstraction à partir d'un contexte social concret car les inventions sont des permutations de ce contexte. »

On peut d'ailleurs rapprocher notre problème de celui, plus général de la morphogenèse. Dans un article consacré à la morphogenèse des plantes, Stephane Douady écrit :

« Une forme est d'abord le résultat d'une dynamique de croissance. Si le résultat nous semble complexe, c'est d'abord le fait de nos propres limitations dans la compréhension des formes et de la logique de leur apparition. Et si le résultat nous semble imposé, c'est d'abord parce que nous ne comprenons pas les limites du champ

22. Grossetti M., Sociologie de l'imprévisible, Paris, PUF, 2004, p. 126-146. :

23. Organizational genesis does not mean virgin birth. All new organizational forms, no matter how radically new, are combinations and permutations of what was there before. Transformations are what make them novel. Evolution, therefore, is not teleological progress toward some ahistorical (and often egocentric) ideal. It is a thick and tangled bush of branchings, recombinaisons, transformations, and sequential path-dependent trajectories, just as Darwin said it was. Invention "in the wild" cannot be understood through abstracting away from concrete social context, because inventions are permutations of that context.

des possibles. La forme se comprend d'abord comme le déploiement d'une histoire sous des contraintes encore largement inconnues.»²⁴

Il va donc falloir chercher à comprendre ce que sont ces histoires.

2.5 Disciplines

« Des observations de sens commun conduisent à la définition de trois prototypes de coordination des tâches » « Les disciplines offrent des règles du jeu qui permettent la coordination des tâches au sein d'un monde par ailleurs désordonné ». « Les disciplines peuvent être vues comme des systèmes de statuts constitués simultanément de jugements de valeur et de configuration de réseaux, elles-mêmes créées par l'interaction de ces jugements avec les flux de tâches. »

C'est en ces termes qu'Harrison White débute son chapitre sur les disciplines (p. 111). Il ne s'agit donc pas pour lui de faire une théorie de la manière dont les choses se passent. Ce sont des observations de sens commun. Il y a des lieux et des moments où l'on classe ; Il y a des lieux et des moments où l'on débat ; il y a des lieux et des moments où l'on combine des choses et des efforts en vue d'obtenir un résultat. Ce sont les disciplines. White en reconnaît trois : l'arène, le conseil et l'interface.

L'arène vise à classer, à séparer des identités de manière à créer des groupes homogènes d'un certain point de vue. Si dans une école, on crée des groupes de niveau, c'est une procédure de type arène. Lorsque dans les compétitions sportives on sépare les hommes et les femmes, c'est une procédure de type arène. Je prends cet exemple à dessein pour mettre en évidence que ce n'est pas le fait qu'il y ait des hommes et des femmes qui sont biologiquement différents, qui est en cause ici ; c'est une décision qui vise à contrôler les échanges qui relève de la discipline dite arène. Cette décision est un fait social, pas un simple constat biologique. Lorsqu'un pays donne une carte d'identité ou un passeport à une personne, c'est la discipline du type arène qui est à l'oeuvre. Il s'agit de savoir qui est citoyen de ce pays et qui ne l'est pas. L'arène crée des catégories, elle sépare, mais en même temps elle rassemble ceux qu'elle assimile dans une même catégorie.

On parle de conseil lorsque la coordination des échanges vise à trouver des solutions pour la vie collective. On cherche qui est le mieux à même de co-

24. Douady S., 2006, La pyllotaxie, ou comment les plantes font des mathématiques en poussant, in Paul Bourguin et Annick Lesne, Morphogenèse, l'origine des formes, Paris, Belin

ordonner l'action du cercle ou du net-dom. C'est le domaine de la politique. La discipline conseil est un type de coordination qui fonctionne sur la base du prestige. Elle s'exerce dans les assemblées délibératives mais elle peut tout aussi bien s'exercer dans les familles quand il s'agit de décider du lieu des vacances ou de l'orientation scolaire des enfants, ou lors de conflits sociaux. Le titre d'un livre de Rappoport, « Combats, débats et jeux », rend assez bien compte de ce que recouvre le concept de conseil.

« Le conseil est la discipline qui tend le plus à être purement sociale. Les récits associés à cette discipline se centrent sur l'allocation des ressources , à la fois matérielles et sociales. L'enjeu de la mobilisation est perçu dans quelques situations de type se-réunir-et-s'approvisionner aussi bien que dans les conseils formels ayant des enjeux strictement politiques.» (white, p.139)

Harrison White résume son propos sur les disciplines sous la forme du tableau suivant :

Discipline	Processus	Échelle de valeur
Arène	Sélection	Pureté
Conseil	Médiation	Prestige
Interface	Engagement	Qualité

Pour qu'il y ait interface, il faut un but que poursuivent les participants. On s'unit pour faire quelque chose. Bien sûr l'entreprise est un lieu où la discipline interface est essentielle. Contrairement à ce qui se passe sur les stades, dans les familles l'interface réunit les hommes et les femmes pour assurer la descendance du groupe et l'élevage des enfants. même s'il existe des familles composées seulement d'hommes ou seulement de femmes. Puisqu'il y a un but, une certaine qualité du résultat, la discipline interface rassemble des acteurs complémentaires.

L'exercice des soins de santé obéit à la discipline d'interface. Pour qu'il y ait soin, il faut des soignants et des soignés. Le système de santé met en œuvre la discipline d'interface, alors que la distinction entre les soignants d'une part et les patients d'autre part relève de l'arène. Il en va de même dans le système éducatif. L'enseignement combine les efforts des enseignants et des élèves afin de réaliser la formation de ces derniers ; il relève de la discipline d'interface mais la distinction entre les professeurs d'une part et les élèves d'autre part relève de l'arène.

On ne trouve qu'exceptionnellement les disciplines à l'état pur dans les pro-

cessus sociaux. Elles sont presque toujours combinées entre elles. Elles apparaissent ainsi comme les éléments d'une base, comparable aux bases d'un espace vectoriel, mais une base faite de processus. Dans cette logique les disciplines devraient être bien définies et leur place facilement reconnaissable. La complexité des interactions, des récits et des identités résultant alors de leur combinaison. Mais les choses sont un peu plus compliquées et les disciplines restent elles-mêmes empreintes d'une certaine complexité.

La plus simple est sans doute l'interface car elle est définie en rapport à un objectif externe qui impose une certaine qualité au processus et à son résultat.

Les conseils sont eux aussi assez faciles à cerner. Ce sont des processus dans lesquels s'exercent des confrontations, des alliances et ou s'expriment des positions différentes. Ils peuvent inclure la désignation de responsables, de guides, l'adhésion à des factions etc. Le processus est à l'œuvre aussi bien dans des assemblées de quartier que dans les parlements. Il est aussi à l'œuvre dans les conflits sociaux comme les conflits du travail par exemple.

L'arène se présente comme plus complexe. Dans un premier temps White prend comme exemple les sororités dans les universités américaines.

« Les fraternités et sororités grecques (ou maisons) des universités américaines sont organisées autour de jugements impliquant l'inclusion et l'exclusion, l'affirmation des frontières du groupe et donc la pureté de ceux qui sont à l'intérieur opposée au danger que représentent ceux qui sont à l'extérieur » (White, p.113)

On pourrait en France parler des Grandes écoles. Ce sont des groupes qui se donnent des frontières bien nettes. On est membre du groupe ou on ne l'est pas. Pour en faire partie, il faut subir des rites de passage : le concours, le bizutage. L'affiliation au groupe est un élément fort de l'identité des participants. L'arène fonctionne sur la logique de la pureté, elle classe et distingue. C'est un mécanisme semblable à l'affectation d'un symbole, le mot, à des objets ou des êtres distincts. L'arène effectue un passage au symbolique avec une exigence de pureté.

« Une arène sélection réunit des acteurs qui peuvent être disparates et hétérogènes dans une configuration socialement construite pour accentuer l'interchangeabilité formelle, de telle sorte que les acteurs soient considérés comme comparables et susceptibles d'échanger. » (White, p.150).

Mais les arènes obéissent aussi dans l'esprit de White à une logique purificatrice :

« Les médecins soignent, les juges jugent, les prêtres prodiguent des sacrements, chacun dans des configurations formelles qui correspondent à la discipline arène. Une arène conjointe et opaque d'assortiments sous-tend la configuration formelle, mais les interventions potentielles d'acteurs nombreux et variés n'y sont pas évidentes. Dans chacune d'entre elles une logique de pureté s'apparente à celle de la situation de caste, adaptée à un corps de praticiens autorisés, " intérieurs " parce que plus durable. » (White, p.155)

La comparabilité est donc à l'œuvre et c'est la construction d'un intérieur et d'un extérieur qui caractérise l'arène. C'est un opérateur affectivement neutre, peu importe que les membres se choisissent ou qu'ils soient réunis de l'extérieur. Dans le dernier exemple c'est la reconnaissance des rôles fondée sur une position équivalente dans des interfaces qui est mise en avant et qui aboutit à la définition des professions.

On peut donc reconnaître deux logiques à l'œuvre dans la discipline d'arène : la comparabilité c'est-à-dire une position équivalente dans le réseau et le choix des acteurs de se rassembler et de se distinguer des autres. Les deux peuvent exister conjointement mais les débats autour de la conscience de classe dans les mouvements sociaux montrent bien que cela n'est pas toujours le cas. Tout cela peut sembler un peu compliqué, mais un exemple emprunté à Michel Grossetti peut aider à se faire une idée plus intuitive du fonctionnement des disciplines. Considérons une équipe de football au niveau national. Le sélectionneur va d'abord choisir les joueurs. Il va dire qui il prend et qui il laisse. C'est un processus du type arène. A l'entraînement, il y a débat sur les places occupées par chacun, les stratégies, les échanges entre les joueurs et le choix du capitaine. C'est un processus du type conseil. Enfin, au cours du jeu, il y a un objectif, marquer des buts et les joueurs doivent se coordonner, coopérer pour y parvenir. C'est un processus du type interface.

2.6 Styles

Lorsqu'on a admis la structure fractale de la construction de White et l'idée que le terme d'identité était incontournable pour désigner toutes les formes de découplage à partir des réseaux et des récits, on peut se trouver surpris de le voir introduire un nouveau concept, celui de style. Celui-ci apparaît un peu comme une concession faite à des conceptions traditionnelles en sociologie. En fait ce concept vient de la manière dont White entreprend de qualifier les processus qui

permettent que les identités, à travers les disciplines s'autonomisent du contexte relationnel dont elles émergent. Dans ce but il met en avant trois points de vue :

- la dépendance apprécie le degré auquel l'identité reste encastrée dans le réseau dont elle dépend,
- la différenciation apprécie dans quelle mesure l'identité qui émerge se distancie, est " créative " par rapport à son contexte,
- l'involution exprime le degré auquel l'identité attache de l'importance à sa propre reproduction.

Une entreprise, par exemple va être fortement dépendante de son contexte, de ses marchés, de la concurrence avec les autres entreprises. Elle va avoir du mal à accorder une grande importance à sa reproduction car ce n'est pas son objectif central. Elle va devoir innover, se différencier des autres identités. Son degré de différenciation est élevé, son degré d'involution est faible..

Une société " secrète " comme les Francs maçons va accorder beaucoup d'importance à sa propre reproduction et à la création de son propre style. Elle va se différencier et s'abstraire de son contexte. Son degré d'involution est fort. Il en va de même pour un mouvement artistique.

L'assemblée nationale est en prise directe avec les événements et tout ce qui constitue le réseau de la nation. Elle est sans arrêt confrontée à l'expression des demandes qui émergent de tous les corps constitués. Par construction, elle ne peut pas s'en abstraire. Son degré de dépendance est fort.

White propose alors le terme de style pour désigner le type de découplage et par assimilation les identités qui se caractérisent par une forte involution.

« Un style génère son propre contexte et il est involuté, constituant une frontière » (p.165).

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de développer beaucoup le concept de style dans la mesure où il colle assez directement à ce que ce terme recouvre dans le langage courant. Il est en revanche plus nécessaire de s'attarder sur les personnes. Comme on l'a vu, contrairement à ce qui est à la base de l'individualisme méthodologique, les individus ne sont pas des éléments essentiels de la théorie. Rien d'ailleurs n'y a à proprement parler d'essence (au sens de Sartre). Les être humains disparaissent donc de la théorie en tant que point de départ pour réapparaître en tant que personnes construites, en tant qu'identités, c'est à dire comme découplage à partir des efforts de contrôle des interactions dont elles sont partie prenantes. Toutefois, si toutes les personnes sont bien des identités au sens de la théorie, toutes ne seront pas au même degré des styles. Certaines personnes vont être très dépendantes de leur contexte et très peu actives dans la

production de leur propre personnalité. D'autres au contraire vont développer cet aspect à l'extrême (les punks, le personnel politique).

3 Attracteurs

A partir du moment où l'on considère les faits sociaux sous l'angle de l'émergence et d'une symbiose constante entre encastrement dans les réseaux et découplage, il est difficile de ne pas s'interroger sur l'origine des régularités que nous observons : si n'importe quoi peut émerger, pourquoi n'importe quoi n'émerge-t-il pas. Quelle que soit la société que l'on considère et quelle que soit l'époque, il y a des groupes identitaires (nations, groupes religieux, familles ou clans etc.), il y a des rapports de domination (entre générations, entre sexes, entre employeurs et employés etc.), il y a des réseaux de coopération qui permettent que des tâches complexes soient réalisées (dans la survie du groupe, dans les entreprises, dans la gestion des affaires de la cité etc.). Mon hypothèse est qu'il y a des principes attracteurs des comportements interactifs qui permettent que ces logiques soient récurrentes.

Du point de vue du raisonnement scientifique, il est parfaitement légitime de le constater, quitte à en faire des axiomes de la théorie. On pourrait s'en tenir là ; mais je vais proposer une autre hypothèse liée à la théorie de l'évolution : nos comportements sont conditionnés par l'histoire de la co-évolution de notre cerveau et des milieux naturels et sociaux dans lesquels nos ancêtres ont vécu.

Dans la préface qu'il écrit à l'ouvrage de Stanislas Dehaene²⁵, Les neurones de la lecture, Jean Pierre Changeux écrit :

« Un des points forts des neurosciences contemporaines est d'avoir démontré que chez l'homme, le culturel ne peut pas se penser sans le biologique et que le cérébral n'existe pas sans une puissante imprégnation de l'environnement. La césure platonicienne entre le cerveau et l'esprit s'abolit au bénéfice de la construction d'une architecture cérébrale commune, source d'un immense univers combinatoire entre les gènes et l'environnement. »

Je tente de tirer ici quelques leçons de cet acquis, pour une réflexion sociologique, en conservant mon identité de sociologue c'est-à-dire, sans chercher à entrer sur des terrains qui ne sont pas les miens. Friedrich von Hayek, en 1995, donnait à la société toute sa place dans la construction de l'esprit et donc du cerveau :

25. Dehaene S., 2007, Les neurones de la lecture, Paris, Odile Jacob.

« Les erreurs du rationalisme constructiviste sont étroitement liées au dualisme cartésien, c'est-à-dire à la conception d'une substance spirituelle existant à part, qui se tient hors du monde ordonné de la nature et qui a rendu l'homme, ainsi doté d'esprit dès le début, capable de façonner les institutions de la société et de la culture au sein desquelles il vit. La réalité, évidemment, est que cet esprit est une adaptation à l'environnement naturel et social dans lequel l'homme vit, et qu'il s'est développé en constante interaction avec les institutions qui déterminent la structure de la société. L'esprit est tout autant le produit de l'environnement social dans lequel il a grandi et qu'il n'a point fait, que quelque chose qui à son tour a agi sur ces institutions et les a modifiées. C'est le résultat de ce que l'homme s'est développé en société et a acquis les habitudes, et appris les pratiques, dont l'effet augmentait les chances de survie du groupe dans lequel il vivait. La conception d'un esprit déjà complètement développé, ayant conçu les institutions qui rendaient la vie en société possible, est contraire à tout ce que nous savons de l'évolution de l'homme»²⁶

On parle aujourd'hui de co-évolution du cerveau et de l'environnement naturel et social de l'homme. La sociologie compatible avec cette position de principe est nécessairement dynamique, centrée sur les processus et sur les transformations induites en rétroaction par les faits sociaux sur les représentations et in fine sur le cerveau.

L'idée de co-évolution heurte notre habitude de penser en termes de causalité, mais c'est ce qu'impose le raisonnement en termes d'évolution. On admet ainsi que c'est par des influences mutuelles et des transformations induites que les sociétés, le langage, les aptitudes intellectuelles et le cerveau se sont mutuellement transformés. C'est ce qu'exprime Terrence Deacon pour qui les adaptations du comportement aux conditions de l'environnement naturel et social, lorsqu'elles apparaissent bénéfiques déclenchent une sélection épigénétique qui renforce et généralise ce type de comportement :

« Les arguments [présentés ci-dessus] suggèrent que l'évolution du comportement humain et du cerveau en particulier peuvent seulement s'expliquer correctement en termes de processus d'évolution se-

26. Hayek Friedrich A. Von , 1995, « Droit, législation et liberté ». Tome 1. « Règles et ordre ». Éditions Quadrige Presses Universitaires de France. Paris, 1^o édition, p. 20.

lon Baldwin²⁷. En général l'adaptation comportementale précède et conditionne les changements biologiques majeurs qui sont évidents dans l'évolution humaine parce qu'ils sont beaucoup plus aisés et réactifs que les changements dans la morphologie génétique. Mais quand un comportement utile se diffuse dans une population et devient important pour la survie, il va engendrer une pression sélective sur les caractères génétiques qui supportent sa diffusion.»²⁸

3.1 Digression sur le langage

On arrive ainsi à faire l'hypothèse d'une coévolution des comportements, des aptitudes du cerveau, de l'expression par le langage et des aptitudes héréditaires, quelle que soit la forme que prend l'inscription de ces aptitudes dans le cerveau. La place et le rôle du langage dans cette évolution fait encore débat entre les spécialistes. En effet, si l'évolution biologique a laissé des traces archéologiques (ossements, outils etc.), l'évolution du langage elle, n'en a pas laissé. On est donc réduit à des hypothèses. Dans l'ouvrage qu'ils consacrent à cette évolution²⁹, Jean Marie Hombert et Gérard Lenclud retracent l'historique de ces recherches :

« Ainsi, une fois admis que la faculté de langage est un caractère biologique soumis dans ses expressions initiales à la sélection naturelle, on peut raisonnablement poser que le langage a évolué à partir d'un système de communication animal, aux prix d'un certain nombre d'adaptations neurologiques, physiologiques et cognitives ; que cette évolution inscrite dans la très longue durée, a été marquée par un épisode ayant eu pour conséquence de déclencher assez précocement, un processus de changement irréversible transformant ce système de communication en ancêtre lointain du langage humain.
» p. 399.

Terrence Deacon aboutit à la même conclusion :

²⁷. Voir le paragraphe sur l'héritage symbolique en annexe

²⁸. The arguments presented above suggest that human behavioral and brain evolution in particular can only be adequately explained in terms of Baldwinian evolution processes. In general behavioral adaptation tend to precede and condition the major biological changes evident in human evolution because they are far more facile and responsive than genetic morphological changes. But once some useful behavior spreads within a population and becomes important for subsistence, it will generate selective pressures on genetic traits that supports its propagation. Deacon T., *The symbolic species; the coevolution of language and the brain.* p.344

²⁹. Hombert J.-M., Lenclud G., 2014, *Comment le langage est venu à l'homme*, Paris, Fayard.

« Bien qu'on ne puisse trouver une réponse au problème des origines du langage en termes de transition du simple au complexe ou du passage d'une intelligence faible à une plus forte, il est clair que ce qui en est résulté est un incroyable développement des activités intellectuelles et une aptitude à utiliser des modes de communication très complexes. [...] La clé de cette question est la perspective co-évolutionniste qui reconnaît que l'évolution du langage n'a pris place ni dans, ni à l'extérieur du cerveau mais à l'interface, là où le processus d'évolution culturelle influence le processus d'évolution biologique »³⁰.

Pour Wittgenstein, « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde »³¹. De son point de vue, le langage tel qu'il est maîtrisé par une personne constitue donc le cadre de ce que cette personne peut penser. Il délimite ce que cette personne peut se représenter et donc contraint et oriente ses actions. Steven Pinker s'insurge vigoureusement contre cette position, mais cela ne remet pas en question³² la co-évolution du cerveau et du langage. Pinker parle d'instinct du langage, parce que le langage résulte de l'évolution. Il est le résultat d'un apprentissage qui consiste à séparer parmi tous les bruits que nous entendons, ceux que notre cerveau est capable d'interpréter et c'est par une co-évolution avec son environnement que notre cerveau s'est structuré et est devenu capable de manipuler ce langage. On peut donc penser qu'au cours de l'histoire, certains bruits furent d'abord interprétables comme par exemple ceux qui préviennent d'un danger. On sait que de nombreux animaux ont ainsi des

30. Although the problem of language origins cannot be answered in terms of a transition from simple to complex or from unintelligent to more, it is clear that what has resulted is both an incredible enhancement of intellectual activities and a competence to use very complex mode of communication. Terrence Deacon, *The symbolic species, the coevolution of language and the brain*, New York, W.W. Norton & Company, 1997, p. 409

31. Wittgenstein L., 1993 [1922], *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard.

32. Steven Pinker/Pinker S. 1999 [1994], *L'instinct du langage*, Paris, Odile Jacob. « L'idée que le langage serait la même chose que la pensée est un exemple de ce qu'on peut appeler une « absurdité de convention » : une affirmation qui va à l'encontre de tout sens commun, mais à laquelle chacun adhère parce qu'il se souvient vaguement l'avoir entendue quelque part et parce qu'elle a de nombreuses implications. Réfléchissez, nous avons tous fait l'expérience de dire ou d'écrire une phrase, puis de nous arrêter en réalisant que ce n'était pas exactement ce que nous voulions dire. Pour que nous éprouvions cette sensation, il faut qu'il y ait un « voulu dire » qui soit différent de ce qui est dit. Parfois nous éprouvons une difficulté à trouver aucun mot qui exprime une pensée de façon adéquate. Quand nous entendons ou quand nous lisons quelque chose, en général, nous nous souvenons de la substance, pas des mots exacts. Il faut donc qu'il existe quelque chose comme une substance qui ne soit pas la même chose qu'un groupe de mots. Si les pensées dépendaient des mots, comment pourrait-on fabriquer un mot nouveau ? Comment un enfant pourrait-il apprendre un mot au départ ? Comment pourrait-on traduire d'une langue à l'autre ? » (p.55)

signaux qui leur permettent de prévenir leurs congénères de l'apparition d'un danger. Petit à petit, la co-évolution du cerveau, des facultés d'énonciation et du système symbolique a permis d'avoir un langage plus évolué. Toute énonciation d'un message conduit dans le cerveau du récepteur à une simulation à partir de ses propres schémas, qui lui permet de donner un sens à ce message. Si le message ne peut pas conduire à cette reconstruction, il n'est pas interprétable. C'est ce qui se passe lorsque le locuteur emploie une langue que le destinataire ne connaît pas. Il se peut aussi bien sûr que la simulation engendrée par le message dans l'esprit du destinataire soit éloignée de ce que le locuteur a voulu dire, d'où là encore une incompréhension. Toutes ces choses nous sont familières.

Noam Chomsky a développé sa théorie de la grammaire transformationnelle dans les années 50. Son approche nous interpelle parce qu'il conçoit la langue comme une compétence universelle et statique. Il pose l'existence d'une grammaire universelle et immuable. Cette grammaire serait un héritage génétique qui nous permet d'apprendre toutes les langues. Dans l'esprit de cet auteur, le langage n'est pas vu prioritairement comme un outil de communication, il sert fondamentalement à penser. Il n'est donc pas susceptible d'être affecté par les conditions des échanges. Dans une interview au journal « la Recherche » en juin 2010, Chomsky déclarait :

« Sans entrer dans les détails, je pense qu'il y a des arguments sérieux pour soutenir que le langage est conçu pour penser et que la possibilité d'externaliser cette pensée n'est que secondaire ».

Cette idée n'est plus guère acceptée telle quelle par les chercheurs ; on pense au contraire qu'à travers la communication, c'est toute l'appréhension du monde qui s'est structurée et toutes les représentations sociales qui se sont formées. En résumé, sur la longue durée, l'évolution de certaines pratiques est associée à d'autres évolutions épigénétiques et il en résulte qu'elles deviennent aussi transmissibles. C'est tout un système qui évolue et qui crée des dispositions à communiquer imprimées à la fois dans la structure du cerveau et dans les formes prise par le langage que ce cerveau est apte à manipuler.

Pinker³³ propose une synthèse de ce que les travaux de recherche permettent de conclure aujourd'hui :

« Comme les gens peuvent comprendre et émettre un nombre infini de phrases nouvelles, cela n'a aucun sens d'essayer de caractériser leur comportement : jamais les comportements langagiers de deux

33. Pinker S. 1999 [1994], L'instinct du langage, Paris, Odile Jacob

individus ne sont les mêmes et il est même impossible de répertorier les comportements potentiels d'un individu.

- Le langage nous vient si naturellement que nous avons tendance à ne pas nous poser de questions, comme les enfants qui croient que le lait sort tout simplement d'un camion. Or, si l'on regarde de plus près ce qu'il faut pour assembler des mots en phrases ordinaires, il s'avère que les mécanismes mentaux du langage ont nécessairement une organisation complexe avec un grand nombre de composants en interaction.

- Sous ce microscope, la tour de Babel des langues ne se présente plus avec des variations arbitraires et illimitées, on voit maintenant une structure commune dans la machinerie qui sous-tend le langage à l'échelle du monde, une grammaire universelle.

- Si cette structure de base n'était pas préinstallée dans le mécanisme qui apprend une grammaire particulière, l'apprentissage serait impossible. Il y a beaucoup de manières possibles d'effectuer des généralisations du discours des parents vers la langue dans son ensemble et les enfants trouvent celles qui conviennent, et rapidement.

- Enfin certains des mécanismes d'apprentissage semblent être conçus spécifiquement pour le langage et pas pour la culture et le comportement symbolique en général. [...]

De même que le langage est un tour de force improbable nécessitant une programmation mentale complexe, les autres prouesses de l'activité mentale que nous considérons comme allant de soi, telles que la perception, le raisonnement et l'action, requièrent des programmations mentales spécifiques très élaborées. De même qu'il existe un schéma universel pour l'activité de la grammaire, il existe un schéma universel pour les autres activités de la pensée humaine. [...]

- La psychologie de l'évolution ne sous-estime pas l'apprentissage, elle cherche à l'expliquer [...]

[...] l'apprentissage se fait non pas par un certain mécanisme unique, polyvalent mais par des modules différents, dont chacun est en phase avec la logique et les lois d'un domaine donné.

- Comme il y a peu de chances que les systèmes biologiques qui présentent les marques d'une structure complexe soient apparus à la faveur d'accidents ou de coïncidences, leur structure doit provenir

de la sélection naturelle et devrait donc avoir des fonctions utiles à la survie et à la reproduction des environnements dans lesquels les êtres humains ont évolué.

- Enfin la culture reçoit son dû, mais non pas en tant que processus fantomatique désincarné ou que force fondamentale de la nature. La culture correspond au processus par lequel des types d'apprentissages particuliers se répandent par contagion d'un individu à l'autre dans une communauté [...]. » (p. 409-411) »

En accord avec ce que dit Pinker, je fais l'hypothèse qu'il existe des schémas universels pour les principales activités non seulement de la pensée humaine mais aussi des conduites qu'elles inspirent. Je les appelle des attracteurs³⁴. Le fait d'employer le terme "héritage" à propos des attracteurs, renvoie nécessairement aux théories qui aujourd'hui nous permettent de penser les héritages biologiques et sociaux. Elles sont plurielles, depuis la théorie pure de l'évolution exposée par Darwin, fondée sur des mutations aléatoires et une sélection adaptative, qui n'est plus guère acceptée telle quelle par les spécialistes aujourd'hui, jusqu'aux théories qui nous intéressent et qui ont perdu toute connotation avec une idée de progrès. L'idée, défendue entre autres par Richard Dawkins s'impose : toutes les espèces vivantes ont un ancêtre commun et toutes celles que nous pouvons observer aujourd'hui ont donc eu la même durée d'évolution ; elles ont simplement pris des voies différentes mais rien ne permet d'en placer une au dessus des autres. Ce point est très important. Rien dans ce qui suit ne peut ni ne doit être interprété comme représentant un quelconque progrès. L'histoire des faits sociaux comme celle des êtres vivants est gouvernée par l'idée chère à Claude Levi Strauss et à François Jacob, de bricolage.

3.2 Quels attracteurs ?

Les attracteurs ne sont pas des représentations, ils sont des dispositions cognitives héritées de l'histoire longue qui permettent l'existence des représentations et de la communication. Sperber les définit ainsi :

« modèle, selon lequel il existe des « attracteurs » qui augmentent ou diminuent la probabilité statistique de propagation d'une représentation. Il peut par exemple s'agir de pratiques habituelles qui ont

34. On utilise ici le terme d'attracteurs, par analogie avec le concept mathématique d'attracteur (objets géométriques issus de l'évolution de systèmes chaotiques). Le concept est particulièrement utilisé dans les mathématiques de la morphogenèse.

un effet positif reconnu, ou bénéficient de manière directe ou indirecte à l'individu, comme de facteurs psychologiques génétiques. »³⁵

Pour comprendre leur intérêt, il faut considérer que les faits observés résultent de l'interaction de ces attracteurs avec un contexte. Les attracteurs sont un peu comme des forces en physique ; les forces ne sont pas ce qui est observé car c'est le mouvement qui est observé, mais les forces expliquent le mouvement. Les choses sont plus compliquées avec la sociologie car les attracteurs n'induisent pas directement un effet repérable. Ils sont comme un substrat, en filigrane, mais ils sont omniprésents et induisent de ce fait des effets.

Les attracteurs ne sont pas des règles explicites, ils peuvent ne pas s'exprimer s'il ne se présente pas de contexte favorable. Dire que l'un des attracteurs est une incitation au regroupement, cela ne signifie pas que dès l'instant où des individus vont être ensemble, ils vont créer un groupe identifié dont ils vont se sentir participants. Cela veut dire qu'il existe une pression permanente pour que, si le contexte s'y prête, une affiliation émerge comme une forme sociale identifiable.

On va probablement me dire que ce concept d'attracteur s'apparente à celui de nature humaine, puisqu'il s'agit d'aptitudes héritées et transversales aux différentes cultures. Ceci ne ferait sens que si l'on se plaçait dans une vision des choses qui oppose l'inné et l'acquis, la nature et la culture. Mais le parti pris dans cet exposé est de considérer que cette opposition n'a pas de sens car les acteurs dont on parle sont le produit d'une coévolution des êtres, des systèmes de leurs relations et de leurs échanges, en perpétuelle transformation. Les attracteurs sont donc partie prenante de ce processus, ils ne sont pas figés, ils sont eux aussi en transformation ; simplement ils ont été sélectionnés par l'histoire longue et apparaissent comme substrats des différentes cultures. Il s'agit ici de sociologie et de relations sociales. On ne cherche pas à expliquer le social par une nature humaine mais par le social, considéré dans son histoire longue. Les formes sociales qui émergent aujourd'hui sont induites par des héritages de l'histoire de la vie ensemble.

On ne peut pas assimiler les attracteurs à des connaissances collectives comme les représentations parce qu'ils sont plus fondamentalement ancrés et héréditaires. Ils peuvent être réprimés par les règles que se donne une société ou par des circonstances. Il existe même des contextes qui sont précisément faits pour contrer les effets de certains attracteurs. Si, comme je vais le dévelop-

35. Sperber D. 1996, La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture, Paris, Odile Jacob

per plus loin, un attracteur pousse les acteurs à coopérer dans le cadre d'un regroupement donné, la logique de la compétition ou celle des concours sont précisément instituées pour qu'il n'y ait pas de coopération ; Il en va de même de l'individualisme tel qu'il s'impose dans le système capitaliste. Dans de telles conditions on a une tension entre l'attracteur du regroupement et les règles imposées par une organisation sociale qui s'appuie de plus en plus sur l'individu. Le modèle du choix rationnel que l'économie développe et propose comme mode de vie vient aussi en contradiction de l'incitation à la coopération dans le cadre des regroupements, ce qui débouche sur ce qu'on appelle la société de consommation. De même, lorsque je dis qu'il existe un attracteur qui incite à l'appropriation des femmes par les hommes, il y a dans les sociétés occidentales en particulier, des institutions qui sont spécialement faites pour que les femmes aient un statut et une liberté aussi proches que possible de ceux des hommes, compte tenu du contexte.

Ils influencent les comportements, soit directement, soit en réaction à des formes sociales dominantes à un moment donné de l'histoire.

En résumé, les attracteurs :

- sont des aptitudes héritées de l'histoire longue qui facilitent l'émergence de certains comportements ou de certaines représentations.

- ces aptitudes sont transversales aux différentes cultures.

A titre d'hypothèses, je présente ici trois processus que je considère comme des attracteurs : l'émergence d'affiliations identitaires, l'émergence de dépendances corrélatives, l'émergence de réseaux de coopération. Je pense qu'ils ont une pertinence pour comprendre l'émergence de certains comportements. Je ne prétends pas qu'ils soient les seuls, mais il y a des raisons logiques à proposer ceux-là.

En effet, dans son texte fondateur publié en 1916, Ferdinand de Saussure³⁶ définit les bases d'une analyse scientifique de la langue. Il y repère en particulier les deux axes, syntagmatique et associatif. L'axe syntagmatique est celui des combinaisons de mots qui constituent la phrase ; l'axe associatif est celui des mots qui pourraient se substituer à ceux qui constituent le syntagme parce qu'ils sont équivalents ou échangeables . Cette structure est tellement prégnante qu'il me semble possible de dire qu'elle se retrouve dans de nombreux domaines de la vie sociale. Il est intéressant de noter qu'elle rejoint l'opposition entre cohésion et équivalence dans les réseaux. De plus, le mécanisme de la pensée

36. Saussure F. de, 1969, Cours de linguistique générale, Paris, Payot.

qui conduit à rassembler des mots dans un syntagme pour obtenir un nouveau concept s'apparente tout à fait à la discipline dite « interface ». Dans les deux cas, il s'agit de combiner des éléments en vue d'un but précis. L'axe associatif, lui, correspond à l'équivalence structurale. Notre hypothèse est donc dictée par l'idée que le langage s'impose comme organisateur des processus cognitifs dans le champ social.

4 L'émergence de dépendances corrélatives

Il y a deux sexes, le masculin et le féminin et ils se sont imposés à nos ancêtres comme catégories classificatoires : les genres. Françoise Héritier nous invite à voir dans cette catégorisation hommes/femmes, un schéma cognitif d'une pertinence très générale. Peut-être même faut-il y voir le substrat cognitif qui fonde toute aptitude au raisonnement en termes de catégories et donc l'une des structures cognitives au fondement de l'émergence du langage.³⁷

«Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès l'aube de l'humanité pensante - qui nomme et qui classe - et qui était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique : les uns ont un pénis, les autres une vulve ; ou physiologique : la production d'humeurs corporelles visiblement autres. Ces différences irréductibles simples nous servent à penser parce que, pour Homo sapiens qui réfléchit sur cette situation, elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial et irréductible, en ce qu'il oppose radicalement le même au différent, la même à la différence. Nos catégories binaires qui opposent des notions, quantités, valeurs elles aussi apparemment absolues puisque ce qui est chaud n'est pas froid et que l'unique ne peut pas être multiple, découlent de cette expérience fondamentale. Dans le monde entier, les systèmes conceptuels et les systèmes langagiers sont fondés sur ces oppositions binaires, qui opposent des caractères concrets ou abstraits et qui sont marquées toujours du sceau du masculin ou du féminin. Prenons des catégories courantes dans notre propre langue. Je cite, pour chaque binôme, en premier ce qui, dans notre système conceptuel, caractérise le genre masculin, et en second le

37. Héritier Françoise, 2010, Théorie anthropologique de l'évolution, in Françoise Héritier (ed.), Hommes, femmes, la construction de la différence, édition Le Pommier, p. 37.

féminin. Une compréhension commune, rapide, immédiate confirme cette répartition : chaud/froid, lourd/léger, dur/mou, actif/passif, rapide/lent, fort/faible, courageux/peureux, sérieux/frivole, mobile/immobile etc. ou pour des catégories plus abstraites : abstrait/concret, théorique/empirique, rationnel/irrationnel, transcendant/immanent ou même culture/nature.

Cet arsenal catégoriel universel, marqué du sceau du masculin et du féminin est de plus hiérarchisé en ce que les valeurs portées par le pôle masculin sont considérées comme supérieures à celles portées par l'autre pôle. Cela s'observe dans tous les systèmes conceptuels des différentes sociétés et sans que cela soit fonction d'un contenu supposé constant de la définition propre à chacun des termes du binôme.»

Si nous suivons Françoise Héritier dans son raisonnement, l'observation de l'opposition entre les deux sexes aurait contribué à structurer le cerveau humain et le langage de telle sorte qu'il soit configuré à se représenter les phénomènes sur lesquels il réfléchit, en termes d'oppositions binaires. Appliquons ce raisonnement au contexte relationnel. Dans une relation il y a deux termes et ils sont mutuellement dépendants. C'est cette dépendance qui les crée et qui permet de voir des classes d'individus en opposition ; à la suite d'Ossowski, on parle de classes corrélatives.³⁸

Lorsque Marx et Engels écrivent dans le manifeste du parti communiste :³⁹

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. »

ils définissent les classes sociales, comme des classes corrélatives qui, dans ce cas sont fondées sur la domination de l'une par l'autre. Les sociologues d'inspiration marxiste ont eu tendance à insister sur les relations de dépendance associées à une domination (principalement celle qui est liée à la propriété des moyens de production) pour les mettre en évidence et développer une conscience de

38. Ossowski S., (1963), *Class structure in the social consciousness*, London, Routledge and Kelan Paul, tr. fr. *La structure de classe dans la conscience sociale*, Paris, Anthropos, 1971

39. Marx K., Engels F., 1848, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Livre de poche, 2008.

classe. Une question s'est ainsi imposée dans certains sondages : « avez vous conscience d'appartenir à une classe sociale ? » Cette conscience de classe inspire une solidarité qui est nécessaire pour que prennent forme des luttes sociales contre la classe corrélative dominante.

Cette approche a masqué l'universalité des dépendances corrélatives et le fait que, dans la plupart des cas, elles ne sont pas liées à une domination mais à une simple séparation des rôles. Producteurs/consommateurs, fournisseurs/clients sont par exemple les rôles constitutifs des marchés. Professeurs/élèves sont les rôles constitutifs du système scolaire. Soignants/ patients sont les rôles constitutifs du système de santé. Juges et justiciables sont constitutifs du système judiciaire. D'une manière générale les dépositaires d'un rôle social et ceux qui ont recours à leurs services sont dans une dépendance corrélative. On associe souvent une compétence à l'un des rôles. Cette compétence peut faire l'objet d'un contrôle ; il leur faut une formation, des diplômes etc. Mais certaines activités comme celles des astrologues ou des voyantes, n'en ont pas, ceux qui les exercent ne jouent que sur la confiance.

A priori, la dépendance corrélative n'induit pas automatiquement une domination, même si Françoise Héritier laisse entendre que l'un des termes est généralement considéré comme supérieur à l'autre ; mais dans les faits, il n'est pas rare qu'on voit s'installer une recherche de domination de l'une des classes sur l'autre.

L'équivalence, c'est l'autre facette de la dépendance. Sont équivalents des acteurs qui sont dans le même type de relation vis à vis des autres. Si l'on prend la formule au sens strict, deux individus n'ont jamais exactement les mêmes relations avec les autres mais dans un contexte donné, la formule fait sens. Si nous pouvons employer le terme d'élève pour désigner des enfants scolarisés, c'est parce qu'ils ont le même type de relation avec le personnel enseignant. De même pour les enseignants ; il n'y a pas d'enseignant s'il n'y a pas d'élève. Si le terme de patient s'est imposé plutôt que celui de malade, c'est pour mettre en évidence la relation dans laquelle ces personnes se trouvent par rapport au personnel soignant. Le fait qu'on ait ainsi un terme générique qui insiste sur la similitude de position dans un rapport marque l'équivalence de ceux qui sont ainsi confondus. Des termes qui marquent une équivalence de position dans un rapport, il y en a de nombreux : les employés et les employeurs, les usagers, les justiciables, les fournisseurs, les clients etc.

En général, l'équivalence induit un double registre d'attitudes : la solidarité d'une part et la compétition d'autre part, qui sont toujours en tension. Les

acteurs équivalents sont dans une même situation de dépendance. Ils sont donc tentés de s'unir pour défendre leurs intérêts communs face à la partie adverse, même et surtout lorsqu'ils ne souhaitent pas détruire la dépendance dans laquelle ils sont, mais au contraire s'en servir, en profiter et l'améliorer. C'est ainsi qu'on a des associations de consommateurs et des syndicats professionnels ; qu'on a non pas des associations d'élèves mais des associations de parents d'élèves, des associations d'usagers de tel ou tel service, des associations de patients etc.

La compétition est un autre aspect de cette dépendance. Au lieu de choisir la solidarité, ou en parallèle avec celle-ci, un acteur peut choisir la compétition avec ceux avec lesquels il est en situation d'équivalence. Il va défendre son intérêt personnel, non pas en association avec les autres mais individuellement. Il va alors ajuster son jeu par rapport à ceux qui sont dans la même situation que lui, pour en tirer le meilleur profit. On est là dans la logique du marché, c'est-à-dire d'un schéma constitué d'une part par une dépendance et d'autre part par une double logique de solidarité et de concurrence. Ceci est très visible dans le système éducatif. Il y a d'une part la dépendance constitutive entre enseignants et élèves, et d'autre part une solidarité entre enseignants (face à l'État et aux parents d'élèves), mais aussi une compétition entre eux puisqu'ils passent des concours et que dans certains pays, ils sont rémunérés au mérite. Il y a aussi une compétition entre les élèves pour satisfaire les attentes des enseignants.

White⁴⁰ considère lui, les marchés de production et de distribution des biens dans lesquels il distingue une dépendance entre trois niveaux : les producteurs, les distributeurs, et les acheteurs en fin de chaîne. Contrairement à certaines théories, White considère que le marché se forme par le fait qu'à chaque niveau, les acteurs s'observent et adaptent leur comportement sur ceux avec lesquels ils sont en concurrence, c'est-à-dire en équivalence. L'une des stratégies étant alors de se constituer des niches plus ou moins stables pour réduire l'incertitude et les risques associés à une compétition permanente. On voit ainsi émerger et se découpler des clientèles, des niches.

La pérennisation d'une relation de dépendance conduit à mettre en œuvre plusieurs mécanismes de contrôle. Dans les rapports de classe et d'exploitation que dénoncent Marx et Engels, c'est par la violence que les classes dominées sont maintenues dans leur rôle. La classe dominante utilise tous les moyens à sa disposition pour se les assujettir. Dans les cas de dépendance fondée sur une compétence, la fidélisation est fondée sur le confort que procure à ceux qui

40. White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton University Press.

sont dans le rôle du dominé ou du « patient » le fait de pouvoir déléguer à l'autre partie la résolution de ses problèmes. Coleman⁴¹ fait de la délégation du contrôle dont on dispose sur les situations ou les objets à un autre acteur, un des fondements de la structure de l'action intentionnelle (purposive action). Plus la société devient technique et complexe, plus la « patientisation » et la recherche du confort à travers la délégation devient prégnante. Parsons développe l'idée que certains malades s'installent dans leur statut de malade qui les dégage de la responsabilité de leur situation.⁴²

Du point de vue du langage, les terme de médecin, d'enseignant, de vendeur et parallèlement de patient, d'élève, d'acheteur, rassemblent des acteurs qui sont dans le même rôle dans ces relations. Ce ne sont pas des individus qui se sont choisis. A priori ils n'ont pas de relation entre eux. Chaque rôle est en situation d'équivalence, d'interchangeabilité, par rapport à l'autre rôle et pour que l'action ait lieu, il faut réunir un élément de chacun des rôles corrélatifs. On a bien la même grammaire que dans la construction d'une phrase décrite par Saussure ; l'activité constitue l'axe syntagmatique, les rôles constituent l'axe associatif.

Suivre la suggestion de Françoise Héritier me conduit donc à poser que toute activité humaine qui fait intervenir plusieurs acteurs dans des rôles différents, crée des relations dissymétriques et qu'il y a un attracteur qui pousse à la cristallisation des rôles et à une classification des participants en deux classes corrélatives. Cet attracteur a une autre facette qui pousse à la combinaison de ces rôles dans une action.

Un exemple spécifique : le genre

Dans leur théorie de la justification, Boltanski et Thévenot posent comme premier axiome de leur modèle de la « cité », le principe de commune humanité des membres de la cité⁴³. Cela ne va pourtant pas de soi. Une remarque de Sylviane Agacinsky permet de situer le propos qui va suivre :

« Certes l'humanité est infiniment diverse, elle est traversée par de multiples différences qui se chevauchent les unes les autres, linguistiques, religieuses, sociales, culturelles, sexuelles aussi (au sens des sexualités) mais la différence sexuelle traverse toutes les autres,

41. Coleman J., 1990, Foundations of social theory, Cambridge, Harvard University Press

42. Parsons T., 1951, Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective, The American Journal of Orthopsychiatry, 21, 452-460

43. Boltanski L., Thévenot L., 1991, De la justification, Paris, Gallimard.

c'est en quoi elle est universelle »⁴⁴

Alors que les disciplines sont définies comme des logiques purement sociales et qu'il n'entre dans leur définition aucune référence à des caractères portés par les identités, l'existence des sexes est incontournable et s'impose dans l'interface qui constitue la reproduction de l'espèce et dans de nombreuses formes d'arènes.

« Si l'on ne tient pas compte de la différence sexuelle, donc du pouvoir propre des femmes (l'enfantement), on ne peut saisir les modes d'appropriation dont elles ont été ou sont encore l'objet. »
(Agacinsky, p.10)

On entre là d'emblée dans un cas où l'analyse en termes de classes corrélatives induisant une domination s'applique. Ce n'est pas l'opposition des sexes qui est en jeu mais l'opposition et la dépendance corrélative des genres, qui induit une domination. L'opposition entre les genres induit un attracteur, la domination des femmes par les hommes, qui prend souvent la forme d'une appropriation.

Les formes que prend ce phénomène sont multiples de même que les formes prises par la lutte contre les effets de cet attracteur fondamental dans les sociétés occidentales principalement ; le rôle des religions y est central. Ceci est un des aspects assez bien étudié et analysé dans la sociologie, mais sous l'angle d'une lutte entre des formes variables, sans qu'on prenne pour acquis l'existence d'un attracteur. Contrairement à beaucoup d'autres auteurs, Françoise Héritier aborde la question de la domination des hommes sur les femmes autrement que par le recours à l'idéologie dominante ou à l'évidence. Pour cela il est remarquable qu'elle ait recours à l'histoire longue. Comme Sylviane Agacinski, elle situe les causes de la situation actuelle dans des processus millénaires qui ont poussé les hommes à s'approprier les femmes pour contrôler leurs facultés procréatrices.⁴⁵

« Dans la plupart des sociétés, l'actif est masculin et supérieur au passif féminin. Le fait que ces catégorisations binaires soient hiérarchisées, au-delà de la simple différence, signifie que la hiérarchie provient d'une autre raison que ces différences sexuées. En effet, parmi toutes les observations faites par nos ancêtres, il en est une particulièrement inexplicable, injuste, exorbitante : les femmes font leurs semblables, des filles comme elles, les hommes, non. Ils ont besoin des femmes pour faire leurs fils. Mais cette capacité de produire du dif-

44. Agacinsky S., 2012, *Femme entre sexe et genre*, Paris, Seuil (Agacinsky p. 90)

45. <http://www.lepoint.fr/edito/document.html?did=122421>

férent, des corps masculins, s'est retournée contre les femmes. Elles sont devenues une ressource nécessaire à se partager. Les hommes doivent socialement se les approprier sur la longue durée pour avoir des fils. En outre, des systèmes de pensée expliquent le mystère de la procréation en plaçant le germe exclusivement dans la semence masculine. La naissance de filles est un échec du masculin, provisoire mais nécessaire. Dans cette double appropriation, en esprit et en corps, naît la hiérarchie. Elle s'inscrit déjà dans les catégories binaires qui caractérisent les deux sexes, car elles s'accompagnent nécessairement de dénigrement, de dépossession de la liberté et de confinement dans la fonction reproductive ».

C'est donc tout le système de pensée, supporté par le langage qui garde et transmet la trace d'une appropriation et d'une domination enracinée dans l'histoire humaine. Et Françoise Héritier va plus loin encore en mettant en cause l'évolution biologique elle-même, conséquence d'un traitement différencié :

« Depuis la préhistoire, les hommes prennent pour eux les protéines, la viande, les graisses, tout ce qui est nécessaire pour fabriquer les os ; tandis que les femmes ont eu accès aux féculents, à ce qui est calorique, qui donne des rondeurs. C'est cette alimentation différentielle qui, au fil des millénaires, a anormalement et progressivement produit une sélection dangereuse pour les femmes au moment de l'accouchement. Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, où les enfants des deux sexes ont accès à la même nourriture, la différence a tendance à se gommer. Mais il faudra encore des générations avant que les femmes atteignent leur réelle stature. »

« L'alimentation des femmes a toujours été sujette à des interdictions. Notamment dans les périodes où elles auraient eu besoin d'avoir un surplus de protéines, car enceintes ou allaitantes – je pense à l'Inde, à des sociétés africaines ou amérindiennes. Elles puisent donc énormément dans leur organisme sans que cela soit compensé par une nourriture convenable ; les produits « bons », la viande, le gras, etc. étant réservés prioritairement aux hommes. (..) Cette « pression de sélection » qui dure vraisemblablement depuis l'apparition de Néandertal, il y a 750 000 ans, a entraîné des transformations physiques. A découlé de cela le fait de privilégier les hommes grands et les femmes petites pour arriver à des écarts de taille et de corpulence

entre hommes et femmes»⁴⁶

Cet attracteur, comme les autres induit des comportements d'adhésion qui sont très courants, la domination-appropriation des hommes sur les femmes reste en effet un phénomène universel ; ils induisent aussi des comportements et des normes en réaction. Un rééquilibrage des rôles et des libertés de chaque sexe est-il envisageable ? Le cas de la France ou des pays développés, où certains progrès peuvent être relevés, doit être distingué de celui d'autres pays où ce n'est pas le cas. Parmi les forces qui ne facilitent pas le mouvement vers un statut équitable des hommes et des femmes, il y a les religions. Partie intégrante de la conscience de leur communauté de condition et de leur différence par rapport aux phénomènes naturels et aux animaux, les dieux sont nécessaires pour pouvoir concevoir l'équivalence entre les hommes, leur commune humanité, comme disent Boltanski et Thévenot. Les dieux font partie des représentations héritées de l'histoire longue. Ils permettent aux humains de se représenter comme équivalents parce qu'ils partagent une même fragilité : ils naissent et meurent. Leur précarité les distingue de tout ce qui existe de tous temps et de tout ce qui apparaît comme éternel. L'idée d'une vie après la mort, qu'elle prenne ou non la forme d'une réincarnation est indissociable de celle de la vénération des dieux que l'on craint mais auxquels on veut ressembler.

Que signifie alors de parler d'égalité entre les humains ? En logique l'égalité a le sens d'identité. En logique, entre deux prédicats, le signe égal signifie qu'ils représentent la même chose. Dans l'esprit des philosophes des lumières, l'égalité signifie l'équivalence, c'est-à-dire que tous les humains ont en droit, potentiellement les mêmes relations avec tous les autres. Elle s'oppose à l'existence des ordres qui créaient des frontières infranchissables. L'antiquité opposait les hommes libres et les esclaves, le féodalisme les nobles et les roturiers, il avait inventé les ordres. Dans l'Inde de naguère, il y a des castes et l'on est Brahmane ou Intouchable en fonction de son origine sociale. Pour toutes les religions, il y a aussi les fidèles et les infidèles. Toutes les sociétés ont de plus reconnu des barrières générationnelles⁴⁷.

Le siècle des lumières a repris à son compte l'idée de l'équivalence entre les humains. Aujourd'hui elle se traduit dans la déclaration universelle des droits de l'homme :

« Article premier : Tous les êtres humains naissent libres et égaux

46. Françoise Héritier (Collège de France), in Libération 10 avril 2007, supplément Femmes et pouvoir, page S6.

47. Balandier G., *Anthropo-Logiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.

en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Mais cette équivalence a été bien souvent déniée à certains au cours de l'histoire. Dénier à quelqu'un de faire partie de la même humanité que soi est une disqualification car cela conduit à ériger une barrière qui interdit que cette personne ait les mêmes relations avec les autres. La plus forte disqualification est évidemment celle qui exclut du même rapport aux dieux. Elle s'applique en particulier aux femmes dans les religions du livre (Judaïsme, Chrétienté, Islam) qui partagent la même source, le Pentateuque. C'est ce que rappelle à juste titre Sylviane Agacinski⁴⁸

« Dans la Genèse, le premier récit de la création de l'être humain place l'homme et la femme sur le même plan, (il les crée mâle et femelle). Dans le second récit en revanche, Adam est créé d'abord, à l'image et à la ressemblance de son créateur et Ève est tirée du côté d'Adam pour l'aider. [...] Le premier homme est la seule et unique référence par rapport à laquelle le corps féminin viendra toujours s'ajouter comme un supplément. En tant que premier et entier, l'homme reste en quelque sorte à l'abri du partage sexuel, figure de l'identité et de l'intégrité humaines, laissant à la femme, en tant que telle, le statut d'un corps d'appoint. »(p. 75)

Sylviane Agacinski cite également un mythe rapporté par Platon dans *Timée*. Selon ce mythe

« Les premiers humains sont unisexes, âmes jetées chacune dans un corps déjà sexué mais unique. Ces premiers êtres sont de ce sexe qui par la suite, lorsqu'il y aura des femmes sera appelé viril. D'où viennent donc les femmes? Des hommes bien sûr, selon la loi qui voue les âmes à se réincarner. Confrontées à la vie corporelle, aux besoins et aux passions qu'elle entraîne, les premières âmes, dotées d'un corps mâle vont se montrer au cours de leur vie plus ou moins raisonnables et plus ou moins courageuses. Les plus lâches et les moins capables seront ainsi, lors d'une seconde naissance, changées en femme, voire pire en quelque animal plus ou moins vil. A chaque nouvelle naissance, l'âme recevra le corps qu'elle a mérité dans une vie antérieure (celui d'un homme, d'une femme ou d'un animal).

48. Agacinsky S. (2012), *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil, :

L'apparition des femmes est ainsi le résultat d'une dégradation des âmes. » (p. 74)

On trouverait sans aucun doute de nombreux mythes qui justifient la mise sous tutelle des femmes par les hommes. Godelier cite le cas des Baruyas en Papouasie Nouvelle Guinée⁴⁹ :

« Les Baruyas, dans leur vision du monde reconnaissent à la femme une créativité originale infiniment plus puissante que celle de l'homme. [...] Tous ces récits disent la même chose. Que les femmes sont plus créatives que les hommes, mais pour que la société existe, il faut que les hommes leur fasse violence. [...] Mais toutes ces violences évoquées dans les récits mythiques, ces violences faites aux femmes par la pensée en accompagnent et légitiment toute une série d'autres qui elles sont moins idéelles et moins imaginaires. Les femmes Baruya, en effet n'héritent pas de la terre, principal moyen de production. Elles n'ont pas le droit de porter les armes [...], elles n'ont aucun accès aux objets et au savoirs sacrés, qui confèrent aux hommes le monopole du pouvoir [...]. Enfin elles ne disposent ni de leur personne ni de leur corps au moment du mariage et elles ne transmettent pas leur nom à leurs enfants. Nombreuses sont les femmes ridiculisées, insultées, battues. Et disent les Baruyas, cette contrainte exercée sur les femmes ne doit jamais prendre fin, car les pouvoirs des femmes n'ont pas disparu après que les hommes s'en sont emparés. A tout moment, elles pourraient les reprendre. » (p. 166-167).

Même notation chez Balandier :

« La société féminine n'est pas seulement la moitié nécessaire et subordonnée, elle est aussi la moitié dangereuse. » (p83)

Même à notre époque et dans les pays occidentaux les marques de l'appropriation et de la domination des femmes par les hommes sont évidentes.

On pose très souvent le problème en termes d'égalité des hommes et des femmes, y compris en termes de pure et simple égalité formelle. Pour Amartya Sen l'essentiel est la liberté de chacun et son statut d'agent plutôt que de patient et cela concerne tout particulièrement les femmes⁵⁰ :

49. Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel.

50. Sen A., 2002, [1987], *Ethique et économie*, Quadrige/PUF.

« L'une des questions fondamentales qui nécessitent un examen plus approfondi est la question de la qualité d'agent de la femme par opposition à son bien-être. Ni le bien-être des femmes, ni leur qualité d'agent ne coïncident avec le système utilitariste (ou issu de la théorie du bien-être) qui mesure les états mentaux en fonction du bonheur ou de la satisfaction des désirs (bien qu'il y ait des rapports directs). La meilleure analyse du bien-être repose peut-être sur les notions de fonctionnement et de capacité de la personne à accomplir ces fonctionnements (c'est-à-dire ce que la personne peut faire ou être), ce qui suppose une évaluation des différentes capacités en fonction de l'aptitude de la personne à bien vivre et atteindre le bien-être. Mais une personne ne se préoccupe pas nécessairement de son seul bien-être et peut viser d'autres objectifs (ou souhaiter les rechercher si elle avait la possibilité de penser et d'agir librement). Notre rôle effectif d'agent est souvent masqué par les règles sociales et les perceptions conventionnelles de la légitimité. Dans le cas des divisions sexuelles, ces conventions constituent souvent un obstacle à la recherche d'une situation plus équitable et empêchent même parfois de reconnaître le spectaculaire manque d'équité dans les arrangements en vigueur. [...] les concepts de perception et d'agent apparaissent tout à fait essentiels pour l'amélioration du bien-être des femmes dans de nombreuses régions du monde. Les ouvrages récents sur le développement témoignent d'une sensibilisation à l'inégalité entre les sexes et à la négligence dont fait l'objet le bien-être des femmes. Mais on risque, dans ce contexte, de prendre la femme pour un patient et non pour un agent. L'action politique des femmes peut être particulièrement importante pour mettre en évidence les nombreuses perceptions déformées quant à la situation qui est la leur, déformation qui contribue à la négligence des besoins et des revendications des femmes. L'action économique de la femme joue elle aussi un rôle important en rendant visibles les contributions de la femme à la vie sociale - une conception obscurcie par la forme conventionnelle de la «technologie sociale». (p.268).

C'est une vision beaucoup plus dynamique et plus politique que la recherche de l'égalité formelle dont les médias se font sans cesse l'écho.

La domination des femmes par les hommes apparaît donc comme un attracteur lié à la dépendance corrélatrice des genres que l'existence des deux sexes a induite au cours de l'histoire. Comme le dit Sylviane Agacinsky, cette dépendance et la domination qui y est associée est transversale à toutes les autres oppositions, à tous les autres classements que l'on peut faire des personnes. Elle est constitutive des cultures, ce qui a pour conséquences que ce sont souvent les femmes elles-mêmes qui en assurent la reproduction et la pérennité.

Les médias se font régulièrement l'écho d'indices qui tendent à conforter l'idée d'une avancée vers l'égalité formelle entre les sexes. D'autres études sont moins optimistes comme celle de Cotter, Hermsen et Vanneman.⁵¹

Cela s'applique à la société américaine mais que dire de ce que nous montrent certaines autres cultures. Si mon hypothèse qui se fonde sur les réflexions des anthropologues est juste, c'est un combat permanent qui sera nécessaire pour éradiquer des cultures et en particulier des religions l'attracteur de domination et d'appropriation des femmes par les hommes.

5 L'émergence d'affiliations identitaires

5.1 Affiliation

En admettant que les attracteurs résultent de l'histoire longue, je suis incité à considérer que ce qui a été une nécessité et peut-être un avantage du point de vue de la sélection doit se retrouver sous la forme d'un attracteur. Or au cours de cette histoire longue, aucun individu n'a jamais pu survivre seul. L'affiliation au clan est une condition de toute survie et le fait d'en être banni equivaut à un arrêt de mort.

L'affiliation n'est pas une simple appartenance à une catégorie, même si souvent la confusion peut se faire. L'affiliation est une relation avec les autres, c'est une histoire commune en déroulement. A tout individu, on peut associer des caractéristiques, comme le fait l'administration, sexe, âge, lieu de naissance etc. mais cela ne définit pas pour autant des affiliations de la personne. Par les choix que l'on fait, les relations que l'on entretient, on se crée des affiliations.

D'un point de vue sociologique, considérer l'affiliation comme un attracteur, c'est se donner un moyen de comprendre l'émergence des identités. On peut s'attendre à ce que les formes qu'elle prend soient ou bien imposées ou au moins

51. Cotter D., Hermsen J.M., Vanneman R., 2011, The End of the Gender revolution? Gender Role Attitudes from 1977 to 2008. *American Journal of Sociology*, 117-1, 259-289.

très largement induites par les circonstances ou bien choisies et résultant de circonstances fortuites.

L'affiliation à des groupes s'impose donc comme attracteur. Le premier point est son universalité dans le temps et dans l'espace. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire et quelles que soient les sociétés explorées, on observe des clans, des tribus et des combats entre les clans et entre les tribus. L'explication qu'en proposent les différents auteurs met en avant, d'un point de vue fonctionnaliste, la recherche de la sécurité.

L'idée que l'être humain ne peut vivre seul est une évidence, mais bien plus fondamentalement, au cours de l'histoire, son cerveau s'est transformé par l'effet de l'échange et de la communication constante. Pour Sloan Wilson, l'attracteur de regroupement est le résultat de l'avantage créé du point de vue de la sélection par la communication.

« Que s'est-il passé pour transformer (les primates qui nous ont précédés) dans les trois C de l'évolution humaine - cognition, culture et coopération ? La réponse est probablement que nous représentons sans doute la première transition de groupes d'organismes vers des groupes en tant qu'organismes. Nos groupes sociaux sont l'équivalent pour les primates des corps et des comportements. Une telle transition est un événement rare, comme on le voit pour les insectes sociaux mais quand elle se produit, les conséquences sont énormes. Des individus et des groupes désorganisés ne peuvent pas lutter contre le nouveau groupe-organisme, qui très vite devient écologiquement dominant. Le groupe-organisme coordonne son mental en complément de ses activités physiques comme on le voit aussi chez les insectes sociaux. Dans notre cas, la pensée symbolique et la transmission d'information sont des activités fondamentalement courantes. Les trois C de l'évolution humaine sont des manifestations d'un seul C la coopération⁵². »

Deacon développe la même idée :

« Une histoire plausible peut être tissée à partir de chacun des avantages qu'offre une meilleure communication : organiser la chasse, partager la nourriture, communiquer sur les sources de nourriture, organiser la guerre et la défense, développer des compétences pour fabriquer des outils, partager des expériences passées importantes,

52. Sloan Willson D., 2007, *Evolution for Everyone*, Delta, p.154

établir des liens entre individus, manipuler les compétiteurs sexuels et les copains, prendre soin et éduquer les plus jeunes etc⁵³. »

On a donc un processus évolutif qui met en jeu trois concepts : la communication, les aptitudes du cerveau et le regroupement. Les trois sont indissociables. Ils ont pour conséquence les disciplines que retient Harrison White comme logiques des associations : l'arène qui est une logique de tri et qui requiert de la part du cerveau une aptitude à classer, très liée au langage, le conseil qui est la logique de l'adhésion et du prestige, l'interface qui est la logique de la coopération.

En fait, pour les acteurs, le regroupement fait partie des modes de contrôle des relations avec les autres acteurs. On se regroupe pour pouvoir se construire comme identité. C'est ce que Harrison White retient comme premier sens qu'il donne à la notion d'identité :

« Sous sa forme première, la plus primordiale, l'identité est une recherche d'appuis sociaux dans un contexte d'incertitude radicale, qui caractérise non seulement l'environnement biophysique, mais aussi tous les contextes sociaux »⁵⁴.

Les cercles auxquels on s'affilie (à rapprocher de ce qu'Harrison White appelle des « networks domains » ou « netdoms ») sont les appuis sociaux dans lesquels on a confiance et qui apportent une sécurité. Le regroupement est devenu un attracteur parce qu'il est lié à la coévolution du cerveau qui a produit les trois C que cite Sloan Wilson (cognition, culture, coopération). Dire qu'il existe un attracteur de regroupement, c'est donner une forme, à travers l'histoire à l'un des modes de contrôle qui fondent les identités.

On observe un débat assez vif dans la littérature sur l'évolution entre les tenants et les détracteurs de la sélection de groupe. David Sloan Wilson en est un ardent partisan. La question est assez simple : est-ce que l'évolution ne retient que des individus qui présentent certains avantages ou est-ce qu'elle retient aussi des groupes d'individus qui en tant que groupes présentent des avantages par rapport à d'autres groupes parce qu'ils sont plus aptes à communiquer ou à s'organiser par exemple. Pour Dor et Jablonka, ce sont des lignées qui sont sélectionnées parce que ce sont les lignées qui bénéficient des héritages. Pour Richard Dawkins, ce sont les gènes qui sont sélectionnés, indépendamment de l'organisme qui les héberge. C'est pourquoi il parle de gène égoïste. Mais les

53. Deacon T., 1997, *Symbolic species, The Co-evolution of Language and the Brain*, New-York, Norton, p. 377

54. White H. C., 2011[1992], *Identité et contrôle*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

gènes ont cette particularité de pouvoir se copier et c'est cette condition qui fait que l'évolution est possible :

« Dans sa forme la plus générale, la sélection naturelle signifie la survie différentielle d'entités. Certaines entités vivent, d'autres meurent, mais pour que cette mort sélective ait un impact sur le monde, une condition supplémentaire est nécessaire. Chaque entité doit exister sous la forme de lots de copies, et au moins quelques-unes de ces entités doivent potentiellement être capables de survivre, sous forme de copies, pendant une période importante dans le temps évolutionnaire⁵⁵. »

Il n'est pas nécessaire de trancher entre ces différentes hypothèses. Retenons simplement celle de la coévolution entre les nécessaires affiliations la communication qui en résulte et les aptitudes du cerveau humain.

On s'intéresse plus souvent à l'affiliation des personnes à des cercles, mais on ne peut pas négliger le cas des collectifs, c'est-à-dire au regroupement de cercles entre eux. Simplement dans le cas des regroupements collectifs, il s'agit souvent de contrats. Un club va s'affilier à une fédération, les États européens sont affiliés à la Communauté Européenne. Dans ces cas on voit particulièrement bien fonctionner les efforts de contrôle et de production d'identité. Toutefois, on peut observer des situations moins formalisées lorsque des peuples revendiquent leur identité. C'est le cas avec les Basques, avec les Catalans, les Kurdes. En Belgique on voit monter des revendications d'autonomie de la part du peuple de Flandre ; même chose avec le Québec qui périodiquement fait un référendum sur son autonomie. A plus petite échelle, les jeunes couples qui vivent encore chez leurs parents posent souvent des revendications d'autonomie. Dans tous les cas, il s'agit de défendre une identité qui sinon est diluée dans une identité plus vaste. Dans une école ou une université, dans une entreprise, il arrive que des groupes de copains se forment, qui cherchent à se distinguer des autres. Ils sont parfois accusés par les autres de former un clan afin de marquer leur prise de distance par rapport au groupe. La création d'identités prend des formes très diverses et constante dans la vie quotidienne ; en matière de science ou d'art, on note l'émergence de groupes de fait. On connaît par exemple l'école de Francfort en philosophie, le fauvisme ou les Pré-raphaélites en peinture, le mouvement Dada en littérature. Ils se caractérisent par un style qui crée leur identité collective et qui leur permet de se distinguer de l'ensemble de la pro-

55. Dawkins Richard, 1996 [1976], *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.

duction littéraire, scientifique ou artistique. D'autres styles émergent dans la vie quotidienne, qui créent des identités très floues et très peu structurées mais qui créent de l'interreconnaissance, ce sont par exemple les punks, les dandys etc.

Les affiliations sont multiples, on peut noter l'affiliation nationale, l'affiliation religieuse, qui résultent principalement de la socialisation : l'affiliation à la famille et au couple que l'on forme à un moment de sa vie. Il y a des cas qui relèvent particulièrement de l'expérience par exemple l'affiliation à une école, à un métier, à une entreprise dans laquelle on est un jour rentré et que l'on a adoptée ou encore l'affiliation à un parti politique, mais on sait bien que ceci peut varier au gré des circonstances. Au registre des regroupements choisis, on peut noter les supporters (d'un club sportif par exemple), les fans (d'une vedette, d'un gourou ou d'un chanteur). Le travail du sociologue consiste à montrer leur labilité et le caractère circonstancié de leur origine. Le rôle des relations sociales, de l'influence de l'entourage est aussi souvent déterminant.

Les regroupements sont multiples. Aujourd'hui une même personne va appartenir à une famille, à des associations, à un parti, se réclamer d'une religion, avoir une nationalité etc.

Des acteurs peuvent se classer d'une autre manière, c'est en se choisissant mutuellement, en créant un « Nous ». C'est ce qui se passe lorsqu'une relation interpersonnelle devient régulière, polyvalente, qu'elle s'abstrait des contextes dans lesquels elle est née et qu'elle devient une amitié⁵⁶. Dans ce processus, il n'y a pas de but particulier à atteindre, on ne se lie pas d'amitié en vue d'un résultat ; au contraire, ce type de lien transcende toutes les activités que les partenaires peuvent faire ensemble. La domination n'est pas non plus a priori le mobile principal. La caractéristique de cette affiliation est de créer entre les participants une interreconnaissance qui participe de leur identité. L'élément essentiel est la création dans les représentations des membres du groupe d'une frontière qui les sépare des autres. Cette affiliation crée un intérieur et un extérieur. Un « nous » crée « les autres », une nation crée les étrangers, une religion crée les infidèles. Plus la relation d'affiliation est forte, plus les efforts de contrôle de l'identité sont exigeants, plus les autres sont rejetés. L'extérieur n'est plus seulement un extérieur, il devient un ennemi dans la mesure où son existence met en péril l'existence du groupe par destruction ou assimilation. On a là une autre facette de l'arène. La définition d'un intérieur et d'un extérieur n'est pas fondée sur l'équivalence de position dans un réseau défini par des tâches mais par une

56. Bidart C., 1997, L'amitié, un lien social, Paris, La Découverte

décision des participants, l'involution prend le pas sur la différenciation.

Mais toute affiliation crée un découpage, une frontière entre ceux qui font partie du cercle et ceux qui n'en sont pas. Au sein d'un cercle, les personnes se reconnaissent comme membre et cela crée une forme de confiance liée à cette reconnaissance. Entrer en contact est plus facile, plus économique que s'il faut négocier les conditions de l'interaction.

Par opposition, celui qui n'est pas du cercle, celui avec lequel on n'a pas d'histoire commune fait peur. Il n'y a pas de confiance. Il faut même s'en méfier. Les conséquences de cette remarque sont considérables.

Il me paraît clair qu'il se pose ici un problème d'échelle ; si l'équilibre peut paraître intéressant à considérer dans l'étude des petits groupes, il n'a certainement pas la même efficacité heuristique dans les phénomènes identitaires de grande ampleur comme l'affiliation nationale ou religieuse. Il ne suffit pas non plus qu'existe dans un réseau un sous-réseau équilibré pour que naisse un groupe d'affiliation. Nous sommes typiquement dans le cas de l'émergence d'une forme sociale qui peut profiter de certaines conditions micro-sociales qui toutefois ne sont pas suffisantes pour la déclencher. Ce ne sont pas les liens interpersonnels qui créent les affiliations.

5.2 Les rituels

Les rituels sont un ciment concret qui permet aux adhérents de matérialiser leur participation et de se reconnaître. La littérature sur les rituels est très variée, surtout dans le champ des religions. Ils sont le plus souvent analysés par les ethnologues et les sociologues en fonction de leur signification⁵⁷. Mais ces significations peuvent aussi être considérées comme plus ou moins arbitraires et l'on s'intéresse au processus, au comportement rituel quel que soit le message qu'il véhicule. On est alors dans une analyse de type linguistique. Wittgenstein a pris cette position dans un article où il critique l'approche de Frazer qui précisément cherche les significations des rituels⁵⁸ :

« Je crois que l'entreprise même d'une explication est déjà un échec parce qu'on doit seulement rassembler correctement ce qu'on sait et ne rien ajouter, et la satisfaction qu'on s'efforce d'obtenir par l'explication se donne d'elle-même. » (p.14)

57. Segalen M., 2009, Rites et rituels contemporains : domaines et approches, Paris, Armand Colin.

58. Wittgenstein L., 1979, Remarques sur le rameau d'or de Frazer, Lausanne, L'âge d'homme.

« L'explication, comparée à l'impression que fait sur nous ce qui est décrit, est trop incertaine. Toute explication est une hypothèse. Or une explication hypothétique n'aidera guère, par exemple, celui que l'amour tourmente. Elle ne l'apaisera pas. On ne peut ici que décrire et dire : ainsi est la vie humaine » (p. 15)

Même analyse de la part de Lemonnier⁵⁹ :

« Le rituel présente un caractère performatif : ce qui est signifié n'est pas le contenu que le rite entend révéler mais une information sur les acteurs ou sur le monde que la seule participation à celui-ci suffit à transmettre ».

Les rites apparaissent ainsi comme des signes de l'appartenance à une communauté, une bande d'amis, une famille, une religion par exemple. ils contribuent à souder le groupe, ils servent de support à l'inter-reconnaissance. Ils ont un rôle de médiation. Blaise Pascal écrit ainsi dans les Pensées, :

« Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées. Les preuves ne contraignent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elles inclinent l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. »⁶⁰

Martine Segalen elle-même, au terme de sa revue de question sur les rituels écrit :

« Là comme partout dans le monde, les rituels s'offrent comme des bricolages puisés au kaléidoscope mondial des références symboliques, identitaires, religieuses ou néo-sacrées. Chaque individu peut les vivre en référence à son système de valeurs, réalisant la synthèse de ses diverses affiliations. »

Les rituels apparaissent ainsi comme des supports de médiation qui permettent aux nations de se souder, aux religions de se maintenir et de se diffuser. Les drapeaux rappellent aux citoyens leur commune identité, les temples invitent à la prière qui est un acte de foi. La prière est elle même un médiateur, il y a des textes, des postures à adopter.

59. Lemonnier P., 2005, L'objet du rituel, rites, technique et mythe en Nouvelle Guinée, *Hermès*, 43, 121-130.

60. Pascal B., 1669, *Pensées*

Il est une catégorie de rituels auxquels la sociologie a toujours donné une importance particulière, ce sont les rituels d'échange ostentatoire tels que le potlatch. Je pense pour ma part qu'ils ne peuvent pas être considérés comme une forme utilitaire d'échange, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas nous aider à construire une société qui donnerait moins de place à l'utilitarisme. En d'autres termes, Mauss ne pose pas les bases d'une sociologie anti-utilitariste, mais il apporte beaucoup à la compréhension des rituels identitaires qui permettent de souder les groupes, en les opposant aux autres dans un combat statutaire fondé sur la dette⁶¹.

« Dans les économies et dans les droits qui ont précédé les nôtres, on ne constate pour ainsi dire jamais de simples échanges de biens, de richesses et de produits au cours d'un marché passé entre les individus. D'abord, ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement, échangent et contractent. Les personnes présentes au contrat sont des personnes morales clans, tribus, familles, qui s'affrontent et s'opposent soit en groupes se faisant face sur le terrain même, soit par l'intermédiaire de leurs chefs, soit de ces deux façons à la fois. De plus, ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent. Enfin, ces prestations et contre-prestations s'engagent sous une forme plutôt volontaire, par des présents, des cadeaux, bien qu'elles soient au fond rigoureusement obligatoires, à peine de guerre privée ou publique. Nous avons proposé d'appeler tout ceci le système des prestations totales. Mais ce qui est remarquable dans ces tribus, c'est le principe de la rivalité et de l'antagonisme qui domine toutes ces pratiques. On y va jusqu'à la bataille, jusqu'à la mise à mort des chefs et nobles qui s'affrontent ainsi. On y va d'autre part jusqu'à la destruction purement somptuaire des richesses accumulées pour éclipser le chef rival en même temps qu'associé (d'ordinaire grand-

61. Mauss M., 1925, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, L'année Sociologique, Nouvelle série, 1. Texte repris dans Marcel Mauss, Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1950.

père, beau-père ou gendre). Il y a prestation totale en ce sens que c'est bien tout le clan qui contracte pour tous, pour tout ce qu'il possède et pour tout ce qu'il fait, par l'intermédiaire de son chef. Mais cette prestation revêt de la part du chef une allure agonistique très marquée. Elle est essentiellement usuraire et somptuaire et l'on assiste avant tout à une lutte des nobles pour assurer entre eux une hiérarchie dont ultérieurement profite leur clan. »

Maurice Godelier souligne ce point : ⁶²

« Mais Mauss soulignait aussi, ce que l'on oublie trop souvent, qu'il existe en fait deux types de prestations totales, les unes qu'il appelle « non agonistiques » et les autres « agonistiques » (du grec $\alpha\gamma\omega\nu$, le combat). Ces deux types de prestations ont chacune leur logique propre. Mais Mauss ne nous a presque rien dit sur la logique des prestations non agonistiques et a privilégié dans son livre l'analyse des dons agonistiques qu'il a nommés *potlatch*, empruntant le mot à la langue Chinook » (p. 74).

Mauss, passant en revue les pratiques de différentes sociétés met en évidence les principes qui les régissent : obligation de donner, obligation d'accepter, obligation de rendre.

Godelier transcrit ce type de réflexion dans la façon dont sont traités les objets. Les objets nous entourent, nous en consommons, nous en échangeons. Certains sont tellement personnels qu'ils semblent faire partie de nous. D'autres sont les symboles de certains groupes. Que faisons nous de ces objets ?

Pour Godelier, il y a trois formes d'échanges :

« Il me semble que, pour produire une société, il faut combiner trois bases et trois principes. Il faut donner certaines choses, il faut en vendre et en troquer d'autres et il faut toujours en garder certaines. Dans nos sociétés, vendre et acheter sont devenus l'activité dominante. Vendre c'est séparer complètement les choses des personnes. Donner, c'est toujours maintenir quelque chose de la personne qui donne dans la chose donnée. Garder c'est ne pas séparer les choses des personnes parce que dans cette union s'affirme une identité historique qu'il faut transmettre du moins jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la reproduire. C'est parce que ces trois opérations, vendre, donner et conserver pour transmettre, ne sont pas les mêmes que les objets se

62. Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, p.74

présentent selon ces trois contextes soit comme des choses aliénables et aliénées (des marchandises), soit comme des choses inaliénables mais aliénées (les objets de don), soit comme des choses inaliénables et inaliénées (par exemple les objets sacrés, les textes de loi.)» (p. 87)

Je traiterai donc de façon très différente ces sortes de dons ritualisés dont la fonction est d'affirmer le lien ou l'unité du groupe, même lorsqu'ils existent dans nos sociétés, qu'ils soient ostentatoires ou non et tout ce qui concerne l'échange a priori « non agonistique » qui est au fondement de la coopération. J'ai dit a priori car il est souvent bien difficile de faire le partage entre l'échange qui est d'abord un élément du lien social et bien peu un instrument de pouvoir et le don ou la prestation qui vise à prendre l'avantage sur celui qui reçoit. Il n'y a plus de potlatch dans nos sociétés mais Mauss rappelait malgré tout la persistance des obligations de donner, de recevoir et de rendre :

« Dans cette vie à part qu'est notre vie sociale, nous-mêmes, nous ne pouvons « rester en reste », comme on dit encore chez nous. Il faut rendre plus qu'on a reçu. La « tournée » est toujours plus chère et plus grande. Ainsi telle famille villageoise de notre enfance, en Lorraine, qui se restreignait à la vie la plus modeste en temps courant, se ruinait pour ses hôtes, à l'occasion de fêtes patronales, de mariage, de communion ou d'enterrement. Il faut être « grand seigneur » dans ces occasions. On peut même dire qu'une partie de notre peuple se conduit ainsi constamment et dépense sans compter quand il s'agit de ses hôtes, de ses fêtes, de ses « étrennes ».

L'invitation doit être faite et elle doit être acceptée. Nous avons encore cet usage, même dans nos corporations libérales. Il y a cinquante ans à peine, peut-être encore récemment, dans certaines parties d'Allemagne et de France, tout le village prenait part au festin du mariage; l'abstention de quelqu'un était bien mauvais signe, présage et preuve d'envie, de « sort ». En France, dans de nombreux endroits, tout le monde prend part encore à la cérémonie. En Provence, lors de la naissance d'un enfant, chacun apporte encore son oeuf et d'autres cadeaux symboliques. » (p.104)

C'est par le point de vue porté sur le don ou l'échange que nous ferons le partage.

Je vais prendre l'exemple des religions pour poursuivre cette réflexion. Je ne suis pas un spécialiste des religions et je poursuis ici mon exposé sous la forme

de l'essai, c'est-à-dire de la mise en relation d'hypothèses.

5.3 Un exemple d'affiliation, les religions

Les religions présentent un cas d'affiliation fort intéressant compte tenu de leur poids dans toutes les sociétés. Durkheim, propose cette définition dans « Les formes élémentaires de la vie religieuse » :⁶³

« Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent. »

et il ajoute

« Le second élément qui prend ainsi place dans notre définition n'est pas moins essentiel que le premier ; car, en montrant que l'idée de religion est inséparable de l'idée d'Église, il fait pressentir que la religion doit être une chose éminemment collective. »

Durkheim pointe ici un aspect essentiel des faits religieux ; Contrairement à ce que semblent penser beaucoup de croyants, il ne s'agit pas fondamentalement de représentations individuelles du monde mais d'un système complexe qui combine une communauté, généralement très vaste, des croyances, des mythes et des rituels associés à ces croyances et qui animent le système, qui en sont en quelque sorte la respiration.

La question de la définition de ce qu'est une religion ne va pas de soi. On connaît les débats autour de la différenciation des sectes et des religions.

Pour Dan Sperber⁶⁴, il n'y a pas d'universaux des représentations religieuses :

« La question [que vous posez] est alors la suivante : y a-t-il des chaînes causales caractéristiques de ce qu'on appelle des religions ? Ce n'est pas évident. Sans même prendre le point de vue naturaliste, il y a un scepticisme en anthropologie ou en sciences sociales de la religion à propos de l'existence autonome du phénomène religieux. Parler de religion permet, pour des raisons de commodité, de mettre ensemble des phénomènes qu'il est intéressant d'étudier ensemble, mais il y a peu de raisons de penser qu'il existe une composante

63. Durkheim E., (1912), Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie. Paris : Les Presses universitaires de France, 1968.

64. Sperber D., 2011, Entretien à ThéoRème

fondamentale de la vie sociale et culturelle qui serait la religion et qui serait reconnaissable et identifiable de la même manière dans toutes les cultures humaines. Le point de vue épidémiologique que je propose ne fait que renforcer ce scepticisme.»

Dans la préface qu'il a rédigée pour « Le fait religieux »⁶⁵, Jean Delumeau fait montre du même scepticisme. Constatant la grande diversité des systèmes religieux dans le monde, il écrit :

« Dialogue difficile pourtant , puisqu'il fait s'exprimer des religions du livre à côté de celles qui n'en ont pas. Ici il y a des sacrements, des clergés, des moines ; ailleurs ils sont absents. Là on est tendu vers le salut individuel, mais cette préoccupation est loin d'être universelle. Quant au bouddhisme, il enseigne que tout est illusion, tandis que pour le taoïsme, tout est réel. Dans ces conditions, notre entreprise peut-elle être autre chose qu'une cacophonie ? »

Richard Dawkins⁶⁶ propose une autre explication originale de l'émergence de la religion. Pour lui, elle dérive d'une nécessité fondamentale du point de vue de l'évolution et il pense que c'est la manière d'inculquer les règles aux enfants de façon à ce qu'ils s'intègrent au groupe et soient protégés. L'inculcation d'un discours sacré serait ainsi un effet pervers des pratiques de socialisation et des rites d'intégration au groupe.

« Mon hypothèse particulière concerne les enfants. Plus qu'aucune autre espèce, nous survivons grâce à l'expérience qu'ont accumulée els générations précédentes et pour que les enfants soient protégés et vivent dans de bonnes conditions, il faut que cette expérience leur soit transmise. [...] à tout le moins, il y aura un avantage sélectif pour les cerveaux d'enfants qui possèdent cette règle d'or : crois sans poser de questions, tout ce que disent les adultes autour de toi. Obéis à tes parents ; obéis aux anciens de la tribu, en particulier quand ils parlent sur un ton solennel et menaçant. [...] Mais le revers de l'obéissance en toute confiance est la crédulité aveugle. Son produit dérivé inévitable est la vulnérabilité aux infections par les virus de l'esprit. »

On retrouve l'idée de Padgett et Powell : l'autocatalyse des formes sociales se fait par l'apprentissage.

65. Delumeau J., (1993) Le fait religieux, Paris, Fayard

66. Dawkins R., 2006, The God Delusion, New York Houghton Mifflin Company. Traduction française, 2008, Pour en finir avec Dieu,, Robert laffont

Je suis alors incité à considérer un certain nombre de dimension des phénomènes d'affiliation que représentent les religions, sans pour autant considérer qu'ils sont des caractéristiques exclusives.

5.3.1 La sacralisation comme culture

Peter Berger⁶⁷ crée un lien constitutif entre l'humanité et le sacré à travers le langage.

« Pratiquement personne, même très éloigné du raisonnement sociologique serait prêt à nier que le langage est un produit humain. Chaque langage particulier est le résultat de la longue histoire de l'inventivité humaine, de l'imagination et même des caprices » (p.12)

« Il est possible de résumer la formation dialectique de l'identité en disant que l'individu devient ce à quoi il est assigné par les autres. On peut ajouter que l'individu s'approprie le monde dans la conversation avec les autres et en outre que son identité et le monde réel ne restent réels pour lui que tant qu'il peut continuer la conversation » (p.16)

« Le cosmos tel qu'il est représenté par la religion transcende et inclut l'homme. L'homme est confronté à un cosmos qui est une réalité puissante autre que lui-même. Pourtant cette réalité s'adresse à lui et positionne sa vie dans un ordre finalement porteur de sens. » (p.26)

« La dichotomie de la réalité entre sphères sacrée et profane interdépendantes est intrinsèque à l'entreprise religieuse. A ce titre, elle est évidemment importante pour toute analyse du phénomène religieux. » (p.26)

« Le cosmos sacré émerge du chaos et continue de se confronter à lui sous forme de son terrible contraire. Cette opposition du cosmos et du chaos s'exprime fréquemment dans une variété de mythes cosmogoniques. » (p26).

Ces quelques citations résument l'argumentaire de Peter Berger dont le propos est d'aborder le phénomène religieux comme un fait social. Le fait religieux s'exprime et prend forme dans les échanges ; il se définit par une séparation entre le profane et le sacré. Le sacré exprime une vision du monde qui donne un sens

67. Peter L. Berger, 2011 [1967], *The Sacred Canopy, Elements of a Sociological Theory of Religion*, New York, Open Road.

à la vie des hommes. Il en résulte que tout ce qui est essentiellement humain est ipso facto religieux ; la religion fait intrinsèquement partie de l'identité humaine. Chaque religion en sacralisant ses mythes s'impose donc dans l'identité de ses fidèles. La logique d'arène est fondamentale dans la religion. Il y a bien un intérieur et un extérieur. La frontière est définie par le respect de ce qui est sacré. De la même manière que Durkheim définit le groupe social par ce qu'il exclut, le crime, la religion se définit par ce qu'elle sacralise, c'est-à-dire ce qu'il est interdit de nier ou d'attaquer.

On peut faire l'hypothèse que, sur les bases rituelles qui ont pu très tôt intégrer le culte des anciens et des morts, se sont greffés, petit à petit des aspects d'explication du monde. C'est ainsi que les mythes en Afrique ou au Brésil donnent des explications de l'origine du monde, mais ceci n'est pas vrai pour toutes les religions ; avec le Shinto par exemple, on est face à une religion animiste où il y a beaucoup de divinités, de rituels qui s'exercent soit dans le cadre domestique soit dans les temples, mais la question de la création n'est pas centrale ⁶⁸

En fait la notion de mythe est difficile à définir car son contenu est assez controversé. Elle a surtout été utilisée et définie par des disciplines différentes (anthropologie, sociologie, philosophie, psychanalyse...). Francis Affergan écrit ainsi ⁶⁹ :

«En premier lieu le mythe sert à expliquer, à l'aide de catégories cognitives universelles, comme la mort, la naissance, la maladie, la foi, la peur, des phénomènes dont l'instabilité et les variations contradictoires les rendraient à tout jamais opaques. En deuxième lieu le mythe représente sur une scène symbolique, le monde ou l'univers qui, par leur complexité et leur étendue, n'auraient autrement aucune chance d'être saisis par un esprit fini et imparfait. En troisième lieu, le mythe projette au dehors l'économie interne de l'inconscient humain : ses rêves, ses fantasmes, ses désirs inassouvis, ses pulsions. Plus spécifiquement la relation entre le mythe et la pulsion dans laquelle il puise et qu'à la fois il expulse, a été étudiée par tout le courant psychanalytique culturaliste. Enfin le mythe valide et légitime des institutions politiques ou religieuses en les présentant comme des instances normatives dans lesquelles il devient fondé de

68. Delumeau J., (1993), *Le fait religieux*, Paris, Fayard

69. Affergan Francis, 2005, Article mythe et mythologies, in M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui, Valade B., *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris , PUF.

croire. Il permet, par voie de conséquence de maintenir une cohésion sociale, en exhibant toujours la possibilité pour celle-ci, par essence labile, de retourner au chaos d'où elle émerge.»

C'est là une vision fonctionnaliste du mythe ; il est construit pour répondre à des besoins, des attentes d'explication de la mort, de la maladie et des événements qui perturbent au quotidien l'existence des humains.

Claude Levi Strauss rapproche les mythes de la question du temps :

« Un mythe se rapporte toujours à des événements passés, « avant la création du monde » ou « pendant les premiers âges » en tout cas « il y a longtemps ». Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements censés se dérouler à un moment du temps forment une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au présent et au futur⁷⁰. »

Dans nos esprits d'occidentaux, la science va de soi. Elle est récente mais elle explique de plus en plus de choses ; on nous apprend à l'école à manipuler des concepts abstraits comme la température, l'accélération ou la pression atmosphérique. Pourtant bien des choses demeurent incomprises, à commencer par le fonctionnement de notre propre cerveau et la nature de la conscience. C'est pourtant bien cette conscience, produit de l'évolution de notre cerveau qui conduit les hommes à s'interroger sur leur existence, sur leur place dans l'univers et sur le temps, à travers la perception de la vie et de la mort. Les hommes naissent et meurent et leur temps de vie est compté. Mais ils voient bien que le monde, l'univers a une durée beaucoup plus longue et, puisque tous les phénomènes que notre cerveau a eu à connaître ont un commencement et une fin, qu'eux-mêmes ont des parents et des enfants, la question se pose aussi pour l'univers ; a-t-il un commencement ? Aura-t-il une fin ? A-t-il été créé ? Nombreux sont les mythes qui proposent une réponse à cette question.

Dans certaines religions il y a un créateur, une divinité créatrice. Mais la question du temps devient centrale car le temps ne nous est accessible que par la mise en parallèle de différents processus, la succession des jours et des nuits, des années, les battements du cœur etc. Le temps n'existe que s'il y a un univers, c'est un élément de la représentation de l'univers, alors, comment poser la question de la création de l'univers et d'un « avant l'univers ». Il y a là une contradiction logique qui pose question et ce ne sont pas seulement les physiciens modernes qui se la posent ; Augustin, (Saint Augustin) se la posait

70. Levi Strauss Claude, (1958/74), *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon, p. 231.

déjà dans les Confessions : « Le temps, bien sûr je sais ce que c'est, mais si on me demande d'expliquer, alors je ne sais plus ». Dans un dialogue avec Dieu, il précise sa question :

« D'où serait venu ce cours des siècles sans nombre dont vous n'eussiez pas été l'auteur, vous l'auteur et le fondateur des siècles. Quel temps eut pu être sans votre institution ? Et comment se fût-il écoulé ce temps qui n'eut pu être ? Puisque vous êtes l'artisan de tous les temps, si l'on suppose quelque temps avant que vous eussiez créé le ciel et la terre, pourquoi donc prétendre que vous demeuriez dans l'inaction ? Car ce temps même était votre ouvrage, et nul temps ne pouvait courir avant que vous eussiez fait le temps. »

Apporter une réponse à cette question suppose nécessairement une explication décalée par rapport à ce qui constitue notre connaissance du monde concret.

La référence à Dieu est une solution mais elle ne résout pas la contradiction. Comme le dit Augustin :

« Vous avez fait tous les temps, et vous êtes avant tous les temps, et il ne fut pas de temps ou le temps n'était pas ».

Dieu crée le temps et existe en dehors du temps. C'est évidemment mystérieux. Dans les religions monothéistes, l'unique Dieu a d'autres caractéristiques contre-intuitives du même type, il est omniprésent, omniscient etc. Mais il n'y a pas un dieu dans toutes les religions et parfois les divinités sont dans l'univers et ne peuvent donc pas l'avoir créé. Les ethnologues nous rapportent une quantité infinie et variée de réponses à cette question.

5.3.2 L'interprétation autopoïétique

Pascal Boyer qui considère, comme je le fais ici, que l'évolution est pertinente pour comprendre le fonctionnement du cerveau, conçoit celui-ci comme un système dédié à produire des interprétations de l'environnement et donc des mythes :

« La perception et la compréhension de l'environnement demande des capacités d'inférence et d'imagination concernant les objets qui nous entourent. Le cerveau est composé de systèmes spécialisés qui produisent des inférences sous différents points de vue. Les objets appartenant à différentes catégories ontologiques activent différents pans de ces systèmes spécialisés. [...] Les systèmes d'inférence créent

en nous des attentes pour articuler des indices présents dans notre environnement et produire des inférences spécifiques à partir de notre environnement ». ⁷¹

On pourrait donc voir le cerveau comme disposant d'un grand nombre de mécanismes et de schémas interprétatifs. Il serait apte à reconnaître et à interpréter les objets en fonction de catégories ontologiques, concrètes (qui décrivent les objets) et abstraites. Boyer remarque alors que les concepts religieux ou les mythes combinent en fait des éléments qui servent à interpréter des phénomènes réels mais en introduisant une information contre intuitive. Par exemple, une montagne sacrée se nourrit et l'on doit lui faire des offrandes. Une statue représentant un saint peut entendre une prière. Une femme vierge peut enfanter. Un homme peut monter au ciel. Des Dieux peuvent prendre différentes apparences. Il y a donc au départ des éléments appartenant à des catégories ontologiques normales mais il s'y introduit une information contre intuitive qui rend le message décalé.

Dès lors, les mythes ne s'expliquent pas seulement par leur nécessité; ils sont le résultat d'un fonctionnement du cerveau qui produit un autre type de réponse que ce qu'il produit d'habitude. Ces interprétations sont produites tout simplement parce que le cerveau est apte à les produire. Ce sont des interprétations décalées mais compatibles avec ce que notre cerveau peut faire. C'est une manipulation à partir des catégories d'analyse existantes.

Mais ces mythes correspondent à certaines attentes. Ils violent les attentes issues des catégories ontologiques mais ils en respectent d'autres. Ils rendent en effet explicables des phénomènes qui ne le sont pas dans les catégories habituelles lorsqu'elles sont combinées en fonction des attentes. Les concepts religieux et les mythes ne servent pas à expliquer l'univers, ils rendent les mystères acceptables.

On retrouve les intuitions de Wittgenstein. Les limites du monde que l'on peut imaginer sont les limites de ce que le langage permet de construire.

Boyer note cependant que tout ce qu'il serait possible d'engendrer comme mythes et comme modèles supra-naturels n'apparaît pas. Le catalogue des modèles surnaturels est limité.

« Les gens construisent des concepts dans un sens qui active le plus leurs système d'inférence et produisent la plus riche famille d'inférences avec le plus petit effort cognitif ».

Y a-t-il alors quelque chose de commun dans tous ces efforts de compréhension du monde ?

71. Boyer P., 2002, Religion explained, Vintage, Random House.

Posons donc que le premier fondement du sens religieux est un résultat de la nécessité de concrétiser par des rites fondés sur des objets, des individus ou des mythes, l'impérieuse nécessité d'appartenance à un groupe. Les rites d'appartenance au groupe sont ainsi plus fondamentaux que l'aspect cognitif, parce qu'ils traduisent directement la prééminence de l'affiliation qui est issue de la nécessité incontournable de vivre en groupe.

Si l'on suit l'explication de Boyer, il y a un processus de création de ce qu'il appelle les faits religieux, mais ce processus peut donner un grand nombre de produits, d'autant plus variés qu'ils sont merveilleux. Ainsi, c'est moins le contenu cognitif du mythe qui importe que le rapport entre le récit et celui qui y croit. Or ce rapport est socialement construit sur le mode du sacré. Les mythes fondateurs d'une religion ne sont pas contestables, ils ont les caractères de la vérité. Dès lors le phénomène religieux crée des groupes qui s'opposent sur l'interprétation de ce qui est sacré ; or ce qui est sacré, si l'on suit Peter Berger fait partie de leur identité. Donc ne pas sacraliser les mêmes choses revient à mettre en question l'identité même des fidèles.

Nous pouvons donc dire que pour qu'il y ait émergence d'une religion, quatre éléments sont nécessaires :

- Une communauté dont les gens se reconnaissent membres et s'inter-reconnaissent entre eux,
- Un ensemble de rituels qui conforte cette affiliation et qui crée l'intégration du groupe,
- Un système cognitif composé de faits mythiques ou religieux du type de ceux définis plus haut, qui permet de rendre acceptable ce qui est inexplicable.
- La sacralisation de ce système de mythes.

Mais ces critères ne définissent peut-être pas que les religions.

Sous cet angle, on peut s'interroger sur la place de la science. La science elle-même fonctionne sous de nombreux aspects comme une religion dans notre société. Elle produit des faits de science qui sont acceptables par notre cerveau mais qui souvent sont contre-intuitifs : La terre tourne autour du soleil alors que c'est l'inverse que l'on voit ; les humains d'aujourd'hui sont des aléas biochimiques issus d'une longue évolution, ce qui est intrinsèquement déstabilisant ; le temps que peut mesurer un observateur dépend de la vitesse à laquelle il se déplace etc.

L'épistémologue Gilles Gaston Granger écrit : «La science revêt cet aspect existentiel de mythe dans nos consciences et dans nos mœurs»⁷²

Mais il y a une différence essentielle : les propositions scientifiques ne sont pas sacralisées, c'est même tout le contraire en théorie puisque le principe de la production scientifique est la mise en cause des résultats acquis par la confrontation aux résultats de nouvelles expériences.⁷³

Le lien entre le phénomène religieux et la communication est aussi au centre de la conception de Niklas Luhmann⁷⁴ :

« Il est évident que les définitions de la religion sont inséparables d'un point de vue religieux et que cela représente invariablement la propre religion de celui qui propose la définition. Au lieu de se poser des questions sur l'essence de la religion, on peut aussi se demander comment les religions décrivent la religion »

« Plus la diversification des formes de foi progresse dans tous les niveaux du raffinement intellectuel, plus la diversité de ces formes devient un argument pour rejeter le contrôle externe. Pour le sociologue, les auto descriptions du système sont des opérations qui, comme toutes les autres opérations contribuent à son autopoïèse »

A travers ces différents points de vue, il apparaît que la religion n'est pas un phénomène social dont il faut chercher à définir l'essence mais une forme émergente, autopoïétique qui se définit nécessairement contre le système qui l'englobe et contre les autres formes religieuses.

Il y a donc au moins deux raisons essentielles pour faire du phénomène religieux un exemple archétypique de l'attracteur d'affiliation.

- En tant que forme autopoïétique, elle émerge nécessairement d'un groupe d'affiliation qui la fait naître,

- Comme revendiquant l'explication même de l'existence de l'homme dans le monde, elle est partie intégrante de l'identité humaine de ceux qui s'en recon-

72. Granger Gilles Gaston, Klaus G., (1967), *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier.

73. Cependant la science nourrit en particulier cette dimension du mythe prométhéen que l'homme peut dominer la nature. Jusqu'au dix-huitième siècle, en effet, l'homme subissait la nature dans la plupart des circonstances de sa vie. Il n'avait pas de moyen de lutter contre les épidémies, contre la dureté des travaux qui lui permettaient de survivre. Avec la découverte de l'énergie puis avec les progrès de la connaissance et l'essor des techniques, s'est imposée l'idée que l'homme pouvait domestiquer la nature la mettre à son service et cette idée est encore, au moins dans l'esprit des occidentaux, très présente. La pensée écologique qui défend le principe d'une vie respectueuse de la nature n'est pas généralement acceptée jusqu'au point de changer les comportements. C'est un peu comme une religion qui a ses rites et son explication du monde mais cette religion qui sacralise la nature n'a pas encore réussi à détrôner celles qui sont les plus compatibles avec le bien être induit par la technique.

74. Luhmann N., 2013 [2000], *A systems theory of religion*, Stanford, Stanford University Press

naissent les fidèles.

Le fait religieux est donc un des arguments forts pour revendiquer l'existence d'un attracteur d'affiliation. C'est pourquoi je l'ai pris comme exemple, sans pour autant revendiquer une expertise particulière sur le champ religieux. Je m'appuie simplement sur la façon dont des sociologues analysent ce phénomène.

Toutes les affiliations émergent d'un contexte global en créant leur propre identité contre le chaos de ce système global : « L'autonomie autopoïétique suppose l'inclusion de la négation du système environnant dans ce système lui-même »

6 Solidarité, coopération, échange

6.1 La coopération, un acquis de l'évolution

Dans « A Cooperative Species »⁷⁵, Bowles et Gintis justifient l'apparition de la coopération par la nécessité de la solidarité pour survivre dans un univers hostile :

« En bref, les humains sont devenus l'espèce coopérante qu'elle est parce que la coopération a été hautement profitable aux membres du groupe qui la pratiquent et que nous avons été capables de construire des institutions qui minimisent les désavantages de ceux qui mettent en application des préférences sociales et qui se trouvent en compétition avec d'autres membres du groupe, par l'augmentation des avantages sociaux associés aux hauts niveaux de coopération. Ces institutions ont proliféré parce que les groupes qui les ont adoptées ont conforté les hauts niveaux de coopération intragroupe, ce qui, en retour a favorisé la survie du groupe, en tant qu'entité biologique et culturelle contre les dangers environnementaux, militaires et autres. »

Pour eux, le problème n'est pas de savoir comment des individus égoïstes peuvent être amenés à agir dans un sens prosocial, mais plutôt comment l'évolution génétique et culturelle a produit une espèce dont beaucoup de ses membres sont capables de faire des sacrifices pour promouvoir des normes éthiques et pour aider les autres. Pour eux l'évolution des émotions est essentielle. Elles conditionne l'émergence des normes sociales et de l'éthique.

75. Bowles S., Gintis H., A cooperative Species, Princeton, Princeton University Press, 2011

Ils développent plus précisément deux propositions :

1- « Les gens coopèrent non seulement pour des raisons d'intérêt personnel mais aussi parce qu'ils sont sincèrement concernés par le bien être des autres. Ils tentent de faire respecter des normes sociales et des valeurs en se comportant de façon éthique pour leur propre compte. Pour la même raison, ils punissent ceux qui exploitent le comportement coopératif des autres. Contribuer au succès d'un projet commun pour le bénéfice de son groupe, même au prix d'un coût personnel induit des sentiments de satisfaction de fierté et même d'euphorie. Ne pas le faire est souvent source de honte ou de culpabilité. »

Ces auteurs dépassent donc le raisonnement formel et adoptent l'idée que les comportements nécessairement coopératifs ont induit au cours du temps un véritable attracteur éthique.

2- « Nous avons acquis ces bons sentiments parce que nos ancêtres vivaient dans des environnements à la fois naturels et construits socialement, dans lesquels les groupes d'individus prêts à coopérer et à promouvoir des normes éthiques avaient de meilleures chances de survivre et de s'étendre que les autres, ce qui a permis à ces motivations prosociales de proliférer. »

Les exemples qu'ils citent sont nombreux : les échanges de biens, le paiement de l'impôt pour financer des services publics, la production coopérative, les institutions d'organisation collective, le fait de voter, de manifester et d'adhérer à des normes contribuant au bien-être collectif etc.

Ils repartent des modèles d'interaction dyadique répétée dans lesquels la coopération peut s'installer entre des partenaires qui commencent par coopérer puis adoptent la même action que le partenaire (c'est la stratégie donnant-donnant ou tit-for-tat). Si la série des interactions est suffisamment longue, alors un équilibre coopératif s'installe. Dans ce cas les individus coopèrent de façon à cultiver leur réputation de coopérateur. Ces constats répétés conduisent à l'émergence de règles et de rôles sociaux.

Si les conditions de vie dues à l'environnement sont très dures ou si l'on est en situation de guerre, le groupe qui a intégré le plus de coopération et de comportements prosociaux gagne. Dans ces conditions, la coopération est le seul moyen de survivre. C'est pourquoi, la compétition, la guerre et la lutte

contre l'environnement sont essentiels à prendre en compte pour comprendre l'émergence de la coopération.

La coopération au sein du clan serait donc un gage de survie du clan lui-même. Il est assez naturel de penser que l'esprit de coopération dans un groupe est le produit de l'évolution du cerveau qui au cours de l'histoire longue a expérimenté les résultats des différentes stratégies ou si l'on préfère le résultat d'une forme de sélection qui a avantage ceux qui choisissaient ce type de stratégie. On est loin du modèle de l'acteur rationnel individualiste.

De la communication vient aussi l'idée du partage (Sloan Wilson) :

« Différentes expériences montrent que le mental humain est fondamentalement préparé pour le partage. Si nous n'avions pas d'intention et d'attention partagée, nous ne pourrions pas faire quelque chose d'aussi simple que de centrer notre attention sur un objet d'intérêt mutuel et nous pourrions beaucoup moins partager nos comportements et nos représentations symboliques. Heureusement, partager a fait partie de notre environnement social pour une période suffisamment longue que cela est devenu génétiquement intégré dans notre cerveau, si fortement et inconsciemment que nous sommes incapable de le reconnaître comme un partage, sauf à l'étudier scientifiquement ⁷⁶. »

Dès lors, contrairement à ce que laisse supposer le terme d'acteur rationnel tel qu'il est défini en général, il est rationnel pour un acteur de prendre en considération aussi bien son intérêt égoïste que la nécessité pour lui de collaborer avec les autres car son intérêt passe par cette coopération mais aussi parce que la coopération est devenue un attracteur. La théorie de l'acteur rationnel doit donc se consacrer à expliquer les arbitrages entre ce qui serait dicté par un choix purement égoïste et ce qu'inspire l'attracteur de coopération.

Le fait que nous soyons des individus biologiques dotés d'une autonomie d'action a fortement influencé la façon dont nous sommes naturellement conduits à envisager nos actions et nos réactions aux actions de ceux qui nous entourent. Nous les concevons comme des décisions fondées sur des choix déterminés par nos préférences, même si les philosophes nous ont appris à composer avec nos désirs et à prendre en compte ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.

76. Sloan Willson D., 2007, Evolution for Everyone, Delta.

Si l'on reprend cette manière courante de voir les choses, nous ferions implicitement l'hypothèse qu'il existe un état de nature commun à tous les humains, qui oriente nos comportements. C'est en particulier ce que pose Thomas Hobbes (*Léviathan*, première partie, chapitre XIII) :

« La Nature a fait les hommes si égaux pour ce qui est des facultés du corps et de l'esprit que, quoi qu'on puisse trouver parfois un homme manifestement plus fort corporellement, ou d'un esprit plus vif, cependant, tout compte fait, globalement, la différence entre un homme et un homme n'est pas si considérable qu'un homme particulier puisse de là revendiquer pour lui-même un avantage auquel un autre ne puisse prétendre aussi bien que lui. Car, pour ce qui est de la force du corps, le plus faible a assez de force pour tuer le plus fort, soit par une machination secrète, soit en s'unissant à d'autres qui sont menacés du même danger que lui-même.[...]

De cette égalité de capacité résulte une égalité d'espoir d'atteindre nos fins. Et c'est pourquoi si deux hommes désirent la même chose, dont ils ne peuvent cependant jouir tous les deux, ils deviennent ennemis; et, pour atteindre leur but (principalement leur propre conservation, et quelquefois le seul plaisir qu'ils savourent), ils s'efforcent de se détruire ou de subjuguier l'un l'autre. Et de là vient que, là où un envahisseur n'a plus à craindre que la puissance individuelle d'un autre homme, si quelqu'un plante, sème, construit, ou possède un endroit commode, on peut s'attendre à ce que d'autres, probablement, arrivent, s'étant préparés en unissant leurs forces, pour le déposséder et le priver, non seulement du fruit de son travail, mais aussi de sa vie ou de sa liberté.[...]

Par là, il est manifeste que pendant le temps où les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les maintienne tous dans la peur, ils sont dans cette condition qu'on appelle guerre, et cette guerre est telle qu'elle est celle de tout homme contre tout homme. »

Divers auteurs, et en particulier Jean-Daniel Reynaud ont traduit cette hypothèse de l'état de nature dans les termes de la théorie des jeux, sous la forme du Dilemme du prisonier :

« La formulation que nous avons donnée fait ressortir que le paradoxe de Hobbes est une forme, peut-être la plus intéressante,

du dilemme des prisonniers. »⁷⁷

Bien que cette assimilation soit parfois contestée,⁷⁸ il me paraît intéressant de reprendre cette hypothèse, en l'inscrivant dans l'histoire longue et en considérant que la multiplication des expériences au cours du temps ait pu favoriser l'émergence d'autres bases du comportement fondées sur la confiance.

Revenons donc tout d'abord sur les présupposés qui servent de fondement à ce raisonnement.

6.2 Le principe de l'individualisme méthodologique

L'individualisme méthodologique est un principe qui pose que les phénomènes sociaux doivent être expliqués par les comportements individuels. L'application la plus manifeste de ce principe est la théorie micro-économique classique. On observe en effet depuis le 18^e siècle l'émergence puis un quasi monopole de cette théorie qui se fonde sur un « homo œconomicus » qui ignore l'idée de solidarité. On voit se développer également une théorie de l'acteur rationnel et une théorie des jeux qui se fondent sur l'idée d'un acteur individuel défini à l'opposé de l'idée de solidarité.

Considérons la définition donnée par Cahuc⁷⁹ (1993) du modèle microéconomique :

« En économie, le principe de rationalité signifie que les individus agissent en utilisant au mieux les ressources dont ils disposent, compte tenu des contraintes qu'ils subissent. Cette définition appelle trois commentaires. Tout d'abord l'individu est rationnel, ou encore l'homo œconomicus, est égoïste : il tient compte uniquement de son propre intérêt. Il constitue en outre une unité de décision autonome : son comportement n'est pas déterminé par des habitudes sociales consciemment ou inconsciemment assimilées. Son comportement est défini indépendamment de toute contrainte macro-sociale. La définition de la rationalité est donc a-historique. Enfin l'individu rationnel est maximisateur, il effectue des choix qui maximisent sa satisfaction. »

77. J.-D. Reynaud, *Les règles du jeu, l'action collective et la régulation sociale*, Paris, A. Colin, 1997, note p. 17.

78. Parmentier M., 2010, « Hobbes, la coopération et la théorie des jeux », *Methodos* [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 07 avril 2010, consulté le 17 août 2013. URL : <http://methodos.revues.org/2380> ; DOI : 10.4000/methodos.2380

79. Cahuc P., 1993, *La nouvelle micro-économie*, Paris : La Découverte

D'où vient un tel point de départ et pourquoi cette théorie a-t-elle pu devenir hégémonique en économie et tenter les sociologues. C'est qu'elle permet de répondre à un certain nombre de questions que se posent les économistes et les sociologues et qu'elle permet de définir des modèles explicatifs simples et puissants, qui débouchent sur des équilibres.

Divers auteurs ont particulièrement cherché à fonder leur sociologie sur des bases voisines, Raymond Boudon, James Coleman par exemple. Leurs axiomes se démarquent assez nettement du principe énoncé par Cahuc, ce qui peut être interprété comme une tentative pour respecter l'idée défendue par Polanyi puis par Granovetter, d'encastrement des comportements économiques dans la réalité sociale.

Je m'appuie ici sur la présentation qu'en fait Boudon⁸⁰.

L'ensemble des théories repose sur un ensemble d'axiomes. En voici une présentation simplifiée :

P1- Tout phénomène social repose sur la combinaison d'actions, de croyances ou d'attitudes individuelles.

P2- Comprendre les actions, les croyances et les attitudes d'un acteur, c'est reconstruire le sens qu'elles ont pour lui.

P3- Les causes des actions ou des croyances du sujet résident dans le sens qu'il leur donne c'est-à-dire dans les raisons qu'il a de les adopter.

P4- Le sens de l'action pour l'acteur réside toujours dans les conséquences pour lui de ces actions (utilitarisme).

P5- L'acteur s'intéresse exclusivement aux conséquences des actes qui le concernent dans ses intérêts (égoïsme).

P6- L'acteur privilégie les actions dans lesquelles le bilan bénéfices/coûts est le meilleur.

Les trois premiers axiomes définissent ce que Boudon appelle le modèle rationnel général. Si l'on considère l'ensemble des six axiomes, on définit la théorie du choix rationnel qui est assez directement inspirée de la théorie économique.

Mais on doit noter certains des paradoxes que la théorie du choix rationnel ne parvient pas à résoudre.

Prenons l'exemple du paradoxe électoral. Il se fonde sur l'idée que tout citoyen devrait considérer que son vote a très peu de chance d'influencer le résultat final de l'élection. Or ce vote a un coût, si minime soit-il. Dans ces conditions, pourquoi voter ? La décision de voter n'apparaît pas rationnelle. Diverses expli-

80. Boudon R., 2002, Raisons, bonnes raisons, Paris, PUF.

cations ont été proposées. En particulier une réponse du type pari de Pascal : le citoyen se conduirait comme s'il prenait, pour un faible coût, une assurance contre un risque qu'il estimerait élevé d'un résultat qui ne lui convient pas. Mais l'explication n'apparaît pas totalement convaincante à bien des analystes, (cf par exemple Boudon, 2002). Il semble en revanche que si nous expliquons la participation au vote comme beaucoup d'autres comportements par la priorité de l'affiliation à un groupe et par l'incitation à adopter prioritairement les comportements qui vont dans le sens de la fidélité à l'affiliation, l'explication est beaucoup plus convaincante.

Les adeptes de la théorie de l'action rationnelle ne méconnaissent pas l'importance du temps dans l'issue des jeux qu'ils considèrent, mais les axiomes de départ ne laissent aucune place à l'évolution des préférences individuelles des acteurs. Pourtant les exemples sont nombreux de cas où une telle évolution est indissociable du processus de contrôle qui régule le cercle. La palabre, en Afrique n'est pas la recherche d'un accord collectif sur le principe de l'acteur rationnel, elle est la recherche d'un accord pour maintenir la cohésion du groupe. C'est une identité forgeant sa propre cohésion.

En fait, l'abandon des axiomes P4, P5 et P6 permet de définir une théorie plus souple, que Boudon appelle le Modèle rationnel général, dans lequel on peut faire intervenir la diversité des croyances et des rationalités des individus.

La question est donc complexe et nous ne pouvons pas renvoyer dos à dos une vision de l'acteur entièrement définie par ses appartenances et une autre vision du type acteur rationnel. L'explication dépend du contexte et c'est bien souvent une combinaison des deux points de vue qui se révèle pertinente. On retrouve ainsi le point de vue de Boudon qui met en avant les « bonnes raisons » de l'acteur. Harrison White a lui aussi un point de vue nuancé :⁸¹ :

«Il est absurde de prendre la théorie du choix rationnel comme fondement d'une théorie générale de l'organisation sociale. Il est tout aussi absurde de critiquer chaque approximation particulière qu'elle utilise, puis de se référer à la critique comme une théorie institutionnelle. Toute théorie est simplificatrice; une théorie scientifique simplifie pour découvrir de nouveaux phénomènes. La théorie du choix rationnel a mis au jour des phénomènes nouveaux et notre tâche est dorénavant de déterminer les contextes dans lesquels elle est productive.»

81. White H. C., 2011[1992], Identité et contrôle, Paris, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Quant au jugement de Sen, qui ne porte lui, que sur la théorie économique classique, il est sans appel⁸² :

« L'homme purement économique est à vrai dire un demeuré social. La théorie économique s'est beaucoup occupée de cet idiot rationnel drapé dans la gloire de son classement de préférences unique et multifonctionnel. Pour prendre en compte les différents concepts relatifs à son comportement, nous avons besoin d'une structure plus complexe (p.105)

Les efforts qui ont été faits par les chercheurs pour sauver le modèle de l'acteur rationnel sont extraordinairement nombreux, à commencer par ceux de Simon qui proposa la rationalité limitée dans son *Models of Man*⁸³. Lindenberg reprit les analyses de Coleman pour proposer le modèle de la rationalité sociale (RREEMM)^{84 85}. La tentative de Lindenberg étant sans doute celle qui introduit le plus directement l'idée d'un acteur complexe, sur lequel le contexte pèse de tout son poids. Il développe ainsi l'idée que cet acteur peut être frappé de myopie, c'est à dire devenir incapable de prendre conscience des conditions réelles du contexte, ce qui le conduit à des décisions qu'on peut analyser comme « irrationnelles », au sens de la théorie de l'acteur rationnel.

6.3 Le principe de donnant-donnant (tit for tat) comme mécanisme de découplage

L'économie, la théorie des jeux et la sociologie de l'acteur rationnel proposent donc une recherche d'explication des comportements individuels fondée sur l'hypothèse d'un comportement très individualiste, guidé par la recherche de l'intérêt personnel. On ne peut pas, sans examen complémentaire, jeter, comme on dit, l'enfant avec l'eau du bain. Il y a de bonnes raisons de penser que cette hypothèse est excessive mais si l'on veut donner à la coopération un rôle aussi important qu'à la défense de ses intérêts dans la rationalité de l'acteur, il faut expliquer la genèse de cette coopération et en particulier le passage de la recherche de l'intérêt individuel à la coopération. Robert Axelrod a précisément

82. Sen A., 2005, *Rationalité et liberté en économie*, Paris, Odile Jacob.

83. Simon H. A., 1957, *Models of Man : Social and Rational*. New York : John Wiley and Sons, Inc.

84. Lindenberg S., 2003, Coleman et la construction des institutions : Peut-on négliger la rationalité sociale? *Revue Française de Sociologie*, 44-2, 357-373.

85. Lindenberg S., 2001, Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality), *Journal of Management and Governance*, 5(3), 239-251.

traité cette question dans son livre : *The evolution of cooperation*⁸⁶. Il pose la question de la manière suivante : « Under what conditions will cooperation emerge in a world of egots without central authority ? »

Il part du cas simple connu sous le nom de dilemme du prisonnier qui suppose une situation d'interaction entre deux personnes avec des conditions qui peuvent surprendre au premier abord mais qui se révèlent pouvoir servir de modèle à des situations extrêmement générales.

On peut penser à deux personnes qui doivent s'entraider pour une tâche donnée, réfection d'un appartement par exemple. Si les deux travaillent, le chantier avance vite et chacun y gagne. Si aucun ne fait d'effort, rien n'avance. Si A travaille et que B se repose, le résultat est mauvais pour A et très bon pour B et inversement.

On peut aussi rapprocher de ce modèle, une transaction commerciale. Il y a un acheteur et un vendeur. Il y a négociation sur le prix et sur la qualité du produit. Si les deux respectent les conditions de l'accord, que le vendeur fournit un produit de qualité conforme et que l'acheteur paye le prix convenu en temps et en heure, il y a un bénéfice pour les deux partenaires. Mais si le vendeur fournit un produit de mauvaise qualité alors que l'acheteur l'a payé, ce dernier est très désavantagé alors que le vendeur y gagne. Si l'acheteur refuse de payer un produit de bonne qualité, la situation est inversée. Si le vendeur fournit un mauvais produit et que l'acheteur refuse de payer, la situation est mauvaise pour les deux et la transaction est impossible.

Les tribunaux sont encombrés d'affaires de ce type, en particulier dans le domaine du bâtiment. Mais on connaît aussi tous des cas de couples dont les conjoints se séparent de façon très conflictuelle et qui refusent toute forme de concession à leur partenaire devenu leur adversaire alors qu'un accord amiable serait profitable aux deux. Ces situations engendrent des procédures judiciaires qui peuvent être très longues et très coûteuses. Ces exemples concernent des particuliers mais on voit bien que le modèle peut représenter des transactions entre entreprises, par exemple entre sous-traitant et donneur d'ordre ou même des échanges entre États.

Dans une situation de ce type, chacun cherche à empêcher le partenaire de prendre l'avantage en n'apportant pas sa propre contribution et en profitant quand même du résultat.

Soit A et B les deux partenaires. On résume le cadre de l'interaction dans le

86. Axelrod R., 2006, *The Evolution of Cooperation*, Basic Books.

tableau suivant.

		B	
		Coopération	Défection
A	Coopération	bon/bon	très mauvais/très bon
	Défection	très bon/très mauvais	nul/nul

Chaque acteur peut coopérer loyalement ou chercher son avantage personnel (défection). Dans chaque case, on indique le résultat pour A suivi du résultat pour B.

Si les deux coopèrent, le résultat est bon pour chacun (comme on dit, c'est gagnant-gagnant). Si les deux font défection, c'est-à-dire s'ils cherchent leur avantage sans tenir compte de ce que fait l'autre, il n'y a pas de transaction, c'est-à-dire que le résultat est nul pour les deux. Si l'un des deux, B par exemple, décide de ne pas coopérer alors que A maintient sa collaboration, A est évidemment très désavantagé et B récupère tous les bénéfices. Même chose symétriquement.

Si la transaction n'a lieu qu'une fois, il est difficile d'imaginer une solution générale. Chacun des partenaires peut avoir intérêt à choisir la position qui l'avantage au détriment de l'autre et on se trouve dans le cas où le résultat est nul pour les deux. Mais cela suppose évidemment qu'ils ne négocient pas réellement avant l'opération. Les théoriciens des jeux et en particulier Axelrod ont mis en évidence qu'une solution émerge si la situation se répète indéfiniment. Dans ce cas, chaque joueur doit collaborer a priori et faire défection dès que l'autre le fait. Il est en effet plus avantageux d'avoir un résultat nul qu'un très mauvais. C'est la stratégie du donnant-donnant (TIT for TAT). Ce résultat est connu sous le nom de « Folk theorem », ce qui se traduit parfois par « théorème de tout le monde », il s'exprime dans la première proposition d'Axelrod qui peut se traduire ainsi :

« Si vous n'envisagez pas de rencontrer une nouvelle fois l'autre personne et si vous vous souciez peu des résultats futurs, alors, vous pouvez aussi bien choisir la défection maintenant et ne pas vous soucier des conséquences pour l'avenir ⁸⁷ »

Axelrod procède par simulation des stratégies. Il en tire plusieurs conclusions. Sa seconde proposition peut se traduire ainsi :

« Si chacun, dans une population coopère avec chaque autre et que chacun utilise la stratégie du donnant-donnant, aucun n'a in-

87. Axelrod R., 2006, The Evolution of Cooperation, Basic Books.

térêt à choisir une autre stratégie pourvu que le futur prenne une importance suffisante pour masquer le présent . » (p.59)

Axelrod montre aussi que si dans une communauté, la règle est la défection, c'est-à-dire le choix de l'intérêt strictement individuel et immédiat, alors il est très difficile pour un individu d'imposer la stratégie alternative donnant-donnant. Néanmoins, si un petit groupe intervient dans cette communauté en pratiquant la stratégie du donnant-donnant, alors celle-ci peut s'imposer.

« La coopération peut émerger même dans un monde de défection inconditionnelle. Cette attitude ne peut se développer si elle n'est mise en œuvre que par des individus épars qui n'ont aucune chance d'interagir avec les autres. Mais la coopération peut émerger de petits groupes d'individus exigeants, dès l'instant où ces personnes ont encore une proportion même faible de leurs interactions les uns avec les autres » (p.68).

En quoi ceci nous intéresse t-il du point de vue de l'évolution de la société? La prise de conscience au cours du temps des risques d'une situation où les partenaires peuvent à tout moment faire défection peut avoir incité à la reconnaissance de rôles sociaux qui créent la confiance entre les protagonistes. Lorsqu'un producteur est reconnu et qu'il a une réputation sur un marché, son intérêt n'est pas de perdre cette réputation en fournissant un mauvais produit et les acheteurs ont intérêt à s'adresser à lui au prix qu'il demande parce que c'est la condition pour avoir un produit de qualité. On se rapproche de l'hypothèse du jeu indéfiniment répété entre un producteur et sa clientèle prise dans son ensemble. La stratégie du donnant-donnant est la seule qui garantisse la pérennité de l'entreprise.

Dans les faits, des événements extérieurs peuvent venir perturber le système mais ce n'est pas le propos. Je veux seulement dire que la prise de conscience de l'intérêt qu'il y a à appliquer la stratégie du donnant-donnant de manière générale a très bien pu favoriser, dans un contexte de sélection naturelle l'émergence de rôles sociaux reconnus qui créent un climat de confiance et de plus évitent des coûts de transaction.

Dans la perspective d'une vision pure et dure de la sélection naturelle telle que l'envisageait Charles Darwin, Richard Dawkins reprend longuement dans son chapitre XII ce modèle du dilemme du prisonnier. Pour une population, une stratégie gagnante est une stratégie qui permet à la population de s'accroître. Donnant-donnant n'est pas une stratégie qui a des chances d'être adoptée de

manière générale, mais elle peut se rencontrer dans des univers limités.

« Ainsi, même si le donnant-donnant est rare dans la population considérée dans son ensemble, il se peut qu'il existe localement. Il se peut qu'à un endroit, les individus «donnant-donnant» soient en nombre suffisant pour prospérer grâce à leur coopération mutuelle. [...] Si cela se produit, il se peut que les individus «donnant-donnant», coopérant les uns avec les autres dans de petites enclaves locales et confortables, puissent prospérer, si bien qu'ils passeront de petits groupes à des communautés locales plus importantes⁸⁸. »

On peut donc appliquer ce raisonnement à l'histoire longue en évoquant la situation d'un groupe ou d'un clan plongé dans un univers hostile. Il a plus de chance de survie s'il applique une politique de coopération et se montre uni face au danger que si chacun cherche à jouer sa propre partition.

Ceci nous amène à considérer un élément qui n'a pas encore été évoqué, qui est la sanction qui peut être appliquée aux membres du groupe qui font défection.

On n'est plus dans la situation où il n'y a que deux personnes mais un nombre quelconque confronté à la nécessité de s'entraider pour accomplir une tâche intéressante pour le groupe et hors de portée d'une personne seule. C'est par exemple le cas de la guerre. Dans ce cas, la cohésion du groupe est essentielle ; celui qui fait défection met en péril les chances de son clan, non seulement parce que son apport manque à l'effort collectif, mais parce qu'il met en cause l'engagement commun. Pour cette raison, en temps de guerre, les déserteurs sont punis de mort.

On retrouve le même problème en cas d'épidémie. Lorsqu'intervient un foyer d'infection, les autorités décident une campagne de vaccination. Chacun peut se dire que si tout le monde est vacciné, la maladie va disparaître et que donc lui peut se dispenser de se faire vacciner. Mais si tout le monde tient le même raisonnement, l'épidémie va s'étendre. C'est pourquoi, dans des situations comme celles-là, des mesures d'obligation sont prises et éventuellement des sanctions envers les contrevenants.

Par rapport à l'histoire longue, ces exemples montrent que lorsqu'un groupe se trouve confronté à un milieu hostile et doit se défendre, la coopération est une condition de survie et représente donc, lorsqu'elle existe, un avantage du point de vue de la sélection. Ce phénomène est bien connu en politique.

88. Dawkins Richard, 1996 [1976], *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.

6.4 Confiance et valeurs comme expression de la coopération

On peut rapprocher de ces développements les notions de confiance d'une part et de valeurs d'autre part.

La confiance peut se définir comme la réduction de l'incertitude sur le comportement de l'autre. C'est ce qui émerge de l'application de la stratégie donnant-donnant et qui lui permet de se poursuivre. Elle est ainsi le résultat d'un apprentissage en commun qui peut se traduire par des signes médiateurs (profession avec pignon sur rue par exemple). Mais il y a aussi une autre voie qui est l'appartenance à un même « Nous » dans lequel sont reconnues certaines valeurs. Akerlof (1970)⁸⁹ propose l'exemple de l'achat d'une voiture d'occasion. Dans cette situation, en général l'acheteur n'a pas autant d'information que le vendeur sur la qualité du véhicule. L'acheteur ne veut pas payer cher une mauvaise voiture. Il est toujours tenté de se méfier puisque l'information n'est pas symétrique. S'il n'a aucune information lui permettant de faire confiance au vendeur, sa seule stratégie est d'acheter une voiture bon marché, car il minimise alors le risque qu'il court. Dans ces conditions, le vendeur ne peut pas obtenir un bon prix même pour une bonne voiture ; il est donc tenté de ne vendre que des mauvaises voitures qu'il achètera pas cher. On aboutit à cette conclusion paradoxale que seules les mauvaises voitures vont se trouver disponibles sur le marché, certes à un bas prix. Or ce n'est pas ce qui se passe. Il est donc nécessaire de supposer que les acheteurs font confiance à leurs vendeurs. On va avoir une préférence pour les transactions avec des individus dont la réputation est bonne. Dans une transaction, la confiance mobilisée est d'autant plus importante que l'incertitude est grande. Si l'on appelle engagement la tendance à continuer à traiter avec un partenaire, même si l'on a une meilleure offre, on constate que l'engagement est d'autant plus fort que les conditions sont incertaines. Il y a ainsi une relation entre engagement et confiance : les gens ont plus tendance à placer leur confiance en ceux avec lesquels ils ont eu un grand nombre de transactions auparavant. On retrouve ainsi une hypothèse initialement proposée par Granovetter à propos du marché du travail⁹⁰ : on a plus confiance pour engager une transaction commerciale avec un partenaire avec lequel on a des relations non commerciales. Plusieurs travaux récents (DiMaggio et, Louch, 1998, Macy

89. Akerlof G., 1970, The Market for Lemons, *Quarterly Journal of Economics*, 84, 488-500.

90. Granovetter M.S., 1973 *Getting a Job; a Study of Contacts and Careers*, Cambridge, Harvard University Press.

et Skvoretz 1998⁹¹) confortent ces hypothèses. À partir des données du General Social Survey de 1996, DiMaggio et Louch⁹² montrent que les échanges au sein du réseau sont plus fréquents dans les transactions à risque, qui n'ont pas vocation à se répéter et dans lesquelles l'incertitude est élevée, que dans les autres :

« Les réponses aux questions sur les préférences pour les échanges dans le groupe confirment que l'incertitude sur le produit et la qualité de la performance pousse les individus à préférer des vendeurs avec lesquels ils n'ont pas de relations commerciales. De plus, les gens préfèrent vendre à des contacts sociaux dans les mêmes conditions qui poussent les acheteurs à préférer ce type de transactions ; les gens qui ont des transactions avec des amis et la famille reconnaissent être plus satisfaits avec les résultats que les gens qui échangent avec des étrangers, surtout dans les échanges à risque. »

Mais souvent, ce n'est pas simplement une question de confiance et de refus du risque qui joue. Le recours au réseau est plus structurel que véritablement le résultat d'un choix stratégique. Dans un article consacré à l'approvisionnement du riz dans l'espace sénégalais, Lambert & Egg (1994)⁹³, écrivent :

« Contrairement au modèle walrasien où les acteurs fictifs font des choix libres de toute détermination sociale, l'individu n'est pas un décideur autonome. Il est membre de plusieurs groupes d'intérêts et se réfère à plusieurs systèmes de référence identitaire lorsqu'il fait un certain nombre de choix. En Afrique de l'Ouest comme dans de nombreux autres contextes, les rapports économiques sont enchantés, c'est-à-dire dominés par le système des relations familiales et de clientèle qui les organise. Les échanges marchands reposent sur les dépendances et les hiérarchies propres aux relations sociales, religieuses et familiales inhérentes à ces sociétés. » Et plus loin : « Les marchés apparaissent comme des coordinations entre organisations ; celles-ci ne résultent pas d'arrangements contractuels, mais dépendent des « grandeurs » civiques ou domestiques comme

91. Macy M.W. & Skvoretz J., 1998, « The Evolution of Trust and Cooperation Between Strangers : a Computational Model », *American Sociological Review*, 63, 638-660.

92. DiMaggio P. & Louch H., 1998, « Socially Embedded Consumer Transactions : For What Kind of Purchases do People Most Often Use Networks », *American Sociological Review*, 63, 619-637.

93. Lambert A., Egg J., 1994, Commerce, réseaux et marchés : l'approvisionnement en riz dans l'espace Sénégalais, *Cahiers des Sciences humaines*, 30, 1-2, 229-254.

la confiance, le loyalisme, l'obéissance, etc., des formes de socialité qui ne font pas partie à l'origine de l'ordre marchand. Dans le cas de l'Ouest africain, ces organisations ou ces réseaux s'appuient, pour assurer leur reproduction, sur des règles et des conventions qu'ils puisent non pas en eux-mêmes, mais dans des systèmes de référence collectifs, sociaux, religieux, politiques, familiaux, etc., communs aux aires culturelles auxquelles ils appartiennent. »

Dans un grand nombre de situations, l'émergence d'une forme sociale suppose l'accord d'un certain nombre d'acteurs qui acceptent un compromis. Boltanski et Thévenot en analysent les logiques :

« Il suffit d'être attentif [...] aux justifications que développent les personnes en paroles et en actes, pour voir [...] que le cours ordinaire de la vie réclame un travail presque incessant pour faire se tenir ou rattraper des situations qui échappent, en les mettant en ordre. Les gens, dans la vie quotidienne ne font jamais complètement taire leurs inquiétudes et, comme des savants, ne cessent de suspecter, de s'interroger, de soumettre le monde à des épreuves. » (p.54)⁹⁴

Cela se traduit par ce que les auteurs appellent des disputes qui ne peuvent déboucher sur un compromis qu'à travers une justification.

« Les disputes ne peuvent être alors arrêtées que pour autant que les états sont ordonnés. Cet ordre entre les états, nécessaire pour coordonner les actions et justifier les distributions, s'exprime par une échelle de valeurs des biens ou des bonheurs attachés à ces états. » (p. 98)

On est donc amené à faire l'hypothèse que dans un cercle donné émergent des valeurs communes ;

On retrouve d'ailleurs ce qu'exprimait Bouglé⁹⁵ :

« Quand les individus se rapprochent, non seulement je retrouve dans leurs consciences beaucoup d'éléments communs, mais de ces rapprochements naissent des produits nouveaux. Pour obtenir la conscience collective, il ne suffit pas de totaliser les parties communes des consciences individuelles ; de l'association des hommes se

94. Boltanski L., Thévenot L. 1991, De la justification, les économies de la grandeur, Paris, Gallimard

95. Bouglé C., 1922, Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs, Paris, Armand Colin.

dégage une force douée d'un pouvoir de pression aussi bien que d'attraction et c'est précisément cette force originale que nous voyons à l'œuvre dans le monde des valeurs » (p. 29-30)

De même que White fonde ses disciplines sur des échelles de valeurs (pureté pour l'arène, prestige pour le conseil, qualité pour l'interface), Boltanski et Thévenot invoquent des échelles de valeur comme facteurs de coordination des actions dans leurs « cités ».

Les valeurs sont donc le résultat de confrontations et de recherche de solutions ou de compromis à des controverses. D'une manière plus générale, le Droit s'est construit sur l'expérience des règlements apportés à des conflits ou des transactions.

En conclusion, je rappelle simplement que j'ai tenté d'argumenter que la coopération était un attracteur hérité des innombrables transactions qui ont eu lieu dans le passé.

Pour autant, il est des cas dans lesquels toute transaction doit être évitée et où une règle stricte doit s'imposer; c'est en particulier le cas du code de la route. On n'imagine pas que les conducteurs de deux véhicules qui doivent se croiser s'arrêtent pour négocier quel côté de la route chacun va emprunter. La règle doit s'imposer à tous et chacun doit savoir que l'autre la connaît.

6.5 L'échange

Simmel (1900 [1987])⁹⁶ accorde beaucoup d'importance à l'existence même de la relation :

« La plupart des rapports entre les hommes peuvent être rangés dans la catégorie de l'échange : il représente l'interaction à la fois la plus pure et la plus intense, constitutive de la vie humaine en quête de matière et de contenu. D'un côté dans l'interaction, on ne peut jamais exercer que sa propre énergie et le don de sa propre substance; et de l'autre côté, on ne fait pas l'échange pour l'objet que l'autre avait auparavant, mais pour le réflexe affectif que l'on éprouve et que l'autre n'avait pas; car le sens de l'échange, c'est que la somme de valeur soit plus grande après qu'avant, et cela signifie bien que chacun donne à l'autre plus qu'il n'a possédé lui-même. »

96. Simmel G., 1900, Philosophie des Geldes, Leipzig, Duncker & Humblot, tr. fr. Philosophie de l'argent, Paris, PUF, 1987

Il y a donc d'après Simmel une valeur attachée à l'échange lui-même, au fait qu'il se produise. Il faut en chercher la raison dans le sacrifice qui est consenti par les deux protagonistes pour que l'échange ait lieu. On en déduit qu'il y a dans l'échange en germe sa propre pérennisation ou sa propre répétition. Le fait que la valeur se présente à nous comme le résultat d'un sacrifice consenti montre bien de quelle infinie richesse notre vie est redevable à cette forme fondamentale

« C'est un fait d'une importance sociologique extrême que des relations innombrables persistent sans changement de leur structure sociologique même après la disparition du sentiment ou de l'occasion pratique qui a été à l'origine de leur apparition. [...] Certes l'apparition d'une relation requiert un certain nombre de conditions positives et négatives et l'absence d'une seule de ces conditions empêchera d'emblée sa réalisation. Mais une fois qu'elle est apparue, la disparition ultérieure de cette condition sans laquelle elle n'aurait pu naître n'entraîne pas toujours sa destruction [...] Au contraire, le lien sociologique, quelle que soit son origine, produit une autoconservation, une existence propre de sa forme, indépendamment des facteurs originels de sa création. Sans cette force d'inertie des socialisations une fois qu'elles sont établies, la société en tant qu'ensemble s'effondrerait à tout moment ou subirait des altérations inconcevables. »

Le don et le contre-don sont également compris par Simmel comme un élément de la constitution du lien mais il donne à cette dynamique, sous le nom de « gratitude », une extension très grande. Pour lui tout échange engendre une certaine forme de gratitude qui prolonge la relation. Dans l'échange de biens matériels

« Au-delà de son origine première, toute socialisation repose sur la prolongation des relations au-delà du moment de leur apparition. Une action d'homme à homme peut procéder de l'amour ou de l'appât du gain, de l'obéissance ou de la haine, du besoin de compagnie ou de la soif de pouvoir : ce sentiment fondateur habituellement ne s'épuise pas dans l'acte et continue de vivre d'une manière ou d'une autre dans la situation sociologique qui l'a créée. La gratitude est une de ces continuations au sens le plus fort, une prolongation idéale d'une relation, même longtemps après son interruption et l'achèvement de l'acte de donner et de recevoir. Bien que la gratitude soit un affect purement personnel, ou, si l'on veut lyrique, elle devient

un des ciments les plus forts de la société par les liens incessants qu'y tisse son mouvement de navette. [...] Si on annulait d'un coup toute réaction de reconnaissance laissée dans les âmes par des actes antérieurs, la société, du moins dans l'état où nous la connaissons, s'effondrerait. »

Simmel ne s'en tient pas à l'échange de dons :

« Bien plus, notre gratitude ne va pas seulement à ce que quelqu'un fait : seul ce concept permet de définir le sentiment avec lequel nous réagissons souvent à la simple existence de personnes ; nous leur sommes reconnaissants d'être simplement là, d'être entrés dans notre vie. »

Ces considérations ne sont pas de pure forme car elles relient un certain nombre d'aspects que nous allons développer sur les relations aux principes qui définissent l'acteur rationnel. L'existence des relations, leur pérennité et l'importance qu'on va leur attribuer par la suite découlent donc de cette équation : Relation = sacrifice = valeur de la relation. Nous partirons du principe qu'une relation est en général déséquilibrée et que le cas où elle est équilibrée est un cas particulier. Ceci est particulièrement évident dans la relation salariale puisque les deux acteurs ne sont pas dans des rôles équivalents ; il faut tout d'abord souligner que le point de référence de la rétribution n'est pas l'équité c'est-à-dire ne correspond pas à l'égalité contribution-rétribution puisqu'il y a création d'une plus value par le travail supérieure à la rétribution. Le point de référence est donc décentré. La nature de ce qui est apporté par les partenaires n'est pas la même : Le salarié est personnellement impliqué dans la relation, c'est lui qui travaille. Il aliène donc son autonomie alors que l'employeur ne donne, en général, que de l'argent, ce qui ne l'implique pas personnellement. Inversement le salarié ne peut fournir que le travail qu'il sait faire, l'employeur ne peut donc pas, en général, l'utiliser à des tâches multiples. Or le salarié reçoit de l'argent qui est un équivalent universel. L'employeur se prive d'un équivalent universel pour acquérir un service sur la qualité duquel il a peu de prise. Cette remarque peut surprendre et pourtant elle s'inspire directement des réflexions de Simmel dans La philosophie de l'argent :

« Si tout trafic économique repose sur le fait que je veux obtenir un objet actuellement possédé par un autre et qu'il me le laisse pourvu qu'en échange je lui cède quelque chose en ma possession et que lui veut obtenir, il va de soi que le dernier élément nommé

de ce processus bilatéral ne se présentera pas toujours après que le premier soit apparu ; d'innombrables fois je désirerai l'objet a qui se trouve en la possession de A, tandis que l'objet ou la prestation b que je fournirais volontiers en échange, restera sans aucun attrait pour A ; ou encore les biens offerts seront désirés des deux côtés, mais on ne pourra s'entendre par estimation directe sur les quantités fondant leur équivalence. Dès lors, pour atteindre nos fins le mieux possible, il sera de la plus grande importance que s'insère dans la chaîne des buts un membre intermédiaire, en quoi je puisse à tout instant convertir b, lui pouvant aussi bien se convertir en a. Par rapport au travail, le phénomène prend cette forme particulière que le capital est presque toujours transférable d'un usage à l'autre –au pire avec une certaine perte mais souvent avec profit- tandis que le travail, lui, ne l'est quasiment jamais. L'ouvrier ne peut pour ainsi dire pas disjoindre son savoir et son talent du métier qu'il exerce, pour les investir dans un autre. [...] C'est pourquoi la valeur d'une somme d'argent donnée est égale à la valeur de chaque objet particulier dont elle constitue l'équivalent, plus la valeur de la liberté de choix offerte entre un nombre indéterminé d'objets pareils – ce plus n'ayant guère d'analogie approximatif dans la sphère de la marchandise ou du travail. (p. 247) »

« L'argent, par sa flexibilité et sa divisibilité infinies, rend possible cette multiplicité des dépendances économiques et d'autre part il favorise, par la neutralité objective de son essence, la suppression de l'élément personnel dans les relations interhumaines.(p 364) »

Il faut alors s'interroger sur la dimension utilitariste des relations et les calculs auxquels elles peuvent donner lieu.

6.5.1 Un détour par la théorie de l'échange

Sous le nom de théorie de l'échange, on range un ensemble de recherches qui, en fait, constituent plus un corps d'hypothèses associées à quelques vérifications empiriques, qu'une véritable théorie mais ces hypothèses sont d'un grand intérêt pour nous. La théorie de l'échange se range dans le corps des travaux sur l'acteur rationnel, mais elle se veut plus large de plusieurs points de vue. Elle ne suppose pas que les échanges aient une contrepartie monétaire. Ils peuvent être de n'importe quelle nature y compris affectifs. Les échanges ne sont pas

non plus uniques, sans histoire comme on le suppose des échanges économiques (Cahuc, 1993)⁹⁷. Ils sont inscrits dans une relation qui peut être durable. Les échanges ne sont pas isolés, ils se passent dans un réseau d'échanges et le fait qu'un individu qui accède à une ressource à travers un autre puisse ou ne puisse pas trouver des sources alternatives est important. Il y a une équivalence entre la structure des échanges et une structure de pouvoir dans le réseau d'échanges. Tout cela crée un corps d'hypothèses qui peuvent être utilement mobilisées dans l'étude du marché du travail et qui vont nous conduire à poser que dans l'état actuel des connaissances le marché du travail peut être abordé en mobilisant certains acquis de la théorie de l'échange en même temps que la dynamique des relations. Nous allons donc explorer les principaux résultats acquis dans le cadre de la théorie de l'échange à ce jour. On considère habituellement que les pionniers de la théorie sont Homans, Blau et Emerson, bien que leurs apports soient fort différents. Homans (1958,1974)⁹⁸ trouve son inspiration dans les expériences sur le comportement des animaux en psychologie expérimentale et il transpose les résultats au comportement humain comme hypothèses. On peut résumer ses principales propositions de la manière suivante :

- Plus importante est la rétribution qu'une personne obtient d'une certaine action, plus cette personne va reproduire cette action.
- Si l'action en question est associée dans le passé à l'apparition d'un certain stimulus, l'apparition du stimulus va favoriser l'apparition de l'action.
- Plus une personne a reçu un certain bien en récompense, moins une nouvelle unité de ce bien aura de valeur pour elle (principe de satiété).
- Si une personne ne reçoit pas une récompense attendue ou reçoit une punition non prévue, elle va adopter un comportement agressif et les résultats de ce comportement prendront de la valeur pour elle.
- Inversement, si une personne reçoit une récompense imprévue ou ne se voit pas infliger une punition qu'elle attendait, elle adopte un comportement conciliant et les résultats de son action prendront de la valeur pour elle.

Comme on le voit ces principes sont très mécaniques et ne s'inscrivent pas dans un système d'action ni dans un réseau. Mais ces idées sont néanmoins importantes pour la suite, en particulier l'inscription dans le temps des actions et l'inscription de chaque action dans une série d'actions. Peter M. Blau (1964)⁹⁹

97. Cahuc P., 1993, La nouvelle micro-économie, Paris : La Découverte.

98. Homans G. C., 1958, "Social Behavior as Exchange", *American Journal of Sociology*, 62, 597-606 ; Homans G.C., 1974, *Elementary Forms of Social Behavior*, New York : Harcourt Brace Yanovitch.

99. Blau P., 1964, *Exchange and Power in Social Life*, New York : Wiley

va précisément s'intéresser aux interactions. Il va introduire deux idées fondamentales qui existent déjà chez Mauss, celle de la réciprocité de l'échange et celle du pouvoir qui est lié à la non égalité des contributions et des rétributions dans l'échange. :

« Réciprocité et déséquilibre était le titre que je voulais initialement donner à ce livre. Ces deux termes font référence aux principes centraux de la théorie de l'échange que je développe ici, les obligations réciproques, engagées de façon récurrente et acquittées dans l'interaction sociale et le déséquilibre des obligations qui génère les différences de statut »

100

Il reviendra à Emerson (1962, 1976)¹⁰¹ de formuler les choses sous la forme d'un corps d'hypothèses cohérent et qui est toujours repris actuellement. Il définit deux notions, celle de dépendance d'un acteur A envers un acteur B et celle de pouvoir de A sur B. La dépendance de A vers B (D_{ab}) est proportionnelle à l'investissement en motivation que l'acteur A fait dans un objectif qu'il ne peut atteindre qu'à travers B et inversement proportionnel à la possibilité pour A d'atteindre ce but sans passer par B. Le pouvoir de A sur B (P_{ab}) est la partie de la résistance de B qui peut être vaincue par A. Emerson pose l'égalité : $P_{ab} = D_{ba}$, $P_{ba} = D_{ab}$. La relation entre A et B est équilibrée si $P_{ab} = P_{ba}$, elle est déséquilibrée dans le cas contraire. Le coût pour mettre en œuvre un échange est égal à la résistance qui doit être vaincue pour que l'échange se produise. Emerson s'intéresse alors aux manières de réduire le degré de déséquilibre. Il s'agit de réduire l'écart entre le pouvoir de A sur B et le pouvoir de B sur A. Cette réduction sera obtenue si : B réduit son intérêt pour les objectifs que A contrôle. C'est un retrait. Il peut aller jusqu'à ce que B se retire de l'échange que contrôle B. B cherche des partenaires autres que A pour atteindre ses objectifs. Cela ne veut pas dire qu'il se retire de l'échange mais que la donne est transformée par la présence des autres partenaires. A augmente son intérêt pour les objectifs contrôlés par B, ainsi le pouvoir de B sur A augmente. B construit

100.

« Reciprocity and imbalance was my original title for the book. These two terms refer to the main principles of the theory of social exchange there developed, the reciprocal obligations recurrently incurred and discharged in social interaction and the imbalance of obligations that generates status differences »

101. Emerson R. M., 1962, Power-Dependence Relations, *American Sociological Review*, 27 (1), 31-41. Emerson R.M., 1976, Social Exchange Theory, *Annual Review of Sociology*, 3, 335-362.

une coalition avec un autre individu C qui est lui aussi intéressé par l'objectif que A contrôle. On passe d'hypothèses sur l'échange entre deux partenaires à des hypothèses concernant plus de deux partenaires. Il était donc naturel que l'on en vint à s'intéresser au réseau et à explorer comment des échanges peuvent naître au sein d'un réseau en fonction de la position des différentes personnes dans ce réseau, de leur centralité par exemple ou de leur centralité d'intermédiarité. Cook, Whitmeyer, 1992¹⁰²). On retrouve ici des intuitions déjà présentes chez Bavelas. Cook, Emerson, Gillmore et Yamagishi (1983)¹⁰³ vont poser une hypothèse supplémentaire fondée sur la triade : Si deux échanges AB et AC sont mutuellement dépendants, la connexion entre B et C est positive si le premier échange est contingent au second et négative dans le cas inverse. Autrement dit si B et C sont des sources alternatives pour A, le lien entre B et C est négatif. Le réseau connecté négativement offre donc une possibilité d'extension de la notion de distribution du pouvoir dans un réseau d'échange. Yamagishi, Gillmore et Cook (1988)¹⁰⁴ testent expérimentalement, ainsi qu'au moyen de simulations, les hypothèses sur l'influence de la structure du réseau sur les échanges. Ils posent que la localisation du pouvoir dans un réseau d'échanges dépend de la nature des connections –positives ou négatives- et de la pénurie des ressources. Ils concluent que si le réseau n'a que des liens positifs, la rareté des ressources détermine seule la localisation du pouvoir en fonction des hypothèses de la théorie de l'échange. Si les connections sont négatives, la possibilité d'accéder aux ressources à travers des partenaires alternatifs détermine la localisation des lieux de pouvoir. Si le réseau est mixte et contient à la fois des relations positives et des relations négatives, la distribution du pouvoir dépend à la fois de la position dans le réseau et du contrôle des ressources. Marsden (1983)¹⁰⁵ met l'accent sur les formes de contrôle de la relation. Il distingue :

- le contrôle direct des ressources qui passe par la possession et la contrainte,
- le contrôle indirect qui passe par l'information ou l'influence sur ceux qui possèdent la ressource pour qu'ils acceptent ou refusent de la mettre à disposition du demandeur

102. Cook, K.S., Whitmeyer J.M., 1992, Two approaches to social structure : Exchange theory and network analysis, *Annual Review of Sociology*, 18, 109-127

103. Cook K.S., Emerson R.M., Gillmore M.R., Yamagishi T., 1983, The distribution of power in exchange networks : Theory and experimental results, *The American Journal of Sociology*, 89(2), 275-305.

104. Yamagishi T., Gillmore M.R., Cook K.S., 1988, Network connections and the distribution of power in exchange networks, *The American Journal of Sociology*, 93(4), 833-851.

105. Marsden P.V., 1983, Restricted access in networks and model of power, *The American Journal of Sociology*, 88(4), 686-717.

- le contrôle sur les voies de la transaction qui est un contrôle sur la valeur des échanges qui varie suivant les voies qui sont utilisées. Lawler et Yoon (1993)¹⁰⁶ réintroduisent une dimension affective et longitudinale : Si dans un réseau il y a des probabilités différentielles d'échange entre les personnes, les relations avec une forte probabilité d'échange seront plus résilientes et plus résistantes au changement dans l'ensemble du réseau que ne le laisse prévoir la théorie de l'échange structural. Lawler et Yoon (1998)¹⁰⁷ notent que la cohésion dyadique se développe à travers un processus émotionnel équilibré en pouvoir mais pas dans les relations non équilibrées. Kollock (1994)¹⁰⁸ montre que l'incertitude peut avoir des effets significatifs sur l'émergence des structures d'échange. Le niveau de confiance interpersonnelle dans un groupe et l'intérêt porté par les acteurs à leur réputation et à ceux des autres jouent un rôle. Il inclut dans son analyse la tromperie. Molm (1997)¹⁰⁹ propose un ouvrage assez synthétique fondé sur des vérifications expérimentales menées auprès d'étudiants. Ses conclusions ne sont pas simples mais elle a le mérite d'introduire le concept de contrainte qui est absent des travaux antérieurs et de la théorie des choix rationnels. Elle reprend une bonne partie des hypothèses posées antérieurement, ce qui fait de son ouvrage une synthèse intéressante. Il convient d'abord de fixer le vocabulaire : Acteurs : Les acteurs se comportent de manière à accroître les résultats qu'ils valorisent positivement et diminuent ceux qu'ils valorisent négativement. Ressources : Chaque classe de résultats valorisés obéit au principe de satiété. En termes économiques cela correspond à la diminution de l'utilité marginale. Structure d'échange : Les relations d'échange se développent dans des structures de dépendance mutuelle. Processus d'échange ; il a deux dimensions : Les transactions d'échange : ce sont les bénéfices obtenus d'autres acteurs et ils sont contingents aux bénéfices donnés en échange. Les relations d'échange : les acteurs sont engagés dans des échanges récursifs et indépendants avec des partenaires donnés, au cours du temps.

Le pouvoir de A sur B est égal à la dépendance de B par rapport à A. La dépendance de B par rapport à A croît avec la valeur de ce que A apporte à B et décroît en fonction de l'existence de sources alternatives que B peut mo-

106. Lawler E.J., Yoon J., 1993, Power and the emergence of Commitment behavior in negotiated exchange, *American Sociological Review*, 58(4), 465-481.

107. Lawler E.J., Yoon J., 1998, Network structure and emotion in exchange relations, *American Sociological Review*, 63(6), 871-894.

108. Kollock P., 1994, The emergence of exchange structures : An experimental study of uncertainty, commitment and trust, *The American Journal of Sociology*, 100(2), 313-345.

109. Molm L. D., 1997, *Coercive Power in Social Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press.

biliser pour accéder aux mêmes ressources. Les acteurs engagent des échanges en récompensant ceux dont ils dépendent. Les acteurs augmentent les échanges qui sont plus rémunérateurs pour eux ou moins coûteux et diminuent ceux qui sont moins rémunérateurs ou plus coûteux et ils cherchent ailleurs des sources alternatives quand la rémunération décroît ou que les coûts augmentent. Les stratégies sont dynamiques et adaptatives. Elles incluent les gains et les coûts. Conséquences : Les engagements d'échange de A vers B augmentent avec la dépendance de A par rapport à B et donc le pouvoir de B sur A. La fréquence moyenne des échanges dans une relation augmente avec le pouvoir moyen et la dépendance. L'asymétrie de l'échange dans une relation croît en même temps que le déséquilibre du pouvoir, en faveur du plus puissant. Une autre série d'hypothèses porte sur les résultats. Le point de référence pour évaluer un échange est le statu quo. Les résultats sont considérés comme des gains s'ils améliorent le statut de l'acteur et comme des pertes s'ils le détériorent. La valeur marginale des gains et des pertes décroît avec leur distance au point de référence. La valeur subjective négative d'une perte est plus grande que la valeur subjective positive d'un gain équivalent. Conséquence, le biais de statu quo : Quand le gain potentiel à l'entrée dans un échange n'est pas supérieur aux pertes envisageables, il n'y a pas d'engagement. Les acteurs préfèrent le statu quo. Aussi longtemps que les chances de gain sont équivalentes aux pertes envisageables l'aversion pour la perte fait que l'acteur préfère ne rien faire. D'autres propositions ont trait au sentiment de justice et au principe de réciprocité dans l'échange : Dans les relations équilibrées d'échange direct, le standard d'échange est la réciprocité. Si le déséquilibre en pouvoir est important, les attentes attachées à une position de pouvoir déplacent ce standard dans une position qui est conforme au pouvoir relatif des acteurs (Degenne, Forsé, 2004)¹¹⁰. Quand les résultats de l'échange s'éloignent du standard, celui qui a le plus de punitions et le moins de bénéfices va éprouver un sentiment d'injustice ; cet acteur va réagir de manière à diminuer le sentiment d'injustice, en augmentant les punitions et en diminuant la rétribution de son partenaire. L'injustice perçue est plus grande si elle résulte de la contrainte que de la rétribution. Concernant l'usage de la contrainte, Molm obtient les résultats suivants : la contrainte n'est pas structurellement induite par un avantage en matière de pouvoir de contrainte, elle apparaît comme une stratégie destinée à accroître les bénéfices. Dans les relations d'échange, les acteurs qui ont le moins de pouvoir sur les récompenses sont les plus incités

110. Degenne A., Forsé M. , 2004, « Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie », Armand Colin, Paris.

à utiliser la contrainte. La dépendance par rapport aux récompenses, qui crée l'intention d'utiliser la contrainte rend cette utilisation risquée. La contrainte est perçue comme plus injuste que la défaillance en matière de réciprocité des récompenses ; son usage favorise la vengeance. Les conditions structurales qui réduisent le risque d'utilisation de la contrainte réduisent aussi son efficacité. Lorsqu'elle est utilisée régulièrement dans des structures qui la favorisent, la contrainte est un moyen fortement efficace d'augmenter la récompense de la part d'un partenaire.

Ces résultats peuvent paraître un peu complexes et l'on n'imagine pas toujours facilement de situations où elles apporteraient une explication simple. mais ils contiennent cependant des propositions très intuitives. retenons en deux :

- La valeur subjective négative d'une perte est plus grande que la valeur subjective positive d'un gain équivalent.

- Quand le gain potentiel à l'entrée dans un échange n'est pas supérieur aux pertes envisageables, il n'y a pas d'engagement, c'est le biais de statu quo.

On a là les bases de l'aversion au risque, du principe de précaution et de bien des situations où la peur de l'inconnu conduit à l'inaction.

6.5.2 Le capital social

Le rapprochement des deux termes capital et social suggère d'une part que l'on évoque une ressource qui peut s'accumuler et être utilisée à l'occasion et d'autre part que cette ressource est distincte de ce que l'on désigne par le capital économique et par le capital humain. Dans le principe, le capital économique est incorporé dans les objets ; on peut se l'approprier et il est échangeable ; le capital humain est incorporé dans les individus, il est lié à ce qu'ils ont appris, à leurs expériences, il appartient à la personne mais n'est pas échangeable ; le capital social, lui, est incorporé dans les relations entre les personnes ; en règle générale, on ne saurait ni se l'approprier ni l'échanger. Dès que l'on regarde la littérature sur le sujet, on est saisi par l'abondance des travaux mais aussi par la diversité des approches. Le concept semble confus et polysémique. Comme pour d'autres concepts le sens du capital social dépend du point de vue qu'adopte l'analyste.

Trois points de vue : Macro, Micro, Méso. Certains adoptent le point de vue « macro » et utilisent l'expression capital social pour désigner les ressources partagées par l'ensemble des membres d'un groupe de grande taille ou d'une société. Ils y incluent les formes de régulation de la vie en commun. Dans cette

acception le capital social renvoie à des notions générales et donc abstraites telles que des valeurs, des normes qui permettent la vie en société. Le concept devient difficile à distinguer de celui de culture, ce que d'ailleurs certains sociologues ont pointé en se demandant s'il était bien utile d'avoir deux expressions. En adoptant un point de vue « micro », on comprend que le capital social puisse être conçu comme un ensemble de ressources très individualisées et rattachées aux relations concrètes d'une personne ou d'un ensemble de personnes. Entre les deux on trouve les efforts d'auteurs qui partent bien de relations mais recherchent dans la structure du système qu'elles forment, et en particulier lorsqu'il s'agit de groupes ou d'organisations, l'origine de la capacité à agir ensemble et à produire des normes collectives. C'est le niveau « méso ». Revenons sur ces trois niveaux, macro, méso et micro pour détailler ces trois points de vue sur le capital social.

Le capital social au niveau macro : y a-t-il déclin ? Dans ses Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs, Bouglé (1922)¹¹¹ s'adresse aux enseignants et il écrit :

« Aider l'humanité à se dégager de l'animalité par l'entremise d'un capital social, c'est la tâche que l'école élémentaire elle-même doit assumer : pour y réussir il importe de s'intéresser à l'âme tout entière de l'enfant et d'orienter ses appréciations autant que ses connaissances ».

La même idée se trouve chez Loury (1977)¹¹² qui introduit le terme de « capital social » pour décrire les ressources sociales utiles pour les individus. Dans l'usage de Loury, le capital social est un ensemble de ressources inhérentes aux relations au sein de la famille, dans les organisations communautaires et qui sont utiles pour le développement d'un enfant ou d'une jeune personne.

Un débat de grande ampleur a suivi la diffusion par Putnam (1995)¹¹³ de la thèse suivant laquelle aux Etats-Unis, depuis les années 70, le capital social serait en phase de récession, ce qu'il déduit de plusieurs indicateurs comme la participation aux associations et aux réseaux d'engagement civique. Il observe une diminution des adhésions aux organisations volontaires depuis 1970 aux États Unis (contrôlé du niveau d'éducation). Ce phénomène ne touche pas uniformé-

111. Bouglé, 1922, Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs, Paris, Armand Colin.

112. Loury G.C., 1977, A dynamic theory of income racial differences, in Women, minorities and Employment Discrimination, P.A. Wallace, A.M. La Mond (Eds.), Lexington, Heath. p153-186.

113. Putnam R. D., 1995, Bowling alone : America's Declining Social Capital, Journal of Democracy, 6 :1, 65-78

ment tous les types d'associations mais l'auteur conclut néanmoins : « American social capital in the form of civic associations has significantly eroded over the last generation ». Il note également une perte de la confiance déclarée¹¹⁴ :

« La proportion d'Américains qui disent qu'on peut faire confiance à la plupart des gens a chuté de plus d'un tiers entre 1960, quand 58% ont choisi cette alternative et 1993, alors que seulement 37% l'ont fait. » « En Amérique, au moins, il y a une raison de soupçonner que ces désarroi démocratique peut être lié à une érosion large et continue de l'engagement civique qui a commencé il ya un quart de siècle ».

Cette argumentation prend ses racines dans les prémisses suivantes :

- Le capital social réfère aux formes d'organisation sociales telles que les réseaux, les normes et la confiance qui facilitent la coordination et la coopération en vue d'un bénéfice mutuel,
- Une société forte et active consolide la démocratie,
- Les normes et les réseaux d'engagement civique affectent aussi la performance des gouvernements représentatifs.

On doit rapprocher cette conception de celle de Tocqueville (1835)¹¹⁵ ; cet auteur n'emploie évidemment pas l'expression capital social, mais le fait qu'il soit directement invoqué comme référence par Putnam incite à l'inclure dans ce panorama :

« Les Américains de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les esprits s'unissent sans cesse. Non seulement ils ont des associations commerciales et industrielles auxquelles tous prennent part, mais ils en ont encore de mille autres espèces : de religieuses, de morales, de graves, de futiles, de fort générales et de très particulières, d'immenses et de fort petites ; les Américains s'associent pour donner des fêtes, fonder des séminaires, bâtir des auberges, élever des églises, répandre des livres, envoyer des missionnaires aux antipodes ; ils créent de cette manière des hôpitaux, des prisons, des

114.

« The proportion of Americans saying that most people can be trusted fell more than a third between 1960, when 58% chose that alternative and 1993, when only 37% did. » « In America, at least, there is a reason to suspect that these democratic disarray may be linked to a broad and continuing erosion of civic engagement that began a quarter-century ago ».

115. Tocqueville A., 1991 (1835), *De la Démocratie en Amérique*, Paris : Robert Laffont.

écoles. S'agit-il enfin de mettre en lumière une vérité ou de développer un sentiment par l'appui d'un grand exemple, ils s'associent. Partout où à la tête d'une entreprise nouvelle vous voyez en France le gouvernement et en Angleterre un grand seigneur, comptez que vous apercevrez aux États Unis une association [...] Dans les pays démocratiques, la science de l'association est une science mère ; le progrès de toutes les autres dépend des progrès de celle-là. Parmi les lois qui régissent les sociétés humaines, il y en a une qui semble plus précise et plus claire que toutes les autres. Pour que les hommes restent civilisés ou le deviennent, il faut que parmi eux l'art de s'associer se développe et se perfectionne dans le même rapport que l'égalité des conditions s'accroît. »

Reprenant la théorie de Tocqueville qui voyait dans la capacité des Américains à s'organiser en associations pour régler les problèmes de la vie publique une des formes privilégiées de la démocratie, Putnam en déduit que la démocratie pourrait être menacée. Même si ces auteurs ne l'associent pas directement à la socialisation, le capital social, sous cet angle apparaît bien comme un trait culturel, un ensemble de normes qui définissent les modes de régulation des échanges entre les Américains. Cette vision est proche de celle de Fukuyama (1995)¹¹⁶ pour qui :

« Le capital social est une aptitude qui découle de la confiance dans une société ou dans certaines de ses composantes. Il peut être incorporé dans les groupes sociaux les plus petits et les plus élémentaires, la famille, aussi bien que dans les plus grands comme la nation et dans tous les groupes intermédiaires. Le capital social diffère des autres formes de capital humain parce qu'il est généralement créé et transmis par des mécanismes culturels, comme la religion, la tradition, et les habitudes historiques ».

D'autres études montrent néanmoins que le bilan empirique n'est peut-être pas aussi certain que ce soit aux États-Unis ou en Europe (Forsé, 1998)¹¹⁷.

Le capital social au niveau micro : une ressource individualisée Ceux qui utilisent le terme de capital social se réfèrent souvent à Bourdieu à travers

116. Fukuyama F., 1995, *Trust*, The Free Press.

117. Forsé M., 1998, "French trends in social and educational opportunities, 1982-1997", *The Tocqueville Review*, Vol. 19, n° 1, p. 173-186.

son très court texte de 1980¹¹⁸, dont nous extrayons cette définition :

« Le capital social est l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance ; ou, en d'autres termes, à l'appartenance à un groupe, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur par les autres ou par eux-mêmes) mais sont aussi unis par des relations permanentes et utiles ».

L'accent est mis ici sur les relations personnelles, celles qui vous reconnaissent et peuvent vous aider (même si elles passent par l'appartenance à un groupe) et c'est ce point de vue qui est en général retenu par les sociologues analystes des réseaux sociaux et qui inspire un grand nombre de travaux sur les relations sociales. On le retrouve dans la définition adoptée par Snijders (1999)¹¹⁹ qui fait du capital social une caractéristique individuelle à travers les relations de la personne :

« La valeur du capital social d'un individu est la valeur totale espérée des bénéfices que cet individu peut obtenir de ses liens avec d'autres individus. »

Avec cet auteur, on franchit un pas en direction de l'utilitarisme. Il va s'agir de mesurer la valeur du capital social d'un individu. De ce point de vue, il faut prendre en compte l'existence de la relation, les ressources dont dispose la personne avec laquelle on a des liens et le degré auquel elle serait prête à mettre ses ressources à votre disposition. Sandefur et Lauman (1998)¹²⁰ définissent eux aussi le capital social à travers le bénéfice que l'individu peut en retirer (en termes d'information, d'influence et de contrôle des interactions, de solidarité sociale) et concluent que sa mesure dépend étroitement de la nature de ce bénéfice et donc du contexte de la mobilisation du capital social. Contrairement à d'autres auteurs que nous citons plus loin, ils n'envisagent donc pas de le mesurer a priori, indépendamment de sa réalisation. En France, une étude (Forsé, 1997)¹²¹ a permis de montrer que le capital social est une ressource importante

118. Bourdieu P., 1980, « Le capital social », Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 31, 2-3

119. Snijders T.A.B., 1999, Prologue to the Measurement of Social Capital, La Revue Tocqueville, 20-1, 27-44.

120. Sandefur R. L., Laumann E. O., 1998, A paradigm for social Capital, Rationality and Society, 10, 85-105

121. Forsé M., 1997, Capital social et emploi, L'Année Sociologique, 47-1, 143-181.

pour trouver un emploi et a un effet net des autres composantes (standards) du statut sur le niveau de cet emploi.

Le capital social au niveau méso : un opérateur de la régulation collective Coleman (1990 ¹²²) associe, lui, le capital social à un groupe et à la structure des relations des individus dans le groupe. Voici quelques-unes de ses thèses qui sont fortement inspirées par son travail sur l'émergence des normes :

« Il y a création de capital social lorsque les relations entre les personnes changent dans un sens qui facilite l'action ».

« La clôture d'un système de relations facilite l'émergence de normes ». « Une forme importante de capital social est le potentiel d'information qui est contenu dans les relations sociales ».

« Quand une norme existe, elle constitue une forme effective bien que fragile de capital social ».

« La création et la destruction du capital social dépendent de la stabilité de la structure sociale ».

« Une organisation mise en place pour un objectif peut être utilisée pour un autre ; ainsi toute forme d'organisation constitue du capital social ».

Le capital social est donc incorporé dans la forme des relations entre les personnes, il découle de leur mémoire collective, que celle-ci soit incorporée dans une organisation ou qu'elle n'existe que parce qu'il s'agit de ces personnes là, précisément qui partagent une histoire commune. On peut ici invoquer les connaissances partagées et l'on voit bien que l'auteur considère la formation du capital social comme une sorte de pont entre le niveau des relations individuelles et celui des normes. Il n'exclut d'ailleurs pas de mesurer le capital social d'un individu puisqu'il écrit :

« Si un acteur A transfère son droit de contrôle de certaines actions à un acteur B, alors B accroît son capital social ».

La structure du système relationnel est une des clés de cette conception du capital social. On voit bien ici que l'on est très proche, avec cette conception, de la théorie de l'échange et de ses principes. D'autres auteurs ont insisté sur la structure mais en mettant l'accent sur son importance du point de vue de la

¹²². Coleman J., 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge : the Belknap Press of Harvard University Press

ressource que constitue le réseau personnel (Granovetter, 1973, Forsé, 1997)¹²³. Burt (1992, 1995)¹²⁴ considère que, dans un contexte fortement compétitif, un individu à intérêt à gérer ses relations de manière à ce que les personnes avec lesquelles il est en contact ne soient pas liées entre elles. Cet auteur s'est demandé quelle stratégie pouvait être optimale pour tirer de son réseau de relations le maximum d'avantages. Toute relation étant coûteuse à établir et à entretenir, il faut privilégier les relations utiles. Burt s'intéresse à la structure du réseau. Lorsqu'un réseau est dense, cela veut dire que tout le monde se connaît, parle à tout le monde. Dans un réseau dense tout le monde dispose plus ou moins des mêmes informations et tout le monde aura accès aux mêmes ressources, un tel réseau est donc redondant : il n'est pas intéressant d'entretenir des liens avec chacune des personnes qui le composent, il suffit de pouvoir en contacter une et de réserver ses efforts pour entretenir des relations avec des personnes appartenant à d'autres milieux qui sont faiblement en relation avec celui-ci. De ce point de vue, ce ne sont donc pas les liens qui sont caractéristiques d'un réseau efficace mais au contraire les « trous » (absence de liens, structural holes) car ils signifient que l'on a accès à des milieux différents et donc à des ressources différentes. Nous utilisons ici de façon récurrente le terme de milieu pour désigner un contexte social de dans une acception assez générale qui s'apparente assez bien à ce que Charles Tilly (2000)¹²⁵ appelle "social sites"¹²⁶ :

« La vie sociale se compose de transactions entre les sites sociaux, certains d'entre eux étant occupés par des personnes individuelles mais la plupart d'entre eux étant occupé par des formes changeantes ou des groupes de personnes. Aucun des sites, poursuit

123. Granovetter M. S., 1973, The Strength of Weak Ties, American Journal of Sociology, 78, 1360-1380.

124. Burt R.S., 1995, « Capital social et trous structuraux », Revue Française de Sociologie, XXXVI-4, 599-628 ; Burt R.S., 1992, Structural Holes, The social structure of competition, Cambridge, Cambridge University Press.

125. Tilly C., 2000, How do relations store histories? Annual Review of Sociology, 26, 721-723.

126.

« Social life consists of transaction among social sites, some of them occupied by individual persons but most of them occupied by shifting aspects or clusters of persons. None of the sites, goes the reasoning, contains all the culture-all the shared understandings-on which transactions in its vicinity draw. But transactions among sites produce interdependence among extensively connected sites, deposit related cultural material in those sites, transform shared understandings in the process, and thus make large stores of culture available to any particular site through its connections with other sites. Relations store histories in this dispersed way. »

le raisonnement, ne contient toute la culture, toutes les conceptions partagées sur les transactions qui ont cours dans cet environnement. Mais les transactions entre les sites produisent des interdépendance entre les sites connectés, déposent du matériel culturel correspondant dans ces sites, transforment les représentations partagées dans le processus, et fabriquent de grands stocks de culture disponibles pour chaque site particulier, grâce à ses liens avec d'autres sites. Les relations entassent des histoires dans ce mouvement aléatoire »

Tenter de donner une définition unique du capital social est sans aucun doute une entreprise vouée à l'échec puisque les différents auteurs se placent à des niveaux de généralité et d'abstraction de la réalité sociale différents. On peut d'ailleurs voir dans cette ouverture des points de vue auquel ce concept se prête une des causes de son succès dans le débat sur le lien social. Malgré son caractère confus, nous allons voir que l'idée de capital social est intéressante pour l'étude de la relation salariale. Notre objectif sera donc alors de cerner ce qui dans ce concept est utile à notre propos et de le définir par des propositions d'instrumentation. Dans cette perspective, examinons quelques unes des instrumentations qui nous sont proposées dans la littérature.

Ce que l'on peut mettre en place pour mesurer le capital social dépend évidemment du point de vue qu'on adopte et de la définition qui en découle.

Si l'on se place au niveau macro, les instruments à mettre en œuvre vont fortement ressembler à ceux des ethnologues qui explorent les cultures ou certaines facettes de ces cultures. La manière dont Putnam apprécie l'évolution du capital social aux États-Unis en prenant comme indicateur la participation à la gestion de la vie publique en est un bon exemple. La notion de confiance (dans les autres ou diverses institutions) se prête à la comparaison. Les enquêtes sur les valeurs qui sont réalisées dans nos sociétés (Bréchon, 2000)¹²⁷ sont aussi un bon outil. Il existe de nombreuses manières de mesurer les représentations de certaines normes sociales et leur évolution dans la population, mais il faut reconnaître que peu d'enquêtes sont menées à grande échelle sur ce thème. Il serait intéressant par exemple de disposer d'indicateurs sur les préférences pour les liens personnels ou collectifs pour construire un bien collectif. Les individus préfèrent-ils être des free riders ou privilégient-ils le bien collectif ? Est-ce que les gens se sentent responsables de rappeler les autres à la règle ou préfèrent-ils que cela soit délégué à une autorité ? On peut sur toutes ces questions penser

127. Bréchon, P. (dir.), 2000, Les valeurs des Français, Paris, Armand Colin, coll. U.

à des enquêtes sous forme de dilemmes (Hampden-Turner and Trompenaars, 1993)¹²⁸.

Au niveau intermédiaire La sociologie des organisations s'est beaucoup orientée dans la période récente vers l'analyse des relations concrètes et des structures qu'elles forment. L'analyse des réseaux, apporte des éléments intéressants pour mesurer ce qui se capitalise à travers les habitudes d'échange de travail ensemble mais aussi les liens affinitaires. Tout ceci constitue, autant que l'organigramme, les ressources qui permettent à l'organisation de fonctionner et de remplir ses objectifs (Lazega, 1994, 1996, 2001)¹²⁹. La façon dont ce capital social produit dans des groupes concrets peut se découpler, devenir plus abstrait et déboucher sur des styles de régulation des échanges et des normes, reste l'un des chantiers ouverts de la sociologie, probablement l'un des plus prometteurs (White, 1992)¹³⁰. En fait si l'on suit l'intuition de White et celle de Coleman, c'est un double mouvement :

- de découplage dans un sens, qui permet le passage par l'abstraction et la généralisation, des relations concrètes aux traits culturels,

- de réinscription de ces derniers dans des relations concrètes dans l'autre sens, qui peu à peu les transforment,

qui constitue l'intérêt principal pour le sociologue de cette notion de capital social et qui justifie que l'on conserve le même terme pour parler de phénomènes appréhendés aux niveaux macro, méso et micro.

Les mesures du capital social personnalisé : les générateurs de noms

La variété des relations est en fait infinie et les mots le plus souvent utilisés dans les enquêtes ne sont guère précis : famille, amis, voisins, collègues. On peut cependant essayer d'en donner des caractères descriptifs qui permettent d'en faire une typologie et qui permettent de retrouver des « cercles » concrets. Pour la famille, on peut renvoyer au critère d'identité. Pour les collègues, Lazega (2001) par exemple retient trois dimensions principales : c'est quelqu'un avec qui on partage le travail ; c'est quelqu'un à qui on demande (resp. donne) des conseils ; c'est quelqu'un avec qui on a des relations extra professionnelles. Pour les voi-

128. Hampden-Turner C., Trompenaars F., 1993, *The Seven Cultures of Capitalism*, London : Piatkus

129. Lazega, E. (1994), 'Analyse de réseaux et sociologie des organisations', *Revue Française de Sociologie*, 35, 293-320 ; Lazega, E. (1994), 'Analyse de réseaux et sociologie des organisations', *Revue Française de Sociologie*, 35, 293-320 ; Lazega E., 2001, *The Collegial Phenomenon*, Oxford, Oxford University Press

130. White H.C., 1992, *Identity and Control : a Structural Theory of Action*, Princeton, Princeton University Press

sins, on peut explorer la fréquence des contacts, la nature des échanges, le type d'entraide, si l'on se reçoit l'un chez l'autre etc. On rejoint aussi les questions que l'on peut poser à propos des amis, ce que l'on fait ensemble quand on se retrouve (rien de spécial, discuter ; sortir, faire les magasins ; aller au spectacle ; une activité précise : musique, sport, théâtre, bricolage etc.), le lieu (dans un club, une association, un groupe religieux) ; les circonstances dans lesquelles on s'est connu (dans le cadre de la résidence, comme amis d'enfance ; à l'école, à l'armée ; dans le travail ; dans une association, un club, un groupe religieux ou politique ; pendant les vacances). On trouvera des exemples de questionnaire dans (Schweizer, Schnegg, Berzborn, 1998 ¹³¹, Grossetti, 2005 ¹³²). Nan Lin (2001) ¹³³ est sans doute l'auteur qui a poussé le plus loin l'effort de construction d'un concept de capital social individuel. C'est aussi sans doute sa définition qui se rapproche le plus des principes de la théorie de l'échange. Nan Lin définit le capital social comme les ressources encastrées dans les réseaux sociaux qui sont accessibles et utilisées par les individus pour leurs actions. Cette définition est légitimée par le fait qu'elle est le dénominateur commun de toutes les acceptions retenues par les différents auteurs. Une fois donnée cette définition, l'auteur affirme sa posture scientifique : le capital social doit être mesurable, et sa position théorique : il s'inscrit résolument dans la théorie du choix rationnel. La démonstration reprend terme à terme les éléments de la définition : La structure sociale est pyramidale, il y existe une certaine congruence des statuts. Le capital social d'un individu dépend de la position des membres de son réseau dans la stratification. Les échanges sont plus faciles entre des personnes de statut voisin qu'entre des personnes de statuts très différents. Pour le succès d'une action d'un individu, c'est plus la position dans la structure sociale des individus auxquels il est lié qui compte que sa position propre. Pourquoi cela fonctionne-t-il ? A cause de plusieurs processus :

- la circulation des informations est facilitée, - nos relations peuvent influencer des décideurs en notre faveur
 - les relations accroissent la confiance, la crédibilité
 - les relations renforcent l'identité et la reconnaissance
- La mesure du capital social doit donc tenir compte de l'étendue du réseau de la personne dans la

131. Schweizer T., Schnegg M., Berzborn S., 1998, Personal networks and social support in a multiethnic community of southern California, *Social Networks*, 20, 1-21.

132. Grossetti, M., 2005, « Where do social relations come from? : A study of personal networks in the Toulouse area of France », *Social Networks*, 27, p. 289-300.

133. Lin N., 2001, *Social Capital – A theory of social structure and action*, Cambridge, Cambridge University Press.

stratification sociale, du niveau le plus élevé atteint et de la répartition des relations dans cet intervalle.

La nature des liens intervient également dans la capacité à obtenir la ressource nécessaire à l'action. Nan Lin dépasse le débat entre force des liens forts et force des liens faibles qui avait été initié par Granovetter. Il résume sa thèse en 6 postulats (p 75) et ajoute 12 propositions (p 76) :

- meilleure est la position d'un individu dans la structure sociale, plus grandes sont ses chances d'accéder et de pouvoir utiliser du capital social efficace

- Plus un lien est fort, plus il y a de chances que le capital social correspondant affecte positivement le succès de l'action envisagée.

- Plus un lien est faible, meilleur est le capital social auquel il donne accès. Si on qualifie de pont un lien qui réunit différents milieux sociaux,

- Plus les individus sont proches de ponts dans un réseau meilleur est leur capital social

- le pouvoir d'une position (en termes de proximité d'un pont) dépend du différentiel de niveau dans la structure sociale entre les extrémités du pont

- Les effets du capital social sont limités aux extrémités de la hiérarchie sociale (le sommet et la base).

Nan Lin concrétise ces principes et propositions dans une recherche empirique fondée sur une enquête auprès de 3050 personnes en Chine. Alors que la première partie peut être considérée comme une construction théorique à portée limitée, qui débouche sur des instruments de mesure et sur une validation empirique, la seconde est de l'aveu même de l'auteur beaucoup plus essayiste et ambitieuse. Il s'agit de définir la place du concept de capital social dans une théorie sociologique générale qui articule l'explication des comportements individuels aussi bien que l'émergence des normes et des structures sociales. Il ne s'agit pas pour autant d'une théorie constructiviste. Nan Lin ne minimise pas l'importance de la structure sociale, son raisonnement évolue sans cesse entre comment la structure sociale influence les comportements des individus et comment les actions de ces derniers transforment la structure sociale. Nan Lin fonde son raisonnement sur cinq propositions qui lient le principe du choix rationnel au capital social mais le premier principe est, en fait, la clé de sa construction : Il énonce que tout acteur calcule ses actions de manière à minimiser ses pertes en ressources de toute nature. Ce principe est plus fondamental que celui de la maximisation des gains. Le principe de minimisation des pertes se traduit dans un jeu à deux acteurs par le fait que la meilleure solution pour les deux acteurs est la reconnaissance des ressources que possède l'autre. C'est sur cette

nécessaire reconnaissance que Nan Lin fonde l'articulation avec le capital social. Celui-ci est en effet la garantie de la reconnaissance. Le réseau est l'ensemble des acteurs qui partagent un même intérêt dans une mutuelle reconnaissance. L'ensemble des ressources individuelles est ainsi transformé en ressource collective. Il résulte donc du principe de reconnaissance la nécessaire émergence de la loyauté envers la collectivité. Une collectivité, c'est un ensemble d'acteurs et de groupes primaires qui partagent du capital social. Tel est le cœur de la théorie, dont découlent tous les autres aspects, en particulier le caractère inégalitaire de la structure sociale. Le principe de maximisation des gains est lui aussi mobilisé par l'auteur mais il faut noter le privilège accordé au principe de minimisation des pertes dans l'optimisation des décisions : c'est le maintien des ressources acquises et les efforts de contrôle de leurs relations que font les acteurs pour assurer ce maintien qui fonde la théorie de Nan Lin plutôt que la maximisation ou même le simple accroissement des ressources. L'ouvrage de Nan Lin a un double mérite, d'une part il clarifie le concept de capital social en le construisant comme caractéristique du réseau personnel et en en proposant une instrumentation rigoureuse, d'autre part, il propose un statut central de ce concept dans une théorie de l'action sociale et de l'émergence des normes et des structures. Il tente ainsi de combler le fossé, noté par de nombreux auteurs, entre la définition microsociologique et individualiste du capital social et la définition macrosociologique. Nan Lin prend ainsi une place originale dans la longue tradition des auteurs qui cherchent à fonder une théorie sociologique générale sur les axiomes du choix rationnel. Une version simplifiée de son questionnaire pourrait avoir la forme suivante :

« Voici une liste de professions (présenter une carte). Voulez vous me dire s'il vous plaît si vous connaissez personnellement quelqu'un qui exerce chacune de ces professions ? Si vous connaissez plus d'une personne, pensez à celle que vous connaissez depuis le plus longtemps. »

Profession	Connaissez vous quelqu'un qui exerce cette profession ?	Depuis combien d'années connaissez vous cette personne ?	Quel genre de relation entretenez vous avec cette personne ?	Quel est votre degré d'intimité avec cette personne ?	Sexe de la personne
Profession 1					
Profession 2					
etc.					

La liste des professions doit être assez longue et assez ouverte. Il n'apparaît guère possible de construire un instrument de mesure du capital social qui recouvre les différents courants de pensée. On ne fusionnera pas un concept qui concerne les cultures prises dans leur ensemble avec un concept qui fait du capital social un attribut du réseau de l'individu. La définition qu'avait proposée Bourdieu (1980) ne tranchait d'ailleurs pas vraiment entre le capital social comme attribut d'un groupe ou le capital social comme attribut d'un réseau personnel. Quelques remarques paraissent s'imposer : l'instrumentation de la mesure du capital social apparaît très importante car on s'en tient souvent au niveau du débat d'idées, mais le concept de capital social ne prend une forme précise qu'à travers un instrument pour le mesurer. Cette instrumentation est indissociable de l'objectif poursuivi. On ne mesurera pas le capital social de la même manière si l'on étudie les conditions de vie des personnes âgées ou la stratégie des cadres dans les entreprises de pointe. Lorsqu'on considère le capital social comme une ressource incorporée dans les cercles sociaux, y compris les plus grands tels que les nations, il s'agit d'un ensemble de connaissances partagées qui ne se différencie pas de la culture du cercle en question. L'usage du terme présente alors l'avantage d'attirer l'attention sur le fait qu'on se préoccupe surtout de l'aspect ressources pour l'action collective de cette culture et éventuellement que l'on s'intéresse à la production et à l'usage de ce capital. On doit noter, au moins en France, un défaut d'investissement des sociologues dans une approche empirique sur ce thème. Dans tous les cas, il est important de pouvoir suivre les évolutions dans le temps.

6.6 L'exemple du marché du travail

Le marché du travail apparaît comme une notion ballottée entre des thèses contradictoires. On ne peut plus dire qu'il existe une théorie dominante du

marché du travail. La notion de marché tout d'abord est assez évolutive. Le marché néo-classique est le modèle le plus souvent mobilisé, même si les faits démontrent qu'il est un modèle trop simplificateur et finalement assez éloigné de la réalité. Appliqué au marché du travail, il postule que les employeurs et les salariés observent l'ensemble du marché et changent de partenaire lorsqu'ils constatent que ceci peut leur être avantageux. Le mécanisme d'ajustement est donc fondamentalement situé entre l'employeur et le salarié. Dans le modèle de marché de la production proposé par Harrison White (2002)¹³⁴, les entrepreneurs s'observent. Chacun cherche à savoir ce que font ceux qui lui ressemblent ou qui sont en position équivalente à la sienne, et définit ses comportements en tenant compte des leurs. C'est le principe de l'équivalence structurale. Disons que d'une manière générale, la niche d'Ego c'est l'ensemble de ceux qu'il doit prendre en compte pour définir ses actes; cela comprend en particulier ceux qui sont en position équivalente à la sienne et c'est le support de la régulation de ses comportements. Le mécanisme régulateur est donc déplacé. Il n'est plus seulement défini entre les partenaires mais aussi en prenant en considération ce que font ceux qui sont en position équivalente. Si nous appliquons ce principe au marché de l'emploi, le contrôle ne se définit pas seulement entre l'employeur et le salarié mais il amène à comparer les employeurs d'une part, les salariés d'autre part. Le modèle du marché néoclassique a un fondement économique, sa logique est globale, c'est pourquoi il conduit à un équilibre. Le second est à la fois économique et psycho-sociologique, sa logique est locale et n'aboutit pas à un équilibre. Il ne suppose pas que les individus sont parfaitement informés et parfaitement mobiles. Il est plus conforme à l'esprit de la rationalité limitée. Ce modèle est beaucoup plus réaliste que le précédent, d'abord parce que sa logique est locale, ensuite parce que l'ajustement de notre comportement sur celui de ceux auxquels on s'identifie a été démontré par de nombreux travaux psychosociologiques. Rien n'empêche de combiner les deux modes de raisonnement. Rien n'oblige le sociologue à simplifier son analyse au point d'exiger de faire rentrer le réel dans un modèle unique. La réalité est un grand bricolage et les individus peuvent mobiliser plusieurs schémas cognitifs même concurrents pour guider leurs actions. Le salaire est un facteur économique essentiel dans le fonctionnement du marché du travail, mais ce n'est pas le seul. De nombreux travaux y sont consacrés. Les entretiens que nous avons pu mobiliser dans nos recherches montrent pourtant que bien souvent, dans cette période où il n'est

134. White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton, Princeton University Press .

pas facile de trouver du travail, le salaire n'est pas réellement négociable, sauf pour des qualifications très particulières.

Notre parti pris théorique est que ce que l'on appelle le marché du travail doit être analysé comme un ensemble de relations (Degenne, 2002)¹³⁵ Prendre un emploi ou confier un emploi à un salarié est un pari sur l'avenir, cela ne peut pas s'apparenter à une transaction commerciale ponctuelle. Inévitablement, les relations vont prendre corps, évoluer. Les relations ne concernent pas que des individus, elles concernent aussi des entités sociales qui agissent en tant que telles et qui entrent en relation de façon plus ou moins durables avec d'autres entités sociales. Les individus constituent un cas particulier de ces entités sociales, les entreprises aussi. Il est sans doute indispensable d'introduire dans le raisonnement la notion de carrière et son évolution. Si l'on passe d'une notion de carrière verticale supposant un emploi stable à une notion de carrière horizontale qui admet l'instabilité de l'emploi mais vise le maintien de l'employabilité, il y a bien là aussi une vision de long terme. Le réseau et le capital social deviennent alors des éléments clés pour gérer ce type de carrière. On ne trouve d'ailleurs pas des exemples de carrière nomade seulement dans les domaines où règnent l'innovation et les hautes compétences, les très petites entreprises en montrent de nombreux exemples. Beaucoup de choses que l'on sait sur l'intérim et la location de compétences montrent que les personnes se constituent en fait un réseau d'entreprises. Pour étudier le marché du travail il est donc indispensable de faire intervenir

- ce qui est préservé : La stabilité de l'emploi ou l'employabilité,
 - comment les gens s'y prennent en particulier quelle est la place de la gestion des relations et de l'usage qui en est fait.
 - une troisième interrogation intervient également, qui s'intéresse à ce qui compte pour les individus : s'agit il de leur "bien être" ou de leurs "capabilités" ?
- L'opposition entre carrière nomade et carrière traditionnelle est beaucoup trop simplificatrice. En fait le marché du travail est fait de choses beaucoup moins structurées

La notion de capital social s'est imposée dans l'analyse du marché du travail à partir des travaux de Granovetter. Dans ses premiers travaux, Getting a Job

135. Degenne A., 2002, Employer/employee relationship regulation and the lessons of school/work transition in France, in O. Favereau, E. Lazega (Eds.), Economic Organization, Markets, Networks and Hierarchies, Northampton, Edward Elgar, 200-212.

(1974)¹³⁶ et *The strength of weak ties* (1973)¹³⁷, il colle encore au modèle du marché néoclassique. Il réalise, en 1973 une enquête auprès de cadres moyens (cols blancs) de la région de Boston qui ont changé d'emploi entre deux recensements (266 personnes). La question qu'il pose est de savoir comment ils ont obtenu leur emploi. Il classe les moyens utilisés en trois catégories : les contacts personnels, les moyens formels et les démarches directes de la personne. Les démarches directes recouvrent le porte à porte, les envois de Cv etc. les moyens formels concernent les réponses aux annonces, le recours aux agences aux associations et aux services officiels de placement ; les contacts personnels supposent l'existence d'une personne connue du sujet et en contact avec lui dans un contexte autre que celui de la recherche d'emploi, qui serve d'intermédiaire, soit pour faire connaître le nouvel emploi, soit pour le recommander auprès de l'employeur. 56 % des personnes interrogées ont obtenu leur emploi par contact personnel, 19% par démarches directes et 19 % par des moyens formels. Parmi les 56% qui ont utilisé des contacts personnels, 31 % sont des liens familiaux et 69 % des liens professionnels. Granovetter note que ceux qui réussissent le mieux sont ceux qui utilisent des liens professionnels plutôt que des liens familiaux ou d'amitié, ce qu'il traduit par des liens faible plutôt que des liens forts. La famille est un milieu relativement fermé qui s'oblige à proposer une assistance mais qui ne dispose pas nécessairement des meilleures ressources. Il est donc logique que l'on puisse trouver de meilleures informations par des liens hors famille et en particulier des relations professionnelles. Granovetter élargit ce raisonnement et développe sa théorie de la force des liens faibles. Il convient d'abord de définir ce qu'on appelle lien fort et lien faible. Quatre critères sont retenus pour définir un lien fort :

- la durée de la relation, ce qui recouvre deux aspects, l'ancienneté de la relation et le temps passé ensemble,
- l'intensité émotionnelle,
- le degré d'intimité,
- les services réciproques que se rendent les partenaires.

Nous y ajouterons pour notre part un cinquième critère qui est la multiplicité de la relation c'est-à-dire le fait que la relation n'est pas dédiée à une seule activité et que donc les personnes en question fassent ensemble des choses

136. Granovetter M. S., 1974, *Getting a job : a study of contacts and careers*, Cambridge, Harvard University Press.

137. Granovetter M. S., 1973, *The Strength of Weak Ties*, *American Journal of Sociology*, 78, 1360-1380.

diverses. L'hypothèse centrale est que les liens forts tendent à être transitifs. Si l'individu A entretient un lien fort avec deux autres personnes B et C, il va passer beaucoup de temps avec chacun de ces partenaires, il va en penser et en dire du bien et ceci crée une forte probabilité pour que B et C se connaissent, s'apprécient et en viennent à nouer une relation forte. Si les liens forts sont transitifs, ils vont engendrer des milieux fermés, des cliques. Dans ces groupes tout le monde se connaît, les échanges sont nombreux et donc tout le monde dispose peu ou prou des mêmes informations et des mêmes ressources. Si une personne est en position d'intervenir en faveur d'un membre du groupe les autres le savent et peuvent relayer la demande. Entre deux groupes créés par des liens forts, il n'existe que des liens faibles. En effet s'il existait un lien fort, par transitivité les deux groupes se rapprocheraient jusqu'à fusionner. Donc les informations qui viennent de l'extérieur dans chaque groupe, arrivent par des liens faibles. Ce sont les liens faibles qui véhiculent les informations fraîches.

Même si l'on considère que cette théorie est abstraite et un peu rigide dans ses présupposés, elle garde un fort pouvoir de suggestion même lorsqu'on l'interprète sous forme atténuée, en considérant des liens plus ou moins forts. Bien entendu, comme la théorie de la force des liens faibles était issue d'une enquête sur le fonctionnement du marché du travail, on a voulu l'appliquer systématiquement au marché du travail ; nous y avons-nous même contribué (Degenne et al, 1991)¹³⁸. On a pu alors constater que si elle s'appliquait de façon correcte au cas des personnes qualifiées, relativement autonomes sur un certain marché, lorsque celui-ci n'était pas bloqué par une conjoncture de fort chômage, il n'en allait pas de même pour les emplois non qualifiés, en particulier lorsque la conjoncture est mauvaise (Marry, 1983, 1984)¹³⁹. Dans ce cas, les personnes concernées ne disposent que rarement de liens faibles ; si elles en ont, elles ne sont pas toujours en mesure d'utiliser les informations qui peuvent leur être fournies et l'on constate surtout que ce sont les liens forts qui se montrent efficaces, même s'ils ne permettent d'accéder qu'à des emplois peu valorisés. Pour autant on peut mettre en évidence un effet au niveau global (Forsé, 1997,1999)¹⁴⁰ La force des

138. Degenne A., Fournier I., Marry C., Mounier L., 1991, " Les relations sociales au coeur du marché du travail ", *Sociétés Contemporaines*, 5, 75-98.

139. Marry C., 1983, Origine sociale et réseaux d'insertion des jeunes ouvriers, *Formation-Emploi*, 4, 3-15 ; Marry C., 1984, Les jeunes et l'emploi, force et faiblesse des liens forts, in L. Coutrot et C. Dubar, *Cheminements professionnels et mobilités sociales*, Paris, La Documentation Française, 300-324.

140. Forsé M., 1997, Capital social et emploi, *L'Année Sociologique*, 47-1, 143-181 ; Forsé M., 1999, Social Capital and Status Attainment in Contemporary France, *The Tocqueville Review*, Vol. XX, no. 1, 59-81.

liens faibles et les réflexions qu'elle suscite ont donc conduit à tout un courant de réflexion autour de l'accès aux ressources à travers des relations. Il ne s'agit pas seulement de l'information mais aussi des recommandations, voire plus directement de l'emploi lui-même. Un glissement s'est opéré et d'une conception encore très dépendante de la théorie du marché néoclassique fondée sur l'information et la mobilité parfaite, Granovetter est passé à l'idée d'embeddedness. Douze années plus tard, son article sur l' « encastrement » (Granovetter, 1985)¹⁴¹ est un véritable plaidoyer pour une lecture sociologique des comportements économiques.

« Dans cet article, j'ai défendu l'idée que le plupart des comportements sont étroitement encastrés dans des réseaux de relations interpersonnels et que cet argument esquive les extrêmes que sont les conceptions sous-socialisée et sur-socialisée de l'action humaine. Je pense que c'est le cas pour tous les comportements. Je me focalise sur le comportement économique pour deux raisons :

1- c'est le cas type de comportement qui n'est pas correctement interprété parce que ceux qui l'étudient professionnellement sont très fortement engagés dans les théories atomisées de l'action.

2- A de rares exceptions près, les sociologues se sont abstenus de mener des études sérieuses sur tous les sujets déjà traités par l'économie néoclassique. Ils ont implicitement accepté les présupposés des économistes, que les processus du marché ne sont pas des objets valables d'analyse sociologique, parce que les relations n'y jouent qu'un rôle de friction et de dislocation et non un rôle central dans les sociétés modernes. »

142

141. Granovetter M. S., 1985, « Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness », *American Journal of Sociology*, 91, 481-510.

142.

« In this article, I have argued that most behavior is closely embedded in networks of interpersonal relations and that such an argument avoids the extremes of under –and oversocialized view of human action. Though I believe this to be so for all behavior, I concentrate here on economic behavior for two reasons : (i) it is the type-case of behavior inadequately interpreted because those who study it professionally are so strongly committed to atomized theories of action, and (ii) with few exceptions, sociologists have refrained from serious study of any subject already claimed by neoclassical economics. They have implicitly accepted the presumptions of economists that “ market processes ” are not suitable objects of sociological study because social relations play only a frictional and disruptive role, not a central one, in modern societies »

Plus récemment, en 1992, Granovetter concluait ainsi son intervention dans un colloque à Lyon. (Granovetter, 1995)¹⁴³ :

« Ma conclusion fondamentale est que l'idée d'embeddedness est l'ennemi des explications simples, nettes et élégantes. Mais ces explications, si tentantes à première vue, ont le défaut d'expliquer surtout par tautologie. Je crois que les explications puissantes, qui ne se désintègrent pas quand les circonstances historiques, politiques et sociales changent, ne seront produites que lorsque nous prendrons le concept d'embeddedness au sérieux. »

Cette idée que le passage d'un modèle de type acteur rationnel à un modèle d'acteur socialement encastré revient à respecter la complexité du phénomène est essentielle et correspond bien à ce que l'on observe à propos du marché du travail. Il n'est donc plus question pour Granovetter d'élaborer une théorie ad hoc du marché du travail, il place son analyse au niveau global d'une théorie sociologique fondée sur les relations. L'élargissement de ce raisonnement à l'ensemble du rôle du capital social amène aussi à prendre en considération le statut social des personnes avec lesquelles on est en interaction. Son évolution vers une vision plus large et conforme au développement de la sociologie économique (Smelser et Swedberg, 1994¹⁴⁴, Steiner, 1999¹⁴⁵) donne à ses travaux une nouvelle signification.

Si le capital social a pris une telle importance dans les travaux qui concernent le marché du travail, c'est parce que la réflexion sur l'influence des relations s'est d'abord limitée à l'embauche. Nous allons donc reprendre l'idée de capital social pour l'appliquer sous sa conception la plus générale à l'analyse du marché du travail, c'est-à-dire à l'ensemble des efforts de contrôle que font les employeurs d'une part et les salariés d'autre part pour tenter de maîtriser les aléas de la relation salariale. Prenons alors le point de vue de l'employeur pour analyser sa démarche de contrôle, mais nous pourrons faire la même chose en nous plaçant du point de vue du salarié. Demandons-nous ce qui peut donner confiance à l'employeur. La réponse est : toute forme de connaissance sur le salarié et en particulier toute information sur les savoirs du salarié. On a naguère en France traduit cette exigence par *Savoir*, *savoir faire*, *savoir être* ; *La mode*, telle qu'elle

143. Granovetter M.S., 1995, La notion d'embeddedness, in A.Jacob et H. Vérin (dir.), *L'inscription sociale du marché*, Paris, L'Harmattan

144. Smelser N.J., Swedberg R., (eds.), 1994, *The Handbook of Economic Sociology*, Princeton, Princeton University Press.

145. Steiner P., 1999, *La sociologie économique*, Paris, La Découverte.

est explicitée par les organismes de management et de gestion est plutôt aujourd'hui : «Knowing how, Knowing whom, Knowing why ». Knowing how, c'est l'ensemble des compétences qui permettent d'occuper une fonction ou de s'y adapter. A priori il s'agit du capital culturel dont dispose l'individu et qui ne dépend que de lui. Même si l'on peut contester cette manière de découper les compétences du contexte dans lequel elles vont devoir être mises en œuvre, il s'agit là d'une approche très classique. Knowing whom renvoie plus directement au capital social, s'il s'agit d'avoir les bonnes relations, non seulement parce qu'elles seront utiles pour l'embauche mais aussi parce qu'être compétent, c'est avoir une insertion sociale pertinente. Knowing why, c'est tout le contraire de la logique fordienne, c'est comprendre quelle est sa place dans un univers de production. A travers ces critères, c'est tout ce qui permet au salarié de se faire reconnaître dans le milieu professionnel, qui est évoqué. C'est tout ce qu'il a acquis par la socialisation, les savoirs scolaires mais aussi ce qui constitue le bagage nécessaire à l'insertion dans un milieu donné. Il ne suffit pas de savoir travailler, il faut aussi connaître les codes ; arriver à l'heure, être disponible pour s'investir dans son travail, avoir une tenue correcte, respecter les collègues et les clients etc. On est là très proche du capital social au sens de Bouglé. Ce qui est appris à l'école, ce que mesurent les tests n'en est qu'une partie. Pour se faire une opinion sur ce capital social au sens large de son salarié, l'employeur peut jouer sur plusieurs tableaux. Il y a tout d'abord les signes que lui renvoie la société globale sur l'individu lui-même. Il s'agit principalement des diplômes et de la durée des études. La durée des études est un indicateur du niveau de socialisation à des valeurs collectives, le diplôme donne plus précisément une indication sur les connaissances acquises. Pour ces raisons, ces indicateurs sont assez généralement utilisés. Certains entrepreneurs toutefois, souvent ceux qui ont de petites entreprises et qui vont avoir à travailler directement avec la personne mettent en avant leur caractère peu fiable et s'en méfient énormément. La relation directe entre eux est nécessaire. Ils peuvent se connaître, avoir eu une expérience antérieure de travail. Les stages en entreprise des étudiants ont, on le sait, une influence considérable sur l'embauche ultérieure. Le dossier, Le CV fait partie de cette démarche. Le contrôle peut être recherché à travers les personnes qui connaissent le salarié et auxquelles l'employeur peut s'adresser. En particulier, il va pouvoir s'adresser à ceux qui sont en position équivalente à la sienne, ceux qui ont pu embaucher auparavant le salarié en question. Il s'agit donc là d'une information recherchée auprès des homologues de l'employeur, mais aussi auprès des enseignants avec lesquels l'employeur peut nouer une re-

lation suivie. Mais le contrôle peut s'appuyer sur une information beaucoup plus large. En fait il s'agit là de la réputation du salarié potentiel, telle qu'elle peut être connue et véhiculée dans l'ensemble du milieu. On retrouve donc ici une dimension du capital social : un ensemble de connaissances partagées, les connaissances nécessaires pour pouvoir évoluer et éventuellement travailler dans un milieu donné. Ces connaissances sont partagées par tous ceux qui précisément évoluent dans ce milieu. Elles constituent le capital social du groupe. Celui qui veut y pénétrer et s'y faire reconnaître doit disposer de ces connaissances. Elles s'analysent effectivement sur les trois registres de compétences évoqués par les gestionnaires (Knowing how, whom, why). Le capital social d'un individu c'est donc beaucoup moins les personnes qu'il connaît que l'ensemble des connaissances qu'il peut faire valoir dans différents milieux. C'est cette acception que nous retiendrons maintenant et qui constitue la base sur laquelle il nous semble qu'il convient de construire l'instrumentation des études et des enquêtes. Le capital social au sens de Bouglé ou de Coleman est en fait beaucoup plus pertinent pour une théorie du marché du travail que le capital social au sens réduit des personnes que l'on connaît.

La définition de Lin est déjà moins éloignée car elle prend en compte les milieux dans lesquels évoluent les personnes que l'on connaît et donc indirectement ce capital social là peut constituer un "proxy" de l'ensemble des milieux dans lesquels on peut se faire reconnaître. La procédure d'enquête qu'il propose est suffisamment simple pour être séduisante, même si elle ne recouvre pas complètement le même concept. Si l'on veut analyser comment les employeurs et les salariés vont mettre en place un contrôle de la relation qui les lie, ou qui pourrait les lier, il va donc falloir chercher les moyens d'évaluer la validité de ce capital social dans un milieu donné. Mais nous nous heurtons à une difficulté : le fait d'être parfaitement adapté pour évoluer et travailler dans un milieu donné peut être un handicap pour en changer. On retrouve ici le désarroi des personnes qui sont licenciées d'une entreprise à un certain âge, comme ce fut le cas pour certains salariés de Moulinex¹⁴⁶. Ils étaient parfaitement adaptés à leur entreprise. Ils la connaissaient parfaitement et en même temps ils ne connaissaient rien des autres activités professionnelles qui pouvaient s'offrir à eux. Ne rien connaître cela ne veut pas seulement dire ne pas disposer des compétences professionnelles pour les exercer (cela peut s'apprendre), cela veut dire ne pas du tout connaître le milieu ne pas savoir s'y comporter. Ils avaient peur de ne pas pouvoir s'y faire

146. Roupnel-Fuentes M., 2011, Les chômeurs de Moulinex, Paris, PUF.

reconnaître. La turbulence des emplois que l'on observe en début de carrière, y compris chez les jeunes qui disposent d'une bonne formation peut avoir une cause comparable. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'ils ne connaissent pas le monde du travail. 23,5% des jeunes qui sortent du système scolaire n'ont fait aucun stage en entreprise (enquête Génération 98 du Centre d'études et de recherche sur les qualifications, Céreq). Les employeurs vont les prendre à l'essai de façon à exercer une sélection, sans les stabiliser. La même recherche d'un milieu qui les reconnaisse et les accepte conduit les jeunes à accepter cette période exploratoire qui leur sert à acquérir de l'expérience. Au bout d'un an ou deux au maximum, tous ont acquis les bases communes au comportement sur le marché du travail. Certains connaissent bien leur univers professionnel. La phase d'insertion est pratiquement achevée. Le fait de mettre l'accent sur le capital social au sens général de connaissance des codes d'un milieu, ne signifie pas que la mesure du capital social au sens des relations de la personne ait perdu tout intérêt. Le premier représente une sorte de substrat, de condition nécessaire. Le second apporte d'autres atouts. Nous pouvons par exemple évoquer l'accent mis par Ronald Burt dans la mesure du capital social sur ce qu'il appelle les trous structuraux¹⁴⁷. L'exploration du réseau d'un individu peut faire apparaître des relations qui se connaissent, qui sont elles mêmes liées entre elles ou au contraire des relations dans différents milieux et qui ne se connaissent pas. Supposons que je sois dans un milieu très compétitif, un milieu professionnel ou politique par exemple. Si deux personnes que je connais se connaissent entre elles, Burt considère 1- qu'elles fréquentent les mêmes milieux donneront accès à des ressources semblables et qu'elles seront donc redondantes. 2- qu'il sera difficile d'avoir vis-à-vis d'elles une stratégie autonome puisqu'elles peuvent communiquer en dehors de moi. Comme l'entretien d'une relation a un coût, il peut être préférable, de réserver mes efforts pour entretenir des relations qui me donnent accès à des milieux différents. Cette appréciation de la qualité du capital social d'une personne par les trous structuraux peut se transférer aux milieux dans lesquels une personne peut se faire reconnaître. Pour entrer dans un milieu professionnel donné, si la compétition n'en est pas la marque principale, il va être intéressant d'en connaître les règles et d'y nouer des bonnes relations. Mais la qualité d'un réseau pourra s'apprécier au fait qu'il met en évidence que l'individu a ses entrées et peut se faire reconnaître dans plusieurs univers

147. Burt R., 1992, Structural holes. The Social structure of competition, Cambridge, Harvard University Press; Burt R., 1995, Capital social et trous structuraux, Revue Française de Sociologie, XXXVI-4, 599-628.

professionnels distincts. Ceci va se voir par les trous structureaux qui vont apparaître. Le cas des employés de Moulinex est exemplaire. Ceux qui étaient restés depuis longtemps dans l'entreprise connaissaient bien ce milieu là mais celui-là seulement. Ils n'avaient comme on dit parfois qu'une seule corde à leur arc. Le jour où l'entreprise ferme, ils sont démunis. Tout est à recommencer et c'est très difficile. Dans la première phase de leur insertion, les jeunes connaissent le chômage, ils en connaissent même plusieurs périodes, mais en même temps, ils ne dépendent pas d'un seul employeur et peuvent acquérir une connaissance de plusieurs milieux professionnels différents. Si c'est le cas, ce qui apparaît comme une turbulence peut en fait présenter un avantage d'employabilité. Ceci nous amène à distinguer différentes stratégies que les personnes peuvent avoir du point de vue de l'emploi

Quelques témoignages à propos du capital social et du comportement :

« Ce qui est bien, ce que j'aime de plus en plus, c'est les formations de BTS en alternance, parce que là effectivement les gens ont réellement deux ans d'expérience société. Les gens qui sortent de l'école, c'est pas de leur faute, mais ils sont parfois un peu à côté du système, parce que automatiquement ils sont dans un contexte pas concret si vous voulez. Mais ça ils n'y peuvent rien. Donc c'est sûr qu'un BTS en alternance, aujourd'hui, a plus de valeur qu'un BTS traditionnel. Parce que la personne sait ce que c'est que le monde de l'entreprise. » (Patron d'une société de services aux entreprises, 30 salariés)

« C'est plus des traits de caractère, si vous voulez ; c'est plus des traits de caractère, de présentation, parce que c'est vrai que effectivement, par rapport à la présentation d'une personne, et bien il va s'adapter ou pas à nos clients, parce que c'est important ça aussi. » (Service aux entreprises – 30 salariés)

« Pour moi, personnellement, ça n'a aucune importance. Je veux quelqu'un de .. comment je vais vous dire ? ... je veux quelqu'un de gentil, de sympathique, quelqu'un qui, qui connaisse le métier, mais même qu'il .. je veux dire qu'il soit pas un super crack, mais je veux quelqu'un qui veuille travailler, qui veuille s'intégrer à une équipe, qui veuille .. voilà, c'est tout ... C'est pas compliqué, ce que je veux. Je veux quelqu'un qui veuille travailler, c'est tout. » (Véhicules industriels – 30 employés)

« On le sent, dans le comportement de la personne : si vraiment elle s'intéresse et si elle participe, ça se voit ! Parce que quelqu'un qui n'est pas .. qui s'intègre mal, ben il s'intéresse pas, hein. Y a des choses qu'il laisse aller. Donc on voit tout de suite si il est bien hypermotivé, hein. Et si il s'intègre. Je vous dis, on va voir si vraiment .. parce que quelqu'un qui va arriver avant l'heure, qui va pas rechigner, qui va pas .. enfin pour repartir pareil, qui .. au niveau du travail va prendre des initiatives, et un tas de choses comme ça ... On voit tout de suite si le gars prend des initiatives ou pas. Il faut savoir prendre des initiatives. Faut pas attendre tout comme ça .. mais aujourd'hui vous avez beaucoup de gens qui attendent .. ben oui, dès que le responsable est plus là, ça y est, ça bloque, parce que .. le type est paumé. » (Patron d'une ébénisterie, 3 salariés)

« En fait on est pas nombreux, déjà s'il est accepté par tous ses collègues c'est quelque chose ; ça peut arriver qu'un gars s'il ne s'entend pas avec les autres .. quand ils sont amenés à faire équipe, déjà c'est un gros problème, tout de suite on le sait, et puis on voit bien sur les chantiers s'il avance bien, s'il fait le travail ou pas, ou si c'est un problème de caractère. Dans le passé, on avait quelqu'un qui était un excellent menuisier mais qui avait un caractère ... il y en avait plus un seul qui voulait travaillait avec lui ! Personne ne voulait plus faire équipe avec lui. On a été obligé de se séparer pour des problèmes comme ça ; il y a de gens vraiment qui ont des tempéraments très particuliers mais bon, au point que les gars l'oubliaient sur le chantier volontairement, ils rentraient sans lui [rire] » (Plâtrier, six salariés)

6.6.1 L'embauche un moment privilégié du contrôle, mais seulement une étape.

L'invocation des relations personnelles et des réseaux individuels dans l'analyse du marché du travail a été on l'a vu largement inspirée par les travaux initiaux de Granovetter sur "le moyen utilisé pour trouver son emploi". Les développements que nous venons de faire montrent bien qu'on ne saurait se limiter à cette période particulière. La relation salariale s'inscrit dans la durée et elle doit tenir, au moins un certain temps. Ceci impose d'étudier les relations sala-

riales d'un point de vue longitudinal car ce sont des histoires (Tilly, 2000)¹⁴⁸. C'est une vision complètement différente des principes théoriques sur lesquels on fonde le marché néoclassique. Pour autant il ne faut pas négliger cette étape importante de l'embauche, car c'est nécessairement un moment où s'expriment les priorités des partenaires. Les résultats qui suivent sont issus d'une enquête du Centre d'études et de recherche sur les qualifications, qui a permis de recueillir les itinéraires professionnels de 8323 garçons de niveaux V, Vbis et VI¹⁴⁹ qui sont sortis du système scolaire en 1989 et qui ont été interrogés en 1994. A tous ceux qui ont obtenu un emploi au moins dans les quatre ans il a été posé la question : " Comment avez-vous recherché et obtenu votre emploi ? ", avec réponse en clair. Dans le codage des réponses, on s'est au maximum appuyé sur des principes sémantiques, sans définir une grille de lecture a priori. Le résultat est sensiblement différent de ce que l'on obtient à partir des questions fermées, d'une part parce que les jeunes livrent ici des détails que l'on ne recueille pas à partir d'une question fermée, d'autre part parce que les classes a posteriori, même si, in fine on les regroupe sous les mêmes dénominations ou des dénominations voisines des catégories des questions fermées, sont plus justes dans les regroupements qu'elles constituent que les classes a priori. On obtient ainsi, un résultat tout à fait intéressant. La principale opposition se fait, entre les établissements du secteur industriel parmi lesquels on trouve les plus grandes tailles et tous les autres. Plus on se rapproche des grandes tailles, et plus le recrutement utilise des méthodes non personnalisées. Un second critère permet d'organiser le foisonnement très complexe des structures de l'artisanat et du tertiaire, en fonction des modes de recrutement. Dans l'artisanat le recrutement se fait par relations mais surtout par un contact antérieur avec l'entreprise. Dans le commerce comme dans les services, les démarches personnelles, sans intermédiaire, dominant. Les emplois saisonniers sont de ce côté avec les secteurs de l'agriculture et de l'hôtellerie-restauration. Le rang de la séquence d'emploi (n°1 à n°6 et plus) dans l'histoire de l'insertion professionnelle du jeune fait également sens. Les rangs élevés, qui signalent des parcours marqués par l'instabilité, sont nettement tirés vers les emplois courts du commerce et des services, que les jeunes obtiennent par démarche personnelle.

Qu'elle soit directe et personnalisée ou gérée de façon découplée et plus ou moins bureaucratique, le contrôle de la relation employeur-salarié est donc au

148. Tilly C., 2000, How do relations store histories? Annual Review of Sociology, 26, 721-723.

149. Ce sont ceux qui ne sont pas allés jusqu'au Baccalauréat

cœur de toutes les formes de régulation que l'on peut observer au niveau macro-sociologique. La taille de l'établissement, le secteur d'activité ne reflètent que très imparfaitement la complexité des solutions. Les formes qu'elles prennent, les styles, les représentations qui les fondent, sont les produits des relations concrètes. Elles émergent et se transforment dans une perpétuelle dialectique entre le processus cognitif qui permet l'abstraction d'une part, la généralisation, et la re-contextualisation d'autre part, c'est à dire la dynamique des actions et des interactions. On retrouve le bien-fondé de la remarque initiale de Granovetter sur le peu de pertinence que l'on peut attendre d'un modèle résolument simplificateur. C'est la gestion de la qualité et de la confiance qui constitue la base de la relation d'emploi. Les impératifs économiques ne sont pas négligés mais la solution qui leur est apportée varie en fonction du mode de contrôle qui découle des formes de gestion adoptées. Dans sa thèse, Ionela Roharik (2002)¹⁵⁰ met en évidence, à partir de l'enquête Structure des salaires de l'INSEE des formes de gestion de la main-d'œuvre qui confortent cette vision des choses. Elle distingue tout d'abord deux fonctions de celui qui dirige une entreprise : la fonction d'entrepreneur et la fonction d'employeur. Au regard de ces deux fonctions, le chef d'entreprise peut être confronté à des problèmes dont les solutions ne sont pas toujours compatibles. Les relations qu'entretient un chef d'entreprise avec ses salariés ne sont pas indépendantes des décisions qu'il prend pour s'aménager une niche sur le marché des produits. Elle oppose ainsi une stabilité de la main-d'oeuvre « sans frais », caractéristique des petits établissements à une « stabilité onéreuse » caractéristique des plus grands. Ces résultats recourent notre propre observation, à partir d'entretiens auprès de chefs d'entreprises, que les petites entreprises qui ont besoin de main-d'oeuvre qualifiée instaurent beaucoup plus une relation salariale personnalisée là où les grandes mettent en place des formules formelles et plus onéreuses.

6.6.2 Un indicateur significatif mais complexe : le retour chez l'employeur

L'enquête Emploi de l'Insee permet de mettre en évidence l'importance du retour chez un employeur chez qui on a déjà travaillé. Du point de vue opérationnel, il faut toutefois être prudent et s'efforcer d'obtenir dans les enquêtes un minimum d'information sur les circonstances dans lesquelles il y a eu un pré-

150. Roharik I., 2002, Mécanismes de structuration du marché du travail, Paris, Lamas et Université Paris 5.

cèdent emploi. En particulier le fait d'avoir fait un stage pendant les études ne doit pas être confondu avec une embauche antérieure réelle. De même les missions d'intérim correspondent à une logique particulière qu'il convient de traiter à part, même si du point de vue qui est le nôtre ces situations différentes correspondent toutes à la création d'un lien de confiance. Dans un travail précédent, à partir de l'enquête Génération 98¹⁵¹ du Centre d'études et de recherche sur les qualifications (Céreq)¹⁵², nous avons examiné conjointement l'indicateur retour chez un employeur chez qui on a effectué un stage pendant les études et retour chez un employeur chez qui on a déjà eu un emploi, en dehors des stages. Le premier constat est que les deux phénomènes apparaissent assez indépendants. L'unité statistique est ici la séquence d'emploi, ces séquences sont au nombre de 108 440 et ont été observées sur 55 345 individus. On dit qu'il y a retour si, cette séquence d'emploi correspond à un employeur que l'on retrouve dans le parcours de l'individu, avant ou après la séquence en question. La séquence est classée dans les non retour dans le cas contraire. On note par ailleurs si le salarié a effectué un stage chez cet employeur pendant ses études. Le stage en cours d'étude devient de plus en plus courant, il initie l'étudiant au monde de l'entreprise et lui permet d'acquérir un certain capital social. De plus il est souvent le signe de l'existence d'un sas entre l'école et l'entreprise sur lequel le jeune peut s'appuyer (Lecoutre, 2003)¹⁵³.

Presque 20% des séquences d'emploi concernent des entreprises dans lesquelles un stage a été effectué alors que les autres retours chez l'employeur ne représentent que 10,3 % des séquences. De plus, alors que les séquences qui correspondent à des entreprises dans lesquelles les jeunes ont effectué un stage pendant leurs études sont dans 67,2 % des cas l'une des deux premières de leur parcours, les séquences qui correspondent à une entreprise dans laquelle on passe plusieurs fois durant le parcours de travail ne sont l'une des deux premières que dans 28 % des cas. Pour interpréter ces chiffres, il faut se souvenir que les séquences classées dans la catégorie des retours comprennent aussi le premier

151. L'enquête porte sur l'insertion des jeunes qui sont sortis du système scolaire en 1998 et qui ont été interrogés en 2001. Les séquences étudiées se situaient donc toutes dans les trois premières années du parcours professionnel. Nous n'avons pas retenu ici les séquences d'emploi en intérim. Les calculs sont effectués sur les effectifs de l'enquête, non pondérés, dans la mesure où il n'est pas évident que la pondération fournie par le Céreq pour les individus puisse s'appliquer aux séquences d'emploi.

152. Degenne A. Le marché du travail comme réseau et système de niches : une lecture de l'enquête "Génération 98", Net.Doc , n° 8 , 2004

153. Lecoutre M., 2003, Capital social, école et entreprise sur le marché du travail ; les dynamiques relationnelles des organisations éducatives dans l'accès à l'emploi. Thèse de sociologie, Université Paris V.

passage dans l'entreprise. Il y a donc bien deux phénomènes distincts. Les jeunes sont recrutés dans les entreprises dans lesquelles ils ont fait un stage au début de leur parcours professionnel alors qu'ils ne rencontrent les entreprises avec lesquelles ils vont nouer une relation plus suivie que plus tard. La proportion des séquences d'emploi qui correspondent à des retours chez le même employeur atteint 25,2% dans la catégorie qui regroupe l'agriculture, la sylviculture et la pêche; c'est le taux le plus élevé. Vient ensuite l'hôtellerie restauration avec 13,1 %, puis les industries (11,5 % dans l'automobile et 11,4% dans les autres industries. Le taux dans les autres secteurs professionnels sont inférieurs à 10 % (9,8 % dans la construction, 9,3 % dans les services). Si nous regardons maintenant quels sont les individus qui reviennent chez leur employeur (toujours au sens défini ci-dessus) ils sont en moyenne 4, 8 % de la population des jeunes de l'enquête. Ils sont 3 % chez les niveaux I, II, III et IV+, c'est-à-dire ceux qui ont un niveau supérieur au Baccalauréat et 5,3 % chez ceux qui ont un niveau inférieur. Ainsi que le dit un chef d'entreprise interviewé :

« Ben en fait, ce qui se passe, c'est qu'on embauche principalement des gens qu'on débauche ». (Machines agricoles, 95 salariés)

6.6.3 Carrière stable ou carrière nomade

Dans le langage courant on utilise facilement des notions comme celle de carrière, de marché etc. sans les préciser, et cela ne fait pas de difficulté. Plus problématique est l'usage de ces termes dans le travail scientifique. Qu'entend-on par carrière? On peut répondre à cette question en proposant une revue de question des usages dans la littérature. Nous ne nous engagerons pas dans cette voie que nous laisserons à ceux qui pourraient en faire une thèse. Nous prendrons comme point de départ la définition donnée par Everett Hugues (1958) ¹⁵⁴

« Une perspective changeante dans laquelle la personne conçoit sa vie comme un tout et interprète le sens de ses différents attributs, actions et toutes les choses qui lui arrivent. »

L'intérêt de cette définition est qu'elle fait de la carrière une représentation de l'acteur et non un concept sociologique. Si l'on suit Hugues, étudier des carrières revient à étudier des représentations. Or ce n'est pas ce qui nous est proposé actuellement. On s'en rend compte aisément en suivant les développements,

154. Hughes E.C., 1958, Men and their work, london, The Free Press of Glencoe. « A moving perspective in which the person sees his life as a whole and interprets the meaning of his various attributes, actions, and the things which happens to him. »

nombreux, autour de la notion de carrière nomade (*boundaryless career*). Dans la littérature, la carrière nomade apparaît fortement liée à la gestion des connaissances (*Knowledge management*). Certains auteurs partent du constat qu'une part croissante de l'économie requiert de plus en plus de compétences de la part des travailleurs et que même les connaissances sont devenues un facteur de production tellement important qu'il faut les gérer. C'est en particulier le cas dans tout ce que l'on regroupe sous le sigle NTIC (les nouvelles technologies de l'information et de la communication), mais c'est également vrai dans les sciences du vivant et dans bien d'autres domaines. Dans ces secteurs de production, les connaissances et les techniques évoluent vite et cette évolution entretient une compétition aigüe. Dans certaines entreprises, le *knowledge management* est intégré, d'autres n'ont pas les moyens de le faire et font appel à des entreprises spécialisées qui se chargent de trouver les personnes compétentes et de louer leurs services. Ce sont des entreprises de travail temporaire qui ont un secteur de haute qualification ou des entreprises spécialisées dans le consulting. A priori les personnes qui louent leurs services par l'intermédiaire de ces entreprises ne se stabilisent donc pas. Non seulement il ne s'agit pas d'emplois stables mais le fait de passer d'une entreprise à l'autre et d'accumuler des expériences est considéré comme une des clés du développement de la compétence. Ces pratiquants du nomadisme sont comme des compagnons dans des domaines qui n'étaient pas ouverts jadis au compagnonnage mais où l'évolution des techniques a réactivé ce modèle de gestion des connaissances fondé sur l'accumulation des expériences concrètes. Mais il s'agit là surtout d'une image abstraite. Cadin et al. (2003)¹⁵⁵ proposent une typologie des carrières réalisée à partir d'un ensemble de 79 entretiens qui leur ont permis de recueillir des parcours de vie professionnelle. Ils distinguent quatre grands types de carrières :

Les sédentaires : Un seul employeur au cours de la vie professionnelle. Une succession de mobilités verticales ou horizontales dans des métiers proches les uns des autres. Des individus qui ne souhaitent pas changer d'employeur. Les salariés désirant évoluer recherchent le succès objectif (des responsabilités et un salaire accru).

Les migrants : Un seul employeur avec un marché interne diversifié (grande entreprise, groupe, fonction publique). Plusieurs métiers au cours de la vie professionnelle. Existence d'un projet personnel ou sentiment d'avoir opéré une transition professionnelle importante

155. Cadin C., Bender A.-F., Saint-Giniez (de) V., 2003, *Carrières nomades*, Paris, Vuibert.

Les itinérants : Plusieurs employeurs. Une logique identitaire, des trajectoires professionnelles, articulées autour d'un métier, d'un secteur d'activité.

Les frontaliers : Plusieurs employeurs. Passage par l'auto-emploi. Logique de métier ou d'industrie. Redéfinition de l'identité professionnelle en fonction des projets.

Les sans frontière : Des transitions importantes. Plusieurs métiers, des changements statutaires, des interruptions professionnelles importantes. Et/ou auto-emploi. Sentiment d'avoir opéré une transition professionnelle importante. Identités multiples ou redéfinitions identitaires en fonction des projets. Recherche du succès subjectif, lequel ne correspond pas toujours au succès objectif.

La catégorie des artistes, que l'on imagine à l'image de ceux que l'on connaît parce qu'ils ont du succès, s'est révélée très hétérogène, aussi bien en termes d'ancienneté et d'avancement dans la carrière qu'en termes de spécialités puisque derrière ce qui se voit se cache tout un monde de techniciens et de collaborateurs divers qui connaissent les mêmes aléas de carrière. A la limite d'un statut libéral, toutes ces personnes doivent construire eux-mêmes leur carrière à travers les utilisations que les producteurs font de leurs talents :

« De fait, les entreprises et les consommateurs peuvent bénéficier de la variété croissante des talents, mais c'est au prix d'un niveau élevé de sous emploi ou de chômage, d'une variabilité accrue dans les situations individuelles, et d'une inégalité grandissante entre ceux qui tirent profit de leur réputation pour travailler davantage dans un marché en expansion et ceux qui constituent la force d'appoint d'un système en quête permanente de flexibilité. Le tout avec une incertitude accrue sur le cours de la carrière, si la spéculation sur le talent conduit à des succès et à des réputations plus volatils. Le recours à des personnels intermittents a pour deuxième particularité de dissocier radicalement le sort de l'employeur de celui de son salarié, la relation d'emploi constituant un cadre éphémère et très peu contraignant. Libre à l'employeur de faire appel ou non à des personnels avec qui il a déjà travaillé et de jouer sur toute la gamme des possibilités qu'ouvre l'arbitrage entre la sécurité des liens récurrents avec des personnes confirmées et le risque attaché à la découverte de nouveaux talents. L'artiste, pourvu qu'il soit suffisamment sollicité, dispose d'une liberté formelle de même nature : la gestion des incertitudes de sa carrière passe, pour lui aussi, par le dosage des liens

récourants et des liens plus occasionnels. Cette symétrie explique l'une des caractéristiques de ce marché : la structuration des apparitions d'emploi par niveau de réputation. » (Menger, 2002)¹⁵⁶

La question est : le monde des arts est-il en train de définir un modèle qui va inspirer l'organisation d'autres secteurs ? Va-t-on voir se développer une sorte de sélection naturelle sur la base des talents et des compétences, qui permettra aux uns de se construire une carrière brillante, caractérisée par un niveau d'employabilité élevée et en laissera d'autres d'autant plus démunis ? Nul ne peut le dire aujourd'hui parce que nous manquons d'éléments d'information sur les parcours eux-mêmes et les transformations qui les affectent. Il manque en effet une théorie de la dynamique de ces parcours. Pour reprendre la logique de Gazier (2003)¹⁵⁷, on ne se centre pas sur ce que signifie chaque transition. Qu'est-ce qui est acquis au cours du temps et dans ces transitions en termes de connaissances pratiques et d'acculturation à un milieu. L'autonomie non plus n'est pas un critère apparent et pourtant il semble bien que Burt a raison de mettre l'accent sur la diversité des milieux dans lesquels un individu peut se faire reconnaître car ceci conditionne la créativité (Burt, 2004)¹⁵⁸, pour les individus qui ont un projet novateur mais plus prosaïquement la capacité à rebondir en cas de difficulté pour les autres. Le salarié idéal pour un employeur est celui qui est immédiatement utilisable, c'est-à-dire qui connaît effectivement le travail, l'entreprise et la culture du milieu. Ce peut être celui qui a une certaine ancienneté. Mais si l'employeur privilégie un mode de gestion fondé sur la flexibilité le salarié idéal est celui qui non seulement connaît son entreprise mais connaît un ensemble d'autres entreprises dans lesquelles il pourra être embauché et dans lesquelles il améliorera ses compétences. Ce profil est aussi idéal d'un certain point de vue pour le salarié puisqu'il maintient à un haut niveau son employabilité. Cette logique est largement étudiée et débattue par Gazier qui examine dans quelles conditions d'organisation du travail, ce type de carrière pourrait devenir naturel et se généraliser. Il plaide en quelque sorte pour un système d'échange généralisé. Si quelqu'un lâche (éventuellement provisoirement un emploi), c'est un emploi qui se libère pour quelqu'un d'autre qui va pouvoir l'occuper. Si tout le monde fait de même ou si au moins une certaine partie de la population des travailleurs fait ainsi, l'échange généralisé pourra se mettre en place et profi-

156. Menger P. M, 2002, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Paris, Editions du Seuil.

157. Gazier B., 2003, *Tous sublimes*, Paris, Flammarion.

158. Burt R., 2004, *Structural holes and good ideas*, *American Journal of Sociology*, 110(2), 349-399.

ter à tous. L'enjeu n'est plus de s'approprier l'emploi d'une part ou le salarié d'autre part mais de mettre en place un système qui permette une circulation des personnes. Encore faut-il s'assurer que cette circulation va être productrice de capital social. Si un salarié circule dans un milieu fermé d'employeurs, de petites entreprises qui ont le même type d'activité, on est dans une logique de réseau d'employeurs, comme il s'en est déjà mis en place. La production de capital social est sans doute minimale. Si un salarié, un compagnon par exemple, un chef cuisinier ou un consultant est capable à travers diverses expériences de se constituer un savoir faire original (Knowing how) de se constituer un réseau c'est-à-dire non seulement de connaître des personnes mais aussi leurs univers, leurs cultures professionnelles (Knowing whom) et à partir de là de développer un projet autonome qui lui permettra de choisir entre diverses options (Knowing why), on est dans le type idéal de la carrière nomade et l'on est aussi dans le type idéal de l'individu producteur de son propre capital social au sens de Ronald Burt (1995). La question n'est pas la mobilité pour la mobilité. La mobilité n'est qu'un indicateur de l'existence d'un processus de production de capital social. Comme tout indicateur il est imparfait et peut être trompeur. Les mouvements des jeunes en début de carrière sur le marché du travail, peuvent être signe d'acquisition de capital social ou signe de difficulté à acquérir les connaissances et les habitudes nécessaires à toute insertion. Dans le premier cas il débouche sur une insertion, dans le second sur une galère. Les travaux récents (Gazier, 2003, Cadin et al. 2003) représentent une avancée théorique sérieuse par rapport à l'invocation incantatoire de la mobilité comme source d'autonomie des salariés sur le marché du travail ou par rapport à l'attente d'un hypothétique retour aux conditions qui ont prévalu pendant la période dite des 30 glorieuses. La prise en considération de carrières ou de séquences de carrière comme un tout est essentielle. C'est en effet une première approximation de ce que l'on peut appeler les acquis cognitifs de l'expérience. De même que Lin (2001) mesure la qualité du réseau d'une personne en utilisant comme indicateur la variété des professions des individus qu'il connaît personnellement, de la même manière la connaissance de la variété des emplois exercés constitue un premier pas dans l'appréciation d'une séquence professionnelle. De ce point de vue les enquêtes d'insertion du Céreq représentent un incontestable pas en avant par rapport à des enquêtes en coupe instantanée. La prise en compte dans l'analyse des carrières des dimensions de la compétence et surtout l'intégration de la dimension relationnelle représente une seconde étape très souhaitable. Il nous manque encore une théorie du capital social adaptée à l'étude du marché du travail,

c'est-à-dire à l'analyse des parcours professionnels. La référence aux liens faibles et aux liens forts est encore très fréquente et semble un peu magique. Tant qu'on ne sait pas ce que représente une relation et sa mobilisation à un moment donné, on n'est pas vraiment avancé¹⁵⁹. Les travaux actuels sur le petit monde (Watts, 2004¹⁶⁰, Barabasi, 2003¹⁶¹ etc.) conduisent à remettre en question l'idée que seuls les liens faibles permettent de sortir des univers clos. Il faut abandonner l'idée reçue que les liens forts sont nécessairement transitifs. Il y a des liens forts entre des milieux différents et des liens faibles à l'intérieur de milieux donnés.

7 Rhétoriques, théories, représentations

Les attracteurs constituent des incitations, des champs de force qui influencent les efforts de contrôle ; mais les acteurs sont aussi largement influencés par le contexte au sens large. Ce contexte est une réalité complexe : il y a le contexte physique avec le relief, les routes, les villes etc. mais également les institutions, les organisations et toutes les règles qui permettent leur existence et leur relative pérennité. Un premier élément doit être pris en compte. Ainsi que l'exprime Harrison White :

« Les institutions, les organisations sont dotées d'une certaine stabilité et celle-ci ne peut exister que par la circulation et le remplacement des individus. »

Le second aspect, non moins évident, c'est que ces institutions et organisations constituent des théories communément admises. Comme White fonde sa sociologie sur des récits, il utilise pour en parler le terme de rhétorique :

« Une rhétorique est une théorie pour les participants des institutions, une thorie populaire en action. C'est un fondement important du système institutionnel. La principale théorie populaire repose sur le sens commun qui s'ajuste comme un gant aux institutions de la vie quotidienne. »

On se trouve là très proches du thème classique des représentations sociales. Chez Durkheim, par exemple, les repésentations sont des formes cognitives émergentes :

159. Bessin M., Bidart C., Grossetti M., (dir.), 2010, Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement, La Découverte,

160. Watts D. J., 2004, The "New" Science of Networks, Annual Review of Sociology, 30, 243-270.

161. Barabasi A.L., Bonabeau E., 2003, "Scale-Free Networks", Scientific American, 288, p. 50-59

« La représentation n'est pas un simple aspect de l'état où se trouve l'élément nerveux au moment où elle a lieu, puisqu'elle se maintient alors que cet état n'est plus et puisque les rapports des représentations sont d'une autre nature que ceux des éléments nerveux sous-jacents. Elle est quelque chose de nouveau, que certains caractères de la cellule contribuent certainement à produire, mais ne suffisent pas à constituer puisqu'elle leur survit et qu'elle manifeste des propriétés différentes. Mais dire que l'état psychique ne dérive pas directement de la cellule, c'est dire qu'il n'y est pas inclus, qu'il se forme, en partie, en dehors d'elle et que, dans la même mesure, il lui est extérieur. S'il était par elle, il serait en elle puisque sa réalité ne lui viendrait pas d'autre part.

Or, quand nous avons dit ailleurs que les faits sociaux sont, en un sens, indépendants des individus et extérieurs aux consciences individuelles, nous n'avons fait qu'affirmer du règne social ce que nous venons d'établir à propos du règne psychique. La société a pour substrat l'ensemble des individus associés. Le système qu'ils forment en s'unissant et qui varie suivant leur disposition sur la surface du territoire, la nature et le nombre des voies de communication, constitue la base sur laquelle s'élève la vie sociale. Les représentations qui en sont la trame se dégagent des relations qui s'établissent entre les individus ainsi combinés ou entre les groupes secondaires qui s'intercalent entre l'individu et la société totale. Or si l'on ne voit rien d'extraordinaire à ce que les représentations individuelles, produites par les actions et les réactions échangées entre les éléments nerveux, ne soient pas inhérentes à ces éléments, qu'y a-t-il de surprenant à ce que les représentations collectives, produites par les actions et les réactions échangées entre les consciences élémentaires dont est faite la société, ne dérivent pas directement de ces dernières et, par suite, les débordent ? [...]

Si l'on peut dire, à certains égards, que les représentations collectives sont extérieures aux consciences individuelles, c'est qu'elles ne dérivent pas des individus pris isolément, mais de leur concours ; ce qui est bien différent. Sans doute dans l'élaboration du résultat commun, chacun apporte sa quote-part ; mais les sentiments privés ne deviennent sociaux qu'en se combinant sous l'action des forces sui generis que développe l'association ; par suite de ces combinaisons

et des altérations mutuelles qui en résultent, ils deviennent autre chose. »¹⁶²

Flament et Rouquette¹⁶³ proposent trois définitions qui sont en quelque sorte hiérarchisées selon leur rigueur : l'une descriptive, l'autre conceptuelle et la dernière opérationnelle :

« a) D'une manière générale, non technique, une représentation sociale est une façon de voir un aspect du monde, qui se traduit dans le jugement et dans l'action. Quelle que soit la méthodologie d'étude utilisée, cette façon de voir (et ceci vaut également pour les deux définitions qui suivent) ne peut être suffisamment appréhendée chez un individu singulier ; elle renvoie à un fait social.

b) On peut dire aussi qu'une représentation sociale est un ensemble de connaissances, d'attitudes et de croyances concernant un «objet» donné. Elle comprend en effet des savoirs, des prises de position, des applications de valeurs, des prescriptions normatives etc.

c) Une représentation sociale, enfin peut être caractérisée comme un ensemble d'éléments cognitifs liés par des relations, ces éléments et ces relations se trouvant attestés au sein d'un groupe déterminé. Cette définition présente l'avantage de ne pas être centrée sur les contenus ou sur la sémantique des fonctions (de la même manière que la notion de point matériel en physique permet de s'abstraire de la nature particulière de ce point et des circonstances contingentes de son apparition dans le champ d'observation). Elle présente aussi l'avantage corollaire d'ouvrir immédiatement [...] sur des perspectives opérationnelles.»

Pour qu'une identité collective puisse se maintenir, compte tenu du fait que les personnes qui la composent y circulent et s'y remplacent, il faut que les efforts de contrôle obéissent à une théorie, une représentation de ce qu'est cette identité. C'est vrai pour les institutions et pour les organisations.

Certaines de ces rhétoriques, sciences collectives, apparaissent comme en réaction aux attracteurs ; d'autres prennent la forme plus contraignante de lois ou de réglementations. Il est difficile d'associer ces modes de régulation à un attracteur en particulier car ils représentent des théories qui visent à imposer

162. Durkheim Emile 1898, Représentations individuelles et représentations collectives, Publié dans la Revue de Métaphysique et de Morale, tome VI, numéro de mai 1898.

163. Flament, C. et Rouquette, M.-L. (2003). Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales. Paris, Armand Colin.

ou à interdire des comportements concrets. Toutes les lois, tous les statuts d'entreprises, tous les contrats sont de ce type. Les situations de dépendance et de domination font ainsi l'objet de nombreuses réglementations, par exemple dans le domaine du travail qui s'appuie sur une législation précise et internationale. Les acheteurs sont aussi protégés dans leurs différents avec les producteurs de biens ou de services par des droits et des règles de garantie.

Dans un Etat laïque, comme la France, Les relations entre les hommes et les femmes, dans le cadre du couple sont généralement considérées comme faisant partie de la vie privée et donc non concernées par la législation, sauf si des excès de pouvoir ou des violences apparaissent contraires aux lois communes. Les religions en revanche édictent des lois morales que certains fidèles respectent.

Concernant l'affiliation, des rapprochements et des facteurs identitaires sont reconnus et même institutionnalisés, c'est le cas de la famille, de l'identité nationale. L'identité religieuse est protégée dans de nombreux pays par la condamnation du blasphème et au moins par une injonction de respect de ce qui relève de la vie privée.

Il est toutefois un modèle idéologique qui mérite d'être abordé car il tend à s'imposer dans tous les domaines de la vie publique et apparaît contradictoire avec les attracteurs d'affiliation et de coopération, c'est l'individualisme institutionnel.

Simmel a particulièrement développé sa réflexion sur les processus qui au cours de l'histoire ont abouti à l'hégémonie de l'acteur individuel ; il y rassemble le droit, l'intellectualité et l'argent :

« Tous trois, droit, intellectualité et argent se caractérisent par l'indifférence vis-à-vis de la particularité individuelle ; tous trois extraient, de la totalité concrète des mouvements vitaux, un facteur abstrait, général, qui se développe d'après des normes spécifiques et autonomes, et intervient depuis celles-ci dans le faisceau des intérêts existentiels, leur imposant sa propre détermination. En ayant ainsi le pouvoir de prescrire des formes et des directions à des contenus qui par nature leur sont indifférents, ils introduisent tous trois, inévitablement, dans la totalité de la vie, les contradictions qui nous occupent ici. Quand l'égalité s'empare des fondements formels des relations interhumaines, elle devient le moyen d'exprimer de la façon la plus aigüe et la plus fructueuse les inégalités individuelles ; en respectant les limites de l'égalité formelle, l'égoïsme a pris son parti des

obstacles internes et externes et possède désormais, avec la validité universelle de ces déterminations, une arme qui, servant à chacun, sert aussi contre chacun. »¹⁶⁴

Il montre en particulier comment l'argent dépersonnalise la relation d'échange. L'impôt en nature implique l'individu et marque sa dépendance par rapport au seigneur. L'impôt payé en argent le libère de sa sujétion.

Ce processus aboutit nous dit-on à la destruction des communautés et du sentiment communautaire. Il tend à vider de leur rôle en matière économique, de vie quotidienne et de morale, tous les cercles intermédiaires. L'élément fondamental est l'individu atomisé. Il n'est pas considéré en tant que personne mais dans sa relation avec les institutions ; il est usager, client, élève, patient etc. Il n'a pas d'identité propre, pas de complexité, il n'est pas agent. Son comportement lui est imposé par les institutions et les médias. Les normes auxquelles il est censé se conformer sont définies par des instances globales (l'État ou ses institutions, la religion dans certains pays etc.). Elles fonctionnent par interpellation directe des individus et n'admettent aucune interférence avec d'autres groupes.

Ce modèle est connu sous le nom d'individualisme institutionnel. L'État ne reconnaît pas les modes de gestion traditionnels, ni les communautés. Il est constitué par des règles collectives, les lois qui s'imposent à tous les citoyens. Il n'en va pas de même de la Nation qui elle est une communauté.

Danilo Martuccelli et François de Singly¹⁶⁵ évoquent précisément cet individualisme institutionnalisé qui a pris une place importante comme modèle social dans nos sociétés développées mais aussi comme modèle d'analyse sociologique.

« Ainsi définie, la thèse de l'individualisation s'inscrit pleinement dans la problématique de l'individualisme institutionnel : ce qui est au cœur de l'analyse, c'est le fait que l'individu est sollicité - et produit - d'une manière particulière par un ensemble d'institutions sociales. Certes, dans ces démarches, l'intérêt sociologique pour l'individu s'accroît. Cependant l'affirmation d'un mode d'injonction individualisant, propre à la seconde modernité, en tant que trait commun de toutes les institutions, finit par moments par imposer une représentation étonnamment homogène de la société actuelle. Elle mène, du coup, souvent à négliger les variantes que cette exigence d'indi-

164. Simmel G., Philosophie de l'argent, PUF, 1987, P.563

165. Martuccelli D., Singly F. de, 2012, Les sociologies de l'individu, domaines et approches, Paris, Armand Colin.

vidualisation prend dans différents domaines sociaux. Dans certains travaux sur l'individualisation, étrangement, tous les chats sont gris : l'injonction à l'individualisation est censée être la même à l'école ou dans la famille , dans le travail ou la religion. »

Ils citent également Talcott Parsons :

« les institutions centrales de la société moderne, les droits civils, politiques et sociaux mais aussi l'emploi salarié, la formation et la mobilité sont tournés vers l'individu et non vers le groupe. »

Les conflits sont évidents, d'abord, parce que tous les groupes ne disparaissent pas. Les familles continuent d'exister et même si nombre d'entre elles abandonnent leurs prérogatives en matière d'éducation morale, elles sont encore nombreuses à revendiquer un droit de regard sur les institutions comme l'école ou le système de santé par exemple, souvent d'ailleurs pour maximiser les chances de réussite de leurs enfants dans l'univers compétitif. Les élèves eux-mêmes sont nombreux à réagir à la logique compétitive et classificatoire de l'école, par la passivité ou le décrochage.

De plus, certaines formes de contrôle liées à l'appartenance à des communautés ont peu à peu disparu parce que les personnes ne se sont pas mobilisées pour les sauver. C'est le cas de la pratique religieuse en France et de la soumission aux lois morales édictées par l'Église catholique. Pour certaines autres communautés religieuses, au contraire, l'emprise reste très forte et l'on voit renaître, en particulier aux États Unis de nombreuses sectes.

Remarquons toutefois que l'extension du phénomène des migrations a fait surgir des communautés fondées sur l'origine, la langue, les rites et les traditions du pays d'origine. Elles peuvent aussi jouer un rôle de groupe de pression pour défendre les intérêts de leurs membres.

Les associations sont toujours très nombreuses en France. Les associations d'usagers ou de consommateurs tentent de briser la logique du rapport direct entre les institutions et les individus. Chaque affiliation est une forme de protection et la multiplication des affiliations est un facteur d'autonomie et de renforcement du capital social.

On ne peut donc pas penser que l'individualisme institutionnel représente une évolution des rapports sociaux. C'est une tendance, liée au capitalisme, qui s'inscrit en réaction à l'attracteur d'affiliation mais qui entraîne d'autres phénomènes en réaction. Dans les catégories de White, c'est une forme de contrôle qui s'est peu à peu découlée au cours de l'histoire récente au point de consti-

tuer une idéologie. Concomitante et constitutive du capitalisme, cette classe très large de formes de contrôle s'en est trouvée médiatisée au point d'irriguer le champ des représentations de façon dominante mais elle suscite par la même d'autres formes de contrôle en réaction.

Dans ce modèle, la compétition ne s'établit pas entre les groupes mais entre les individus. Chacun se définit, non par ses appartenances mais par ses compétences ou ses exploits acquis dans un système reconnu (diplômes, palmarès sportif etc.) Cette compétition peut avoir tendance à s'exacerber, comme au Japon ou désormais de plus en plus souvent en France. Ces mérites sont acquis dans des conditions qui rendent les candidats strictement comparables, c'est la logique de l'examen ou du concours et aussi celle des performances sportives qui satisfont au critère de l'olympisme¹⁶⁶.

La compétition est exacerbée et envahit des domaines où on ne l'attendrait pas forcément, comme la santé par exemple. L'individualisation prend une telle importance comme modèle sociologique qu'elle empêche toute exploration d'autres formes de contrôle émergentes. La personne se définit de moins en moins par ses appartenances à des groupes constitués mais par l'univers de ses contacts.¹⁶⁷

8 Conclusion

La sociologie d'Harrison White m'a servi de guide pour tenter une introduction à la sociologie qui permette de dépasser certains blocages qui conduisent à remettre en question les théories inspirées par l'individualisme méthodologique. En physique, dans la relativité, il n'y a que la « matière-énergie » qui existe et le temps et l'espace sont des conséquences des faits de matière-énergie. L'espace et le temps disparaissent de la théorie en tant qu'éléments fondamentaux, ils sont des conséquences. Harrison White pose un principe équivalent : ce qui existe ce sont les identités (matière) et les interactions de contrôle (énergie). Les identités se confondent avec les interactions de contrôle. Ce qui disparaît dans cette théorie, ce sont les individus. Ils sont des conséquences et prennent la forme des personnes. l'individu immuable n'a pas sa place. Biologiquement l'individu existe, tout en se transformant constamment, mais on ne fait pas une théorie

¹⁶⁶. Parlebas P., 1986, *Éléments de sociologie du sport*, Collection Sociologies, 256 pages, PUF, Paris.

¹⁶⁷. Rainie L., Wellman B., 2012, *Networked, The new Operating System*, Cambridge, MIT Press.

biologique mais une sociologie. C'est la personne comme style qui y trouve sa place. Elle émerge du récit de tous les efforts de contrôle qu'elle a été amenée à faire au cours de son existence. Le temps varie lui même en fonction des interactions entre les identités. Si celles-ci ne changent pas et se reproduisent à l'identique, il n'y a pas de temps. Cette remarque s'applique à toutes les identités. Il faut autant que faire se peut, oublier les réflexes que notre propre quête d'identité a placés en nous et qui polluent toute analyse de notre environnement.

Mais Les actions forment des histoires et certaines de ces histoires se solidifient et constituent les institutions et les cultures. C'est là que l'on retrouve le temps, non pas le temps pour lui même mais le temps comme force de l'emprise des histoires. Il y a des histoires qui ont besoin d'une commémoration, d'autres d'une institutionnalisation, d'autres sont ancrées dans les esprits et peuvent même être héréditaires.

On peut dire que les histoires engendrées par les formes de contrôle engendrent des temps qui ne sont pas le temps des horloges. Ces temps là sont dictés par les formes de l'émergence. Les jeux des enfants engendrent un temps très court. Ils se donnent des règles mais les changent aussitôt. Un autre exemple de temps court mais moins court que le précédent est donné par les lois. Les parlements votent des lois qui reflètent les échanges qui deviennent courants dans le public. Il y a le temps plus long des traditions, des ethnies, des cultures et des religions. Il y a enfin le temps des attracteurs, infiniment long.

Il faut bannir l'idée d'un sens de l'évolution. Des interactions émergent des formes sociales qui sont des équilibres de tensions entre des formes de contrôle plus ou moins pérennes et plus ou moins héréditaires. Ce sont les plus héréditaires, les plus profondes, que j'appelle des attracteurs. On se préoccupe beaucoup de trouver des causes aux phénomènes que nous percevons immédiatement et que nous cherchons à expliquer. Ceci conduit à rechercher des stabilités, des équilibres, alors que ce qu'il faut repérer ce sont des processus. La mémétique en propose un, la copie, mais elle néglige le fait que toute transmission suppose une reconstruction et une réinterprétation.

Je ne cherche pas à savoir où et comment les attracteurs sont stockés. Certains posent qu'ils peuvent faire partie du patrimoine génétique, mais je n'ai pas besoin de cette hypothèse. Il me suffit de poser leur hérédité, c'est pourquoi j'ai placé en annexe une vision particulièrement novatrice de l'hérédité. Il y a aussi les médiations, c'est-à-dire tout ce qui facilite la pérennité et l'hérédité des formes sociales. Les monuments, les structures physiques, les maisons, les routes ont un rôle dans l'organisation sociale. Les temples sont des facteurs es-

sentiels dans la transmission du fait religieux. Les représentations sociales sont aussi des médiations. Ce que Thévenot appelle des investissements de forme¹⁶⁸ correspondent exactement à l'idée de médiation. Il y a des médiations qui interviennent dans les interactions immédiates, comme par exemple tout ce qui a trait au code de la route : les règles elles-mêmes mais aussi la signalisation, peintures au sol etc. Il y a des médiations qui agissent sur des transmissions plus profondes comme l'institution scolaire qui vise à transmettre des connaissances et des comportements conformes à l'état d'un groupe social. Il y a des médiations plus profondément ancrées dans les cultures comme les textes fondateurs des religions ainsi que les monuments et les lieux sacrés.

Dans cette conception, l'individu au sens de la théorie de l'acteur rationnel ne peut pas exister car supposer son existence dans les termes de l'individualisme méthodologique reviendrait à renverser la construction. Ce sont les interactions qui sont premières, les individus sous la forme des personnes, en sont des conséquences. Ce sont des formes sociales comme les autres.

L'idée d'attracteur se situe dans la lignée du principe qu'il n'y a pas l'inné et l'acquis mais que les deux ne font qu'une seule réalité. C'est pour cela qu'on peut partir de l'exemple du langage. Pour Chomsky l'aptitude au langage est innée. Pour d'autres elle est totalement acquise. On pourrait faire de l'aptitude à l'apprentissage du langage un attracteur parce qu'elle est acquise mais à travers l'histoire longue de l'humanité, ce qui fait que au regard de notre perception immédiate, elle semble innée. J'ai préféré mettre l'accent sur trois attracteurs, l'aptitude à créer des affiliations, l'aptitude à créer des dépendances corrélatives et l'aptitude à la coopération et à la création de réseaux d'échange. c'est parce qu'ils me paraissent plus directement liés au champ des sciences sociales. Tout se constitue à partir des interactions avec les autres et l'environnement, et s'incorpore avec des rythmes et des processus variables qui rendent les choses plus ou moins transmissibles et plus ou moins héréditaires. Ces attracteurs ont le statut d'hypothèses. On pourrait probablement en trouver d'autres. Ils sont là pour rendre compte du fait que n'importe quelle forme sociale n'émerge pas.

La sociologie est un fait social comme les autres. Faire de la sociologie représente donc un découplage. Certes les sociologues sont dans le monde et leur travail est marqué par cet encastrement, par le lieu et par l'époque dans lesquels ils travaillent, les sujets qu'ils choisissent ne sont pas neutres, nul sujet de recherche ne l'est jamais. Leur apport permet aux politiques de mieux appré-

168. Thévenot L., 2006, *L'action au pluriel*, Paris, La Découverte

hender la réalité sociale mais ils ne faut pas confondre les deux activités. On peut être concerné par les deux mais il faut bien savoir où l'on se place à chaque instant et ne pas mélanger les genres.

J'ai souvent été confronté à la représentation que pour beaucoup de mes concitoyens la sociologie n'est pas une activité scientifique, ils l'assimilent à de la littérature et pour beaucoup, cela signifie que ce n'est pas sérieux. Cela vient du fait que dans leur esprit, la science est un domaine où la connaissance est universelle et éternelle. On dit souvent que les 32 propositions d'Euclide sont toujours vraies et le seront toujours. Il se produit alors une assimilation et dans les esprits, qui donne à penser qu'il en va de même pour les théories physiques et peut-être surtout pour les connaissances médicales. Ces disciplines ont permis de développer des techniques qui ont sensiblement amélioré la vie des gens. La sociologie n'est pas en mesure de le faire. Mais on oublie que s'il en était ainsi, le politique n'aurait plus de sens.

A partir du moment où les objets de la sociologie sont les récits, la sociologie devient un récit comme les autres ; par son existence même, elle affecte les récits sur lesquels elle fait porter son analyse. Ce qui pendant longtemps est apparu comme une faiblesse pour que la sociologie acquière un véritable statut scientifique, la rapproche singulièrement aujourd'hui des sciences dures qui ne séparent plus l'acte d'observation et les conditions de l'expérience des phénomènes étudiés. On sait aujourd'hui dans toutes les sciences que l'observation transforme l'objet étudié et qu'il faut introduire l'observateur dans le processus analytique. C'est vrai en physique des particules, comme c'est vrai dans les sciences sociales. De ce point de vue, ces dernières ont sans doute vu plus vite que les autres disciplines la nature profonde de leur activité.

Au cours de son histoire, courte en fait, la sociologie a su construire des concepts qui lui sont propres et qui sont constitutifs du découplage (normes, valeurs, structures, fonctions, classes sociales, rôles, socialisation etc.), mais contrairement à l'économie, elle a eu beaucoup de mal à investir les processus qui permettent de relier le micro au macro. Je pense que l'individualisme méthodologique trouve ses limites dans le statut fondamental qui est celui de l'individu. En prenant comme concept de base les efforts de contrôle, qui est véritablement un concept interactionniste, l'interactionnisme structural on dépasse cette difficulté. C'est l'apport d'Harrison White et il est à mes yeux essentiel.

A part l'histoire, la plupart des disciplines se méfient du temps de la durée et des théories en termes de processus. Justement parce que pendant longtemps elles se sont pensées comme recherchant des lois universelles et éternelles, elles

se sont construites comme a-temporelles. On commence juste à comprendre que c'est sur les processus que doivent porter les efforts; des processus qui intègrent le hasard, l'imprévisible et qui intègrent ainsi des bifurcations et des irréversibilités. La climatologie nous en montre un exemple évident, il en va de même dans les sciences sociales. La recherche des irréversibilités est une question essentielle. Même si les résultats produits sont remis en question, on ne revient jamais à l'état antérieur. L'étude des multiples formes que prend au cours du temps l'appropriation des femmes par les hommes en est un exemple. L'étude des formes d'affiliation et d'élaboration des multiples frontières¹⁶⁹ qui y est indissolublement associé en est un autre exemple.

De ces réflexions découle mon point de départ; personne n'a jamais vécu en dehors d'un environnement social. Le cerveau s'est construit dans et par les interactions. Ce cerveau porte nécessairement les traces de cette longue histoire sociale et de ce qui a été entériné par la sélection. Ceci n'est certainement pas un optimum, c'est simplement ce qui a survécu. Quelles sont alors les aptitudes et les tendances que l'on peut retenir comme résultat de cette évolution? Il y a d'abord l'aptitude à l'apprentissage et à la manipulation d'un langage qui s'impose. C'est une aptitude qui ne peut s'exprimer qu'en société et à travers les échanges. Je fais en conséquence l'hypothèse que la tendance à former des cercles sociaux qui sont les sièges des échanges et à se reconnaître dans des affiliations est aussi une aptitude héritée qui conduit à participer aux représentations sociales qui circulent dans ces cercles. Ces affiliations constituent une des formes des efforts de contrôle sur lesquels Harrison White fonde sa théorie. On peut en déduire qu'un certain nombre d'efforts de contrôle vont prendre forme en conséquence : l'identification aux cercles auxquels on participe et la défense de cette affiliation contre les efforts des membres d'autres cercles, la confiance envers les participants aux mêmes cercles et la défiance envers les autres. Les cercles sont multiples, grands (nations, religions), plus petits (famille, cité, entreprise etc.). Tout cela crée un grand foisonnement de références, de représentations.

La tendance à construire les récits au moyen d'oppositions qui créent des classes corrélatives se retrouve dans la structure du langage. Le contrôle correspondant à cette tendance prend la forme de l'appropriation. La tendance à l'appropriation des femmes par les hommes en est un exemple qui conduit à l'émergence des genres comme styles.

Il n'est donc pas possible d'imaginer qu'une personne ou une identité plus

169. Degenne A., Marry C., Moulin S., 2011, Les catégories sociales et leurs frontières, Québec, Les Presses de l'université Laval.

large puisse agir en fonction d'une rationalité simple et universellement valable quel que soit le contexte; celui-ci est nécessairement déterminant dans toute décision. Cela questionne fortement la théorie de l'acteur rationnel.

Laurence Kaufmann et Laurent Cordonnier proposent dans leur article de 2011¹⁷⁰ une discussion à propos de ce qu'il est convenu d'appeler le naturalisme social. Ils le définissent ainsi : «Il vise à harmoniser dans le sens de «rendre compatibles », les hypothèses et les résultats des sciences sociales avec ceux des sciences naturelles». Ils écrivent ainsi :

«Un des postulats implicites des sciences sociales, que les sciences cognitives permettent de falsifier, est que l'esprit humain constituerait a priori une matière informe et désorganisée en attente de l'architecture que la société voudra bien lui conférer via le processus de socialisation.»[...] «L'être humain ne considère ni ses pairs, ni la société comme une option facultative ou un choix stratégique; il est une créature premièrement et nécessairement pro-sociale dont le cerveau a été «pré-câblé» pour la vie en société. Autrement dit, rien n'échappe à la sociologie si l'on change d'échelle temporelle : sur le long terme de la phylogenèse, la vie sociale a contribué de manière causale à la formation du cerveau des primates humains et non humains, qui est fondamentalement un cerveau social».

«C'est dire si l'engagement des individus dans des activités sociales n'a guère besoin d'être motivé ou expliqué par de « bonnes raisons ».

«Du coup, la véritable énigme sociologique n'est plus celle de la maintenance du lien social mais, à l'inverse, celle de la constitution de l'individu en tant que sujet autonome et singulier. À l'échelle phylogénétique comme à l'échelle ontogénétique, le processus qui permet aux individus de « faire sujet » est une conquête plus récente et certainement bien plus artificielle que le processus qui permet aux êtres sociaux évolués de «faire société. »

Il est dommage que le terme de naturalisme se soit imposé pour définir cette vision des relations entre sciences sociales et les autres sciences. Il induit en effet l'idée que les sciences sociales sont happées par les sciences de la nature et vont

170. Kaufmann L., Cordonnier L., Les sociologues ont-ils perdu l'esprit, SociologieS, 2012

y perdre leur identité. C'est ce que craignent Quéré¹⁷¹ et Ogien¹⁷². Mais au contraire la sociologie a tout à gagner à remanier ses présupposés car c'est en ignorant les acquis des autres sciences qu'elle se fragilise. Les sociologues ne sont pas menacés dans leur discipline par les sciences cognitives. Ils sont au contraire incités à reconsidérer les travaux d'auteurs comme Simmel et Bouglé qui ont été assez largement négligés, en particulier dans l'enseignement de la discipline, et plus fondamentalement ceux d'Harrison White qui introduisent directement une vision complexe fondée sur les échanges et les efforts de contrôle. Redouter le rapprochement avec les sciences cognitives, c'est prendre le problème à l'envers. Le cerveau a été construit par les interactions sociales, on peut donc penser que ce sont les sciences cognitives qui devraient s'inspirer de ce que peuvent ou ce que pourront leur apporter les sciences sociales.

Annexe : Repères issus de la théorie de l'évolution

Si l'on choisit de se référer à l'histoire longue, il est intéressant de regarder ce que les spécialistes de la théorie de l'évolution ont à nous dire sur le sujet.

Quand il a une idée sur la théorie de l'évolution, le public considère souvent que tout notre héritage est contenu dans des gènes de nature biologique ou biochimique. C'est une vision archaïque de l'évolution. Grossetti écrit ainsi¹⁷³ :

«Les théories actuelles de l'évolution sont extrêmement diverses et très loin de se réduire à la notion caricaturale de sélection des "mieux adaptés". La plupart font une large place à des événements contingents modifiant les rapports entre l'environnement et les formes vivantes.»

Éva Jablonka et Marion J. Lamb¹⁷⁴ mettent également en question cette représentation archaïque et proposent une vision beaucoup plus riche et plus complexe des héritages par évolution, largement fondée sur l'effet Baldwin.

Le sous titre du livre contient d'emblée l'évocation des différents mécanismes évolutifs que ces auteurs développent : « Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life ».

171. Quéré Louis , « De vieilles obsessions sous des habits neufs? », SociologieS [En ligne], Débats, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3744>

172. Ogien Albert , « Les sciences cognitives ne sont pas des sciences humaines », SociologieS [En ligne], Débats, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3635>

173. Grossetti M., Sociologie de l'imprévisible, Paris, PUF, 2004.

174. Jablonka Éva et Lamb Marion J., 2006, Evolution in four dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life, Cambridge, MIT Press.

« La biologie moléculaire a montré que beaucoup des anciennes hypothèses concernant le système génétique qui constitue la base de l'actuelle théorie néo-Darwinienne sont incorrectes. Elle a aussi montré que les cellules peuvent transmettre de l'information à leurs cellules filles par des mécanismes d'héritage non-ADN (épigénétique). Ceci signifie que tous les organismes ont au moins deux systèmes d'hérédité. De plus, de nombreux animaux transmettent de l'information aux autres par des moyens comportementaux, ce qui leur donne un troisième système héréditaire. Et nous, les humains en avons un quatrième parce que l'héritage fondé sur les symboles, en particulier le langage, joue un rôle essentiel dans notre évolution » (p1).

Examinons rapidement ces quatre formes d'héritage :

L'héritage génétique

L'exposé concernant les formes de la réplication des gènes et des variations qui peuvent s'y introduire est fort complexe mais on peut considérer que les quatre propositions suivantes en constituent un résumé :

« 1- Les gènes, l'unité d'hérédité dans la Synthèse Moderne, est devenu une séquence d'ADN qui code la production d'une protéine ou d'une molécule d'ARN.

2- L'héritage est devenu associé à la réplication de l'ADN, un processus complexe de réplication qui duplique l'ADN des chromosomes.

3- On a constaté que, dans les organismes supérieurs, les chromosomes contenant de l'ADN sont présents dans les organelles cytoplasmiques aussi bien que dans le noyau.

4- Les mutations ont été assimilées à des changements dans la séquence d'ADN, qui se produisent à travers de rares erreurs au cours de la réplication de l'ADN, à travers des agressions chimiques et physiques de l'ADN et des réparations imprécises des dommages, et à travers les mouvements d'éléments mobiles d'un secteur de l'ADN vers un autre. Certains agents physiques et chimiques (mutagènes) augmentent le taux de mutations, mais comme elles n'accroissent pas spécifiquement les variations qui sont adaptatives, les variations

qu'elles induisent, comme toutes les autres sont considérées comme étant aléatoires ou aveugles » (p33).

L'héritage épigénétique

Une cellule de foie, une cellule de rein et une cellule de peau sont très différentes, et pourtant elles ont la même origine génétique, le même ADN. De plus elles se reproduisent à l'identique. Il y a donc d'autres mécanismes que la réplication de l'ADN qui interviennent dans la différenciation cellulaire et l'héritage. Sans entrer dans les détails complexes, on classe sous le vocable d'héritage épigénétique, quatre mécanismes qui font intervenir l'activation ou la désactivation de certaines parties des gènes, l'environnement de la cellule ou la modification de l'ADN par des composants chimiques du groupe méthyl. Jablonka et Lamb résumant en ces termes leur exposé sur l'héritage épigénétique et mettent l'accent sur le probable caractère adaptatif des mutations épigénétiques :

« Les variations épigénétiques sont engendrées à un niveau plus large que les variations génétiques, spécialement par des modifications des conditions environnementales et plusieurs variations épigénétiques peuvent se produire en même temps. En outre elles ne sont pas aveugles par rapport aux fonctions, car les changements dans les marquages épigénétiques se produisent probablement de façon préférentielle sur les gènes qui sont activés par de nouvelles conditions. Ceci ne signifie pas que tous les changements induits sont adaptatifs mais cela accroît la probabilité qu'une variation soit avantageuse. La combinaison de ces deux propriétés - un niveau élevé de génération et une bonne probabilité d'être favorable - signifie que l'adaptation par la sélection de variations épigénétiques peut être rapide par comparaison avec l'adaptation à travers des modifications génétiques » (p 144).

Les mêmes idées se retrouvent chez Jean-Pierre Changeux¹⁷⁵

« De mon point de vue, l'évolution par variation et sélection s'applique au développement du cerveau, mais d'une manière strictement épigénétique, sans entraîner aucune modification du génome. Cette idée, reprise et étendue par Gerald Edelman sous le nom de «Darwinisme neural» fait depuis l'objet d'abondantes discussions. [...] Nous

175. Changeux Jean-Pierre , 2008, Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale. Paris, Odile Jacob.

pouvons désormais accéder à la mise en place de ce que j'appelle les «circuits culturels» du cerveau, ceux de la lecture, ceux de l'écriture mais aussi ceux des systèmes symboliques propres à chaque culture et qui contribue à ce que Pierre Bourdieu nomme l'habitus. » (p. 18)

« En fait, les données actuelles des neurosciences suffisent pour poser que toute représentation culturelle est initialement produite sous la forme de représentations mentales dont l'identité neurale originale est claire, en particulier lorsqu'il s'agit d'une interaction avec le monde extérieur. Dans ces conditions, le culturel sociologique fait largement partie du neurobiologique acquis. » (Changeux p.40)

Le système d'héritage comportemental

Cette manière de transmettre de l'information peut paraître très différente de celles que l'on a évoquée avec les transmission génétique et épigénétique. Mis à part le cas de la transmission de substances de nature à influencer le comportement, rien de physique n'est transmis. Mais de toute façon une information est transmise et c'est un choix théorique que de considérer que cela ne fait pas une différence fondamentale que cette information ait un support physique ou non.

Il y a plusieurs types d'héritage comportemental liés à la façon dont se transmet une information. Il y a tout d'abord la transmission de substances de nature à influencer le comportement. On a pu montrer par exemple que les habitudes alimentaires de la mère pouvaient être transmises au fœtus pendant la gestation.

Une autre manière de laisser une empreinte dans l'esprit des jeunes est liée au fait qu'ils sont plongés dans un environnement où des comportements sont généralisés. Ils acquièrent ainsi une culture, c'est à dire un ensemble de manières de se comporter dans différentes circonstances.

Ce type de comportement, pour qu'il y ait transmission, doit être généralisé. Il est holistique, c'est-à-dire qu'il ne peut pas être acquis par décomposition.

Il y a enfin la transmission par imitation.

Le système d'héritage symbolique

Le langage est sans doute ce qui représente le mieux ce type d'héritage. Le langage s'apprend par une manipulation des symboles à travers une pratique. Évidemment il se transmet. Mais il n'est pas le seul. Il y a d'autres éléments

dans le système symbolique hérité ; par exemple des mythes, mais aussi beaucoup d'autres faits symboliques qui entrent dans la composition de la culture, le genre par exemple.

Il est clair que nous avons une aptitude à l'acquisition du langage. Si l'on admet que l'aptitude au langage plus développée chez l'homme que chez les grands singes par exemple est liée à son cerveau plus développé, l'aptitude au langage peut être considérée comme une aptitude parmi d'autres dans l'intelligence générale. Le langage est dédié à communiquer des choses dans le cadre de ce qui a été expérimenté au cours de l'histoire. Dor en conclut que certaines choses peuvent être communiquées mieux que d'autres¹⁷⁶.

« Son architecture lui permet de bien fonctionner avec des messages qui sont enracinés dans un ensemble strict de catégories qui ont à voir avec des événements et des situations, le moment et leur place et ceux qui y participent, tous se reflétant dans la structure grammaticale. Il y a un ensemble central de catégories que l'on retrouve dans tous les langages, même si la manière dont elles s'expriment grammaticalement varie de langage en langage. De plus, des langages différents distinguent structurellement des catégories qui ne sont pas distinguées dans d'autres. La vision du langage de Dor tient ainsi compte à la fois de l'universalité et de la diversité qui caractérise le langage. » .

Comment le langage change-t-il les gènes ? Dor et Jablonka voient l'évolution du langage comme le résultat d'interactions continues entre les systèmes culturel et génétique

« Remarquons que toute l'évolution du langage que nous avons décrite s'est produite à travers des changements culturels. Nous devons maintenant examiner l'impact de ces changements sur le système génétique car il est raisonnable de penser que l'aptitude à apprendre, à comprendre et à utiliser le langage est influencée par les gènes. Certains individus ont une constitution génétique qui les rend plus aptes à acquérir et à utiliser le système linguistique culturellement vaste et, à travers l'avantage, en termes de sélection que cela leur confère, la proportion de ces individus dans la population va s'accroître. Ils vont être les individus avec une meilleure intelligence,

176. Dor D. Jablonka E., 2001, How language changed the genes : toward an explicit account of the evolution of language

une meilleure mémoire, une meilleure aptitude à contrôler leurs verbalisations et une perception sociale plus élaborée. [...]

Ceux qui seront capables de faire ces choses bien auront un avantage dans l'apprentissage du langage et se développeront et se multiplieront à cause de cela [...] Le processus de l'évolution linguistique a été ainsi un processus interactif en spirale dans lequel l'évolution culturelle a guidé et dirigé l'évolution génétique en construisant une niche culturelle soumise à de constants changements tout en capturant certains aspects stables. Ce sont ces aspects stables qui ont été partiellement génétiquement assimilés et ont produit des langages caractérisés par un mélange d'universalité et de variabilité. » (p. 308).

En résumé, sur la longue durée, l'évolution de certaines pratiques est associée à d'autres évolutions épigénétiques et il en résulte qu'elles deviennent aussi transmissibles. C'est ce que l'on appelle l'effet Baldwin¹⁷⁷. C'est tout un système qui évolue et qui crée des dispositions. L'important est que les différents systèmes sont imbriqués.

J'admets donc que les groupes les plus fortement cohésifs disposent d'un avantage évolutif. C'est ce qui m'a incité à placer l'affiliation comme un pré-supposé fondamental car il résulte logiquement de l'histoire longue : c'est ce comportement qui a été favorisé.

« Au départ, plusieurs présupposés idéologiques, qui sont monnaie courante dans les sciences de l'homme doivent être déconstruits; première opposition réductrice, la dualité corps-esprit. Le programme de la neuroscience contemporaine est d'abolir cette distinction archaïque fondée sur une ignorance délibérée des progrès de la connaissance scientifique : il est précisément d'établir une relation de causalité réciproque entre l'organisation neurale et l'activité qui s'y développe et se manifeste par l'actualisation d'un comportement (ou d'un processus mental) défini. L'extrême complexité de l'organisation fonctionnelle de notre cerveau, jusque-là insoupçonnée, doit être prise en compte, qui inclut les multiples histoires évolutives passées et présentes, emboîtées les unes dans les autres : génétiques et épigénétiques, développementales, cognitives, mentales et sociocul-

177. Kull K., 2000, Organism can be proud to have been their own designers, *Cybernetics and Human Knowing*, 7-1, 45-55.

turelles, chacune déposant une trace matérielle singulière dans cette organisation¹⁷⁸. »

« Deuxième opposition : l'opposition nature-culture. Celle-ci ne se confond pas avec celle, beaucoup mieux définie de l'inné et de l'acquis qui distingue ce qui est soumis à un déterminisme génétique et ce qui est le résultat d'un apprentissage. La compréhension de l'inné requiert l'élucidation de la relation, encore fort mal comprise, entre génome humain et phénotype cérébral ; celle de l'acquis exige une analyse des régulations épigénétiques du développement synaptique qui inclut l'activité spontanée du réseau nerveux ainsi que l'activité évoquée par l'interaction avec l'environnement proche ou lointain. Le culturel est conséquence de la plasticité épigénétique des réseaux nerveux en développement. Paradoxalement, on peut dire que le culturel est d'abord trace biologique ou plutôt neurobiologique. Il n'y a donc pas opposition entre naturel et culturel. Bien au contraire, l'enveloppe génétique propre au cerveau de l'homme, ce que l'on appelle parfois la « nature humaine » inclut cette ouverture épigénétique à l'environnement et donc à la genèse des cultures. La singularité de l'histoire des populations humaines et de leurs histoires individuelles va donc se matérialiser sous la forme de traces neurales que je qualifierai « d'objets neuro-historiques » et sans lesquels l'histoire n'a pas d'existence. » (p. 105)

Je ne rentrerai pas dans des discussions sur la nature des marques qui constituent un héritage ; c'est une affaire de spécialistes des neurosciences et des sciences cognitives, il me suffit de postuler la prémisse que ces héritages existent et qu'ils sont de nature à favoriser l'émergence de formes sociales parce qu'ils sont le résultat d'une histoire sociale longue. Je ne pense pas que le choix de l'expression « nature humaine » soit heureux car il évoque et rappelle des théories opposées à celles auxquelles je me réfère. Pour ma part je ne l'emploierai pas.

Références

- [1] Affergan Francis, 2005, Article mythe et mythologies, in M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui, Valade B., Dictionnaire de la pensée sociologique, Paris , PUF.

178. Changeux Jean-Pierre , 2008, Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale. Paris, Odile Jacob.

- [2] Agacinsky S. 2012, Femmes entre sexe et genre, Paris, Seuil.
- [3] Akerlof G., 1970, « The Market for Lemons. Qualitative Uncertainty and the Market Mechanism », *Quarterly Journal of Economics*, 84, 488-500.
- [4] Atlan H., 2011, Le vivant post-gémonique ou qu'est-ce que l'auto-organisation, Paris, Odile Jacob.
- [5] Axelrod R., 2006, The Evolution of Cooperation, Basic Books.
- [6] Balandier G., 1974, Anthro-Logiques, Paris, Presses Universitaires de France
- [7] Barabasi A.L., Bonabeau E., 2003, "Scale-Free Networks", *Scientific American*, 288, p. 50-59.
- [8] Bidart C., 1997, L'amitié, un lien social, Paris, La Découverte.
- [9] Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, La vie en réseau, Paris, PUF.
- [10] Blau P., 1964, Exchange and Power in Social Life, New York : Wiley.
- [11] Blau P., Schwartz J., 1984, Crosscutting social circles, Orlando, Academic Press.
- [12] Blute M., 2010, Darwinian Sociocultural Evolution, Cambridge, Cambridge University Press.
- [13] Boltanski L., Thévenot L., 1991, De la justification. Les économies de la grandeur, Paris, Gallimard.
- [14] Boudon R., 2002, Raisons, bonnes raisons, Paris, PUF.
- [15] Boudon R., 2002, Theorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique, *Sociologie et sociétés*, 34-1, p. 9-34.
- [16] Bouglé C., 1910, Qu'est-ce que la sociologie, Paris, Félix Alcan.
- [17] Bouglé C., 1922, Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs, Paris, Armand Colin.
- [18] Bourdieu P., 1979, La Distinction, Paris, Editions de Minuit.
- [19] Bourguines P., Lesne A., 2006, Morphogenèse, l'origine des formes, Paris, Belin.
- [20] Bowles S., Gintis H., 2011, A Cooperative Species, Princeton, Princeton University Press.
- [21] Boyer P., 2002, Religion explained, Vintage, Random House.
- [22] Bréchon, P. (dir.), 2000, Les valeurs des Français, Paris, Armand Colin, coll. U.

- [23] Bronner G., 2006, L'acteur social est-il (déjà) soluble dans les neurosciences? *L'Année Sociologique*, 56-2, 331-352.
- [24] Bronner G., Cerveau et socialisation, quelques éléments de discussion, *Revue Française de Sociologie*, 51-4, 2010, 645-666.
- [25] Burt R., 2004, Structural holes and good ideas, *American Journal of Sociology*, 110(2), 349-399.
- [26] Burt R.S., 1992, *Structural Holes, The social structure of competition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [27] Burt R.S., 1995, « Capital social et trous structureaux », *Revue Française de Sociologie*, XXXVI-4, 599-628.
- [28] Cadin C., Bender A.-F., Saint-Giniez (de) V., 2003, *Carrières nomades*, Paris, Vuibert.
- [29] Cahuc P., 1993, *La nouvelle microéconomie*, Paris, La Découverte.
- [30] Changeux Jean-Pierre , 2008, *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*. Paris, Odile Jacob.
- [31] Coleman J.-S, 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.
- [32] Cook K.S., Emerson R.M., Gillmore M.R., Yamagishi T., 1983, The distribution of power in exchange networks : Theory and experimental results, *The American Journal of Sociology*, 89(2), 275-305.
- [33] Cook, K.S., Whitmeyer J.M., 1992, Two approaches to social structure : Exchange theory and network analysis, *Annual Review of Sociology*, 18, 109-127.
- [34] Cotter D., Hermsen J.M., Vanneman R., 2011, The End of the Gender revolution? Gender Role Attitudes from 1977 to 2008. *American Journal of Sociology*, 117-1, 259-289.
- [35] Dawkins Richard, 1996 [1976], *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.
- [36] Dawkins R., 2006, *The God Delusion*, New York Houghton Mifflin Company. Traduction française, 2008, *Pour en finir avec Dieu*, Paris, Perrin.
- [37] Deacon T., 1997, *Symbolic species, The Co-evolution of Language and the Brain*, New-York, Norton.
- [38] Degenne A. 2004, Le marché du travail comme réseau et système de niches : une lecture de l'enquête "Génération 98". *Net.Doc* , n° 8.

- [39] Degenne A., Forsé M. , 2004, « Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie », Armand Colin, Paris.
- [40] Degenne A., Marry C., Moulin S., 2011, Les catégories sociales et leurs frontières, Québec, Les Presses de l'université Laval.
- [41] Dehaene S., 2007, Les neurones de la lecture, Paris, Odile Jacob.
- [42] Delumeau Jean (dir), 1993, Le fait religieux, Paris, Arthème Fayard.
- [43] DiMaggio P. & Louch H., 1998, « Socially Embedded Consumer Transactions : For What Kind of Purchases do People Most Often Use Networks », *American Sociological Review*, 63, 619-637.
- [44] Dor D. Jablonka E., 2001, How language changed the genes : toward an explicit account of the evolution of language.
- [45] Douady S., 2006, La phyllotaxie, ou comment les plantes font des mathématiques en poussant, in Paul Bourguine et Annick Lesne, Morphogenèse, l'origine des formes, Paris, Belin.
- [46] Durkheim Emile 1912, Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie. Livre II. Les croyances élémentaires (pp. 139-424 de l'édition papier). Paris, Les Presses universitaires de France, 1968, cinquième édition, 647 pages. Collection «Bibliothèque de philosophie contemporaine ».
- [47] Durkheim Emile 1898, Représentations individuelles et représentations collectives, Publié dans la Revue de Métaphysique et de Morale, tome VI, numéro de mai 1898.
- [48] Emirbayer M., 1997, Manifesto for a Relational Sociology : The American Journal of Sociology, Vol. 103, No. 2, pp. 281-317.
- [49] Emerson R. M., 1962, Power-Dependence Relations, *American Sociological Review*, 27 (1), 31-41.
- [50] Emerson R.M., 1976, Social Exchange Theory, *Annual Review of Sociology*, 3,335-362.
- [51] Fagot-Largeault Anne, Emergence, in Andler Daniel, Fagot Largeau Anne, 2002, Philosophie des sciences, Folio.
- [52] Flament, C. et Rouquette, M.-L., 2003. Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales. Paris, Armand Colin.
- [53] Forsé M., 1997, Capital social et emploi, *L'Année Sociologique*, 47-1, 143-181.

- [54] Forsé M., 1998, "French trends in social and educational opportunities, 1982-1997", *The Tocqueville Review*, Vol. 19, n° 1, p. 173-186.
- [55] Forsé M., 1999, Social Capital and Status Attainment in Contemporary France, *The Tocqueville Review*, Vol. XX, no. 1, 59-81.
- [56] Fukuyama F., 1995, *Trust*, The Free Press.
- [57] Gazier B., 2003, *Tous sublimes*, Paris, Flammarion
- [58] Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel
- [59] Granger G. G., 1967, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier.
- [60] Granovetter M. S., 1973, The Strength of Weak Ties, *American Journal of Sociology*, 78, 1360-1380.
- [61] Granovetter, M.S. 1974, *Getting A Job : A Study of Contacts and Careers*, Cambridge, Harvard University Press.
- [62] Granovetter M. S., 1985, « Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness », *American Journal of Sociology*, 91, 481-510.
- [63] Granovetter M.S., 1995, La notion d'embeddedness, in A.Jacob et H. Vérin (dir.), *L'inscription sociale du marché*, Paris, L'Harmattan.
- [64] Grossetti M., 2004, *Sociologie de l'imprévisible*, Paris, PUF.
- [65] Grossetti, M., 2005, « Where do social relations come from ? : A study of personal networks in the Toulouse area of France », *Social Networks*, 27, p. 289-300.
- [66] Grossetti M., 2006, L'imprévisibilité dans les parcours sociaux, *Les cahiers internationaux de sociologie*, 120, 5-28.
- [67] Hampden-Turner C., Trompenaars F., 1993, *The Seven Cultures of Capitalism*, London : Piatkus.
- [68] Hayek Friedrich A. Von, 1995, « Droit, législation et liberté ». Tome 1. « Règles et ordre ». Éditions Quadrige Presses Universitaires de France. Paris, 1° édition, p. 20.
- [69] Héritier F., 1996, *Masculin, Féminin, La construction de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- [70] Héritier F., 2010, Théorie anthropologique de l'évolution, in Françoise Héritier (ed.), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, édition Le Pommier.

- [71] Héritier F., In *Libération*, 10 avril 2007, Supplément femmes et pouvoir, p. S6.
- [72] Hobbes Thomas , 1651, *Leviathan or the Matter, Forme and Power of A Commonwealth Ecclesiastical and civil* by Thomas Hobbes of Malmesbury London Printed for Andrew Crooke
- [73] Homans G. C., 1958, "Social Behavior as Exchange", *American Journal of Sociology*, 62, 597-606.
- [74] Homans G.C., 1974, *Elementary Forms of Social Behavior*, New York : Harcourt Brace Yanovitch.
- [75] Hombert J.M., Lenclud G., 2014, *Comment le langage est venu à l'homme*, Paris, Fayard.
- [76] Hughes E.C., 1958, *Men and their work*, london, The Free Press of Glencoe.
- [77] Ibn Khaldun, (1402, [1967]) *Al - Muqaddima*, Discours sur l'histoire universelle, Thesaurus Sindbad.
- [78] Jablonka Eva et Lamb Marion J., 2006, *Evolution in four dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge, MIT Press.
- [79] Juignet P., 2010, *Le concept d'émergence*, [Philosciences.com](http://philosciences.com).
- [80] Kaufmann L., Cordonier L., 2011, *Vers un naturalisme social*, *Sociologies, Débats*, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3595>
- [81] Kaufmann L. et Cordonier L., 2011, « Les sociologues ont-ils perdu l'esprit? », *Sociologies [En ligne]*, *Débats*, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3899>
- [82] Kim J., 2006, *Trois essais sur l'émergence*, Paris, Les Éditions d'Ithaque.
- [83] Kollock P., 1994, *The emergence of exchange structures : An experimental study of uncertainty, commitment and trust*, *The American Journal of Sociology*, 100(2), 313-345.
- [84] Kull K., 2000, *Organism can be proud to have been their own designers*, *Cybernetics and Human Knowing*, 7-1, 45-55.
- [85] Lambert A. & Egg J., 1994, « Commerce, réseaux et marchés : l'approvisionnement en riz dans l'espace sénégalais », *Cahiers des Sciences Humaines*, 30, 1-2, 229-254.

- [86] Lawler E.J., Yoon J., 1993, Power and the emergence of Commitment behavior in negotiated exchange, *American Sociological Review*, 58(4), 465-481.
- [87] Lawler E.J., Yoon J., 1998, Network structure and emotion in exchange relations, *American Sociological Review*, 63(6), 871-894.
- [88] Lazega, E. 1994, 'Analyse de réseaux et sociologie des organisations', *Revue Française de Sociologie*, 35, 293-320.
- [89] Lazega E., 1999, Le phénomène collégial : une théorie structurale de l'action collective entre pairs, *Revue Française de Sociologie*, XL, 4, 639-670.
- [90] Lazega E., *The collegial Phenomenon*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- [91] Lemonnier P., 2005, L'objet du rituel, rites, technique et mythe en Nouvelle Guinée, *Hermès*, 43, 121-130.
- [92] Levi Strauss Claude, 1958, *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon, p. 231.
- [93] Levi-Strauss C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.
- [94] Lin N., 2001, *Social Capital – A theory of social structure and action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [95] Lindenberg S., 2001, Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality), *Journal of Management and Governance*, 5(3), 239-251.
- [96] Lindenberg S., 2003, Coleman et la construction des institutions : Peut-on négliger la rationalité sociale? *Revue Française de Sociologie*, 44-2, 357-373.
- [97] Loury G.C., 1977, A dynamic theory of income racial differences, in *Women, minorities and Employment Discrimination*, P.A. Wallace, A.M. La Mond (Eds.), Lexington, Heath. p153-186.
- [98] Luhmann N., 2013 [2000], *A systems theory of religion*, Stanford, Stanford University Press.
- [99] Macy M.W. & Skvoretz J., 1998, « The Evolution of Trust and Cooperation Between Strangers : a Computational Model », *American Sociological Review*, 63, 638-660.
- [100] Marry C., 1983, Origine sociale et réseaux d'insertion des jeunes ouvriers, *Formation-Emploi*, 4, 3-

- [101] Marry C., 1984, Les jeunes et l'emploi, force et faiblesse des liens forts, in L. Coutrot et C. Dubar, Cheminements professionnels et mobilités sociales, Paris, La Documentation Française, 300-324.
- [102] Marsden P.V., 1983, Restricted access in networks and model of power, The American Journal of Sociology, 88(4), 686-717.
- [103] Martuccelli D., Singly F. de, 2012, Les sociologies de l'individu, domaines et approches, Paris, Armand Colin.
- [104] Marx K., Engels F., 1848, Manifeste du Parti Communiste, Ed. fr. Le Livre de Poche, 2008.
- [105] Mauss M., 1923-1924, essai sur le don, L'année Sociologique.
- [106] Menger P. M, 2002, Portrait de l'artiste en travailleur, Paris, Editions du Seuil.
- [107] Molm L. D., 1997, Coercive Power in Social Exchange, Cambridge, Cambridge University Press.
- [108] Morin E., La complexité humaine, Paris, Flammarion-Champs, 1994.
- [109] Ogien Albert , « Les sciences cognitives ne sont pas des sciences humaines », Sociologies [En ligne], Débats, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3635>
- [110] Ossowski S., (1963), Class structure in the social consciousness, London, Routledge and Kelan Paul, tr. fr. La structure de classe dans la conscience sociale, Paris, Anthropos, 1971.
- [111] Padgett J.F., Powell W. W., 2012, The emergence of organizations and Markets, Princeton University Press.
- [112] Parlebas P., 1986, Éléments de sociologie du sport, Collection Sociologies, PUF, Paris.
- [113] Parmentier M., 2010, « Hobbes, la coopération et la théorie des jeux », Methodos ; URL : <http://methodos.revues.org/2380>.
- [114] Pascal B., 1669, Pensées.
- [115] Parsons T., 1951, Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective, The American Journal of Orthopsychiatry, 21, 452-460.
- [116] Pinker S., 1994, The Language Instinct, William Morrow.
- [117] Putnam R. D., 1995, Bowling alone : America's Declining Social Capital, Journal of Democracy, 6 :1, 65-78.

- [118] Quéré Louis , 2011, « De vieilles obsessions sous des habits neufs? », Sociologies [En ligne], Débats, Le naturalisme social, URL : <http://sociologies.revues.org/3744>
- [119] Rainie L., Wellman B., 2012, Networked, The new Operating System, Cambridge, MIT Press.
- [120] Reynaud J-D., 1997, Les règles du jeu, l'action collective et la régulation sociale, Paris, A. Colin.
- [121] Roharik I., 2002, Mécanismes de structuration du marché du travail, Paris, Thèse, Université Paris 5.
- [122] Roupnel-Fuentes M., 2011, Les chômeurs de Moulinex, Paris, PUF.
- [123] Sandefur R. L., Laumann E. O., 1998, A paradigm for social Capital, Rationality and Society, 10, 85-105.
- [124] Saussure F. de, 1969, Cours de linguistique générale, Paris, Payot.
- [125] Schweizer T., Schnegg M., Berzborn S., 1998, Personal networks and social support in a multiethnic community of southern California, Social Networks, 20, 1-21.
- [126] Segalen M., 2009, Rites et rituels contemporains : domaines et approches, Paris, Armand Colin.
- [127] Sen A., 2002, [1987], Ethique et économie, Quadrige/PUF.
- [128] Sen A., 2005, Rationalité et liberté en économie, Paris, Odile Jacob.
- [129] Simmel G., 1999, Sociologie, Etudes sur les formes de la socialisation, Paris, PUF
- [130] Simmel G., 1987, Philosophie de l'argent, Paris, PUF.Sloan Willson D., 2007, Evolution for Everyone, Delta.
- [131] Simon H. A., 1957, Models of Man : Social and Rational. New York : John Wiley and Sons, Inc.
- [132] Sloan Willson D., 2007, Evolution for Everyone, Delta.
- [133] Snijders T.A.B., 1999, Prologue to the Measurement of Social Capital, La Revue Tocqueville, 20-1, 27-44.
- [134] Sperber D. 1996, La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture, Paris, Odile Jacob
- [135] Sperber D., 2004 [1992], Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme, in Andler Daniel (dir), Introduction aux sciences cognitives, Paris, Gallimard, p 493-516.

- [136] Sperber D., 2011, Entretien à ThéoRème.
- [137]
- [138] Swidler Ann, 1986, Culture in Action, Symbols and Strategies, American Sociological Review, 51, 273-286.
- [139] Thévenot L., 2006, L'action au Pluriel, Paris, La Découverte.
- [140] Tilly Charles, Tilly Chris, 1998, Work under Capitalism, Boulder, Westview Press.
- [141] Tilly C., 2000, How do relations store histories? Annual Review of Sociology, 26, 721-723.
- [142] Tilly C., 2002, Stories, Identities and political change, Lanham, Rowman and Littlefield.
- [143] Tocqueville A., 1991 (1835), De la Démocratie en Amérique, Paris : Robert Laffont.
- [144] Tversky A., Kahneman D., (1986), Rational Choice and the Framing of Decison, Journal of Business, vol. 59, no. 4, pt. 2.
- [145] Varela, F. J., Maturana, H. R. & Uribe, R. 1974. Autopoiesis : The organization of living systems, its characterization and a model. Biosystems, 5(4), pp. 187-196. 2, 3.
- [146] Watts D. J., 2004, The "New" Science of Networks, Annual Review of Sociology, 30, 243-270.
- [147] White H.C., 1992, Identity and Control : a Structural Theory of Action, Princeton, Princeton University Press.
- [148] White H. C., 2011[1992], Identité et contrôle, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- [149] White H.C., 2002, Markets from Networks, Princeton University Press.
- [150] White H.C., Godart F.C., Corona V.P. 2008, Produire en contexte d'incertitude. La construction des identités et des liens sociaux dans les marchés, Sciences de la société, 73, 17-40.
- [151] Wilson David Sloan , 2002, Darwins Cathedral, Chicago, The University of Chicago Press.
- [152] Wittgenstein L., 1979, Remarques sur le rameau d'or de Frazer, Lausanne, L'âge d'homme.
- [153] Wittgenstein L., 1993 [1922], Tractatus logico-philosophicus, Paris, Gallimard.

- [154] Yamagishi T., Gillmore M.R., Cook K.S., 1988, Network connections and the distribution of power in exchange networks, *The American Journal of Sociology*, 93(4), 833-851.